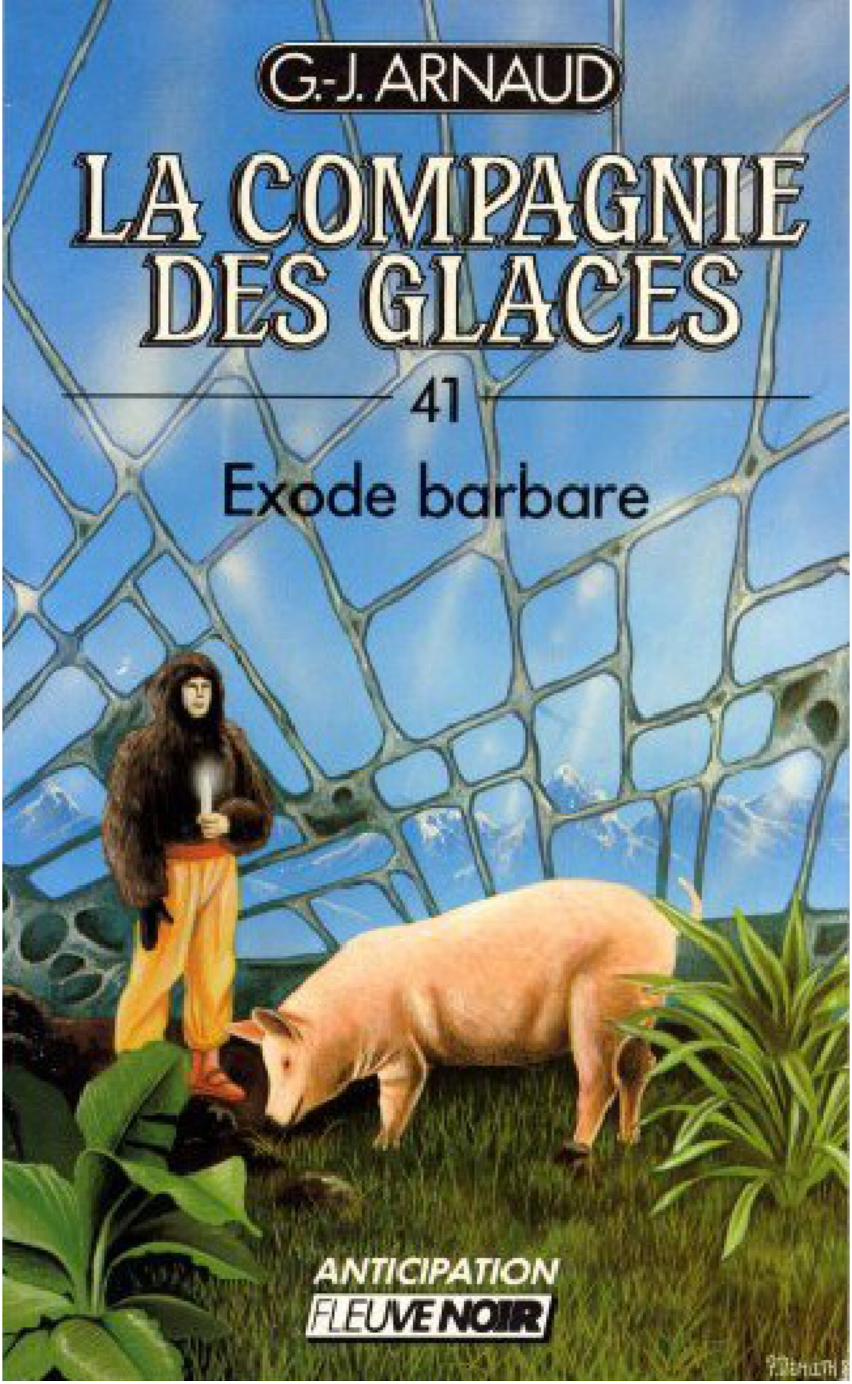
G.-J. ARNAUD
LA COMPAGNIE DES GLACES
41
Exode barbare
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 41

Exode barbare

(*1988*)

Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

CHAPITRE PREMIER

Les radios des petites Compagnies de la Fédération australasienne qualifièrent les exodes de la Compagnie de la Banquise de Petite Panique, en référence à la Grande Panique qui, dans la nuit des temps, aurait suivi l'avancée de la nouvelle ère glaciaire.

La Petite Panique commença par d'étranges rumeurs dans la région de Hot Station, rumeurs qui se propagèrent parmi les populations agricoles travaillant dans les serres d'arbres fruitiers, à la périphérie de la cité. D'abord on chuchota à voix basse que le Président Kid avait essuyé un revers quelque part dans le nord. On ne savait ni où ni contre qui, mais lorsqu'on commença d'arrêter les Rénovateurs du Soleil et de les déporter sur une branche latérale du grand Viaduc oriental, la vieille terreur de voir la banquise s'ouvrir d'un coup s'empara des gens.

Brusquement tous les convois en partance pour l'inlandsis australien furent pris d'assaut par des familles entières chargées de bagages et de colis. Les plus riches encombraient les voies avec leurs loco-

cars, leurs silico-cars et toutes sortes de véhicules personnels, depuis la draisine diesel jusqu'à de vieilles pataches monocylindriques.

Le mouvement s'amplifia en une semaine au point que l'engorgement aux frontières devint catastrophique. Notamment dans la région d'Amertume Station et du passage dans la Mikado Company. Beaucoup songèrent à la Province panaméricaine de l'Antarctique également, à cause de l'inlandsis qui consolidait les glaces, mais les gardes-frontières aiguilleurs refoulèrent sans ménagements cet afflux désordonné. La VI^{e} flotte arriva même en renfort pour patrouiller sur tous les réseaux.

Il existait dans la Compagnie de la Banquise des endroits réputés pour la stabilité de leurs glaces, là où les anciennes îles du Pacifique formaient une assise solide, comme celles de l'ancienne Polynésie. Les plus démunis émigrèrent donc vers ces endroits rassurants, d'abord dans les trains de voyageurs puis dans les wagons de marchandises, affrontant les pires conditions de voyage. Beaucoup eurent les membres gelés, quelques-uns moururent mais on exagéra ce nombre et on parla de centaines de cadavres abandonnés le long des réseaux et dévorés par des bandes de loups rouges.

Au début de la Petite Panique, le Président Kid haussa les épaules. Ce n'était pas la première fois et ce ne serait pas la dernière que quelques groupes, cédant à une terreur inexpliquée, cherchaient à quitter la Compagnie. Il suffisait parfois d'un plissement de la banquise ou d'une fissure soudaine pour affoler ces gens-là. Mais, dans la nuit suivante,

l'engorgement aux frontières fut tel que Fields, son secrétaire particulier, vint le réveiller.

— Des milliers de gens essayent de se réfugier dans les inlandsis… Du coup la panique gagne aussi la Mikado et quelques autres… Amertume Station est assiégée et les C.C.P., les Cellules de Coordination Populaires, menacent de tirer dans le tas. Il y a aussi des bagarres à la frontière antarctique.

Le président, furieux, dut rejoindre son bureau et, dès lors, les dépêches, les radiogrammes et les coups de téléphone ne cessèrent d'affluer.

— Au départ de Hot Station on estime la foule à cinquante mille personnes, lui dit Fields. Tous veulent embarquer pour Stanley Station ou la région. La Fédération a fait savoir qu'elle fermait toutes ses frontières.

— Comment feront-ils observer cet ordre ? Ils ne disposent pas d'une force suffisante. Leurs Forces Fédérales d'Intervention sont dispersées jusque dans la Dépression Indienne. Et ici dans Titanpolis que se passe-t-il ?

Le secrétaire particulier, un peu pâle, évita son regard :

— Tous les possesseurs de moyens de locomotion personnels sont sur les réseaux ouest… Les autres se dirigent vers les quais d'embarquement.

On avait commuté sur les écrans de son bureau les images filmées dans les gares de la capitale et le Président Kid resta impuissant, les poings serrés, devant ces scènes de démence. Les habitants de Titanpolis avaient quitté leurs wagons d'habitation

avec un nombre considérable de bagages et de paquets, mais une fois au milieu de la foule la plupart renonçaient à s'encombrer, et ces amoncellements de valises, de sacs, de vêtements ficelés à la va-vite, de containers en plastique et de ballots, formaient de véritables murs qu'il fallait escalader. Les paquets crevaient les premiers, répandant leur contenu d'objets hétéroclites, de linge et de souvenirs qu'on piétinait allégrement.

— Sait-on quelle est l'origine de cette grande peur ? demanda le Kid.

— Non, voyageur président. Il semble que le mouvement ait pris naissance dans les vergers à l'est de Hot Station, à une centaine de kilomètres de cette cité. Les gens ont envahi les tramways avec leur famille et leurs bagages pour rejoindre la gare centrale. Au début on a cru à un simple mouvement comme les autres, mais bientôt même des villes aussi insouciantes que Kaménépolis se sont mises de la partie.

— Les colonies du Viaduc ?

— Nous avons essayé de noyauter les relais radio pour éviter qu'elles ne se joignent à la ruée générale, mais ce n'est pas toujours facile. De plus, sur la banquise, les émissions portent assez loin et dans certains endroits on capte les postes périphériques des petites Compagnies.

— Est-ce que les Rénovateurs non identifiés se vengent de l'arrestation de leurs amis ?

— Je ne pense pas, voyageur président. Il y a cependant une nouvelle qui est arrivée cette nuit. Liensun serait dans la Concession. Il aurait été repéré à Hot Station et aurait pris le rapide pour la

capitale. Mais ce rapide n'est jamais arrivé. Une foule énorme bloquait les trains roulant dans l'autre sens, obligeant les employés de la Traction à repartir vers l'est. On ignore où se trouve ce garçon.

— Liensun… Que venait-il faire, après sa trahison ? Il n'avait aucune raison de venir ici…

Fields regardait son patron avec stupeur :

— Mais, voyageur président, vous avez fait arrêter sa demi-sœur Jael, et vous l'avez fait transférer ici pour justement l'attirer dans un piège.

— J'y ai réfléchi… Il n'y serait jamais tombé. Il se moque bien de sa demi-sœur. Il n'est venu que pour provoquer cette panique. C'est ce qu'il faut expliquer aux journalistes, à toute l'opinion publique, aux représentants des autres Compagnies. Nous offrons une prime importante pour l'arrestation de ce propagateur de faux bruits.

— Voyageur président…, commença Fields avec désarroi.

Il secouait la tête d'impuissance. Il désigna les écrans :

— Ces gens-là ont trop peur pour s'intéresser à une prime. Ils veulent quitter la banquise… Nous avons remarqué que depuis quelque temps la demande en tranquillisants avait fortement augmenté et que par contrecoup les produits avaient renchéri… étaient aussi devenus plus rares. Il est possible que, privés de leurs médicaments, un certain nombre de travailleurs modestes…

— La production de la Chemical Company est restée très forte, le coupa le Kid.

Fields n'osa plus rien dire, sachant que le Président avait des intérêts dans cette petite

Compagnie qui se consacrait uniquement à la production de médicaments et aussi, mais sous le secret, de produits plus suspects, comme les fameuses hormones pour lutter contre le froid et celles permettant de supporter le chaud, dont les Roux habitant près des stations étaient demandeurs. Cette Compagnie appartenait en partie à Jeb Interson, avocat très renommé de la Panaméricaine, un de ces gros actionnaires qui participaient au Conseil restreint présidé par Lady Yeuse.

— Faites diffuser des communiqués rassurants. Trouvez les mots nécessaires. Distribuez de la nourriture et des boissons chaudes. Par exemple du thé, du café, du chocolat et du lait. Serait-il possible d'introduire dans ces liquides un calmant ?

— Mais, voyageur président…

— Je sais que c'est contraire à tous nos principes mais il faut faire face à la situation. Il faut aussi empêcher les convois de revenir sur Titanpolis. Quand les gens auront attendu quarante-huit heures des trains qui ne viennent pas ils rentreront chez eux.

— Voyageur président… nous sommes tous bloqués également ici, dans l'impossibilité de nous déplacer… Déjà les équipes de télévision ont le plus grand mal à se frayer un chemin. Certaines ont même quitté la capitale depuis des heures !

— C'est intolérable, dit le Kid, furieux, en remontant sur son fauteuil électrique et en zigzaguant dans son bureau, entre les écrans, les cartes murales et le téléscripteur qui n'en finissaient pas de cliqueter.

Il ne jetait qu'un regard méprisant aux messages

qui se succédaient.

Fields le quitta un moment et il en profita pour avaler un peu d'alcool, s'immobilisa devant les écrans. Un train avait été pris d'assaut mais ne pouvait quitter le quai, des grappes de voyageurs s'accrochant aux hublots, d'autres s'étant installés sur le toit avec des fourrures et des combinaisons isothermes.

— Président, il y a des défections dans notre personnel et ceux qui restent sont traumatisés, ne parviennent pas à réunir deux idées de suite. Il n'y a que Mary Halan pour essayer d'établir une synthèse cohérente des événements.

— Dites-lui de venir me voir.

Cette jeune femme, très jolie, sortait de l'école de formation politique qu'il avait lui-même créée, et l'avait plusieurs fois impressionné par la justesse de ses analyses. Elle pénétra dans le bureau, visiblement calme et toujours aussi agréable à regarder.

— Je n'ai pas tout à fait terminé mon travail mais je pense que l'arrestation des Rénovateurs et surtout celle de la demi-sœur de Liensun est une erreur. Elle a servi de catalyseur à une situation déjà tendue. Les habitants de cette Compagnie supportent de plus en plus mal leur situation de précarité sur la banquise. Autrefois, disons il y a dix années seulement, quand le niveau de vie était bas et les conditions matérielles difficiles, la lutte pour survivre empêchait tout état d'âme… Désormais avec le confort, les bonnes payes, c'est différent. Ils se considèrent comme des privilégiés économiques et en même temps la fragilité de la glace et surtout,

oh ! oui, surtout la présence de cet océan profond et sombre leur gâchaient le bonheur de vivre. D'où l'absorption de produits euphorisants, et déséquilibre de plus en plus prononcé. Il a suffi d'un rien pour provoquer ce mouvement.

— Mais enfin, il est parti de serres arboricoles éloignées de Hot Station !

— Justement, j'ai enquêté là-dessus. Naguère cette Jael y travaillait et a laissé de bons souvenirs. Son arrestation comme Rénovatrice a créé un choc dont les ondes ont fini par provoquer ce que nos voisins appellent la Petite Panique… Mais eux-mêmes commencent à connaître de sérieuses difficultés.

Elle fut interrompue par le responsable de la Sécurité qui annonçait qu'une centaine de voyageurs exaspérés se dirigeaient vers les trains de l'administration centrale et de la Présidence, scandant des slogans, exigeant des rapides et des express pour quitter cette zone d'insécurité.

— Dire que nous sommes sur le minuscule inlandsis du volcan ! soupira le Kid. Empêchez-les d'arriver jusqu'ici.

Lorsqu'il eut raccroché, Fields et la jeune femme cessèrent de chuchoter ensemble et il les regarda avec méfiance.

— Voyageur président…, nous pensons qu'il faudrait que les trains reviennent à Titanpolis. Il faut que tout paraisse normal sinon ils finiront par penser que les convois ont été engloutis dans des crevasses…

Il regarda Mary Halan mais elle refusa de baisser les yeux. Il l'admirait, la désirait, mais elle

l'irritait en même temps. La nuit il l'imaginait nue, dans sa couchette, à la manière d'un adolescent timide.

— Il faudrait des dizaines de trains pour les rassurer. Combien pourraient revenir jusqu'ici ?

— Utilisez les convois du Viaduc. Il y a des dépôts importants de centaines de wagons.

— Prévus en cas d'éboulement de ce monument, justement. Si nous les prélevons, les riverains vont s'affoler. A-t-on des nouvelles ?

— Certaines branches latérales sont en effervescence mais plus à l'est c'est assez calme, dit Fields, et, d'après l'ingénieur principal, les travaux continuent même tranquillement.

— Des centaines de wagons… Mais je ne veux pas que la Banquise se vide… C'est ma Compagnie, ma création, mon empire…

Depuis quelque temps il projetait de débaptiser la Compagnie pour l'appeler la Compagnie du Titan, par référence au volcan qui assurait en grande partie la production d'énergie et de silicium, et aussi comme une sorte de défi inspiré par sa petite taille. N'était-il pas lui-même un titan pour avoir osé créer une aussi formidable entreprise ?

— Les trains rouleront lentement vers l'est, laissant aux gens le temps de se rendre compte que leur terreur n'avait aucun fondement, que la banquise reste solide, habitable… Il faudra en même temps relâcher quelques Rénovateurs. Qu'ils retournent dans leur station…

— Ils se feront écharper.

— Non, dit Fields, il ne reste que de vieilles personnes, des gens qui n'ont pas jugé utile de fuir et

qui se moquent bien des Rénovateurs. À Hot Station, par exemple, les services sont désorganisés et la production de chaleur diminuée.

Le Kid regarda une nouvelle fois les écrans et finit par donner son accord :

— Annoncez qu'il y aura des trains sur tous les quais, qu'il faut que les gens se répartissent équitablement. Combien de temps pour amener les premières rames ?

— Deux heures, puis régulièrement toutes les heures.

— Expliquez bien qu'il n'existe aucun danger, que ce sont de fausses nouvelles qui provoquent cette panique mais que la liberté de chacun est respectée. Ils sont libres de quitter la Compagnie mais que c'est à leurs risques et périls… Les emplois ne seront pas réservés, les wagons d'habitations abandonnés attribués aux personnes qui resteront… Distribuez vivres et boissons chaudes dans des proportions raisonnables, mais seulement des rations caloriques. Pas besoin de gastronomie. On ne va pas les gaver, tout de même !

Il eut des nouvelles du Réseau du 160e qui était totalement paralysé car les gens se couchaient sur les voies pour stopper les trains venant du nord. Lichten, le maître Aiguilleur qui supervisait les travaux du nord, demandait des instructions. Il disposait de moyens pour libérer le réseau mais demandait à être dégagé de toute responsabilité en cas de heurts violents.

— Sur les frontières de l'Antarctique les Panaméricains sont farouchement opposés à tout passage. Même les trains de marchandises sont

refoulés. Ce sont les Aiguilleurs qui ont pris la situation en main.

Impossible de contacter Lady Yeuse. Les relais radio fonctionnaient plus ou moins bien et un simple message pouvait demander plusieurs jours.

— Les pharmacies ont été dévalisées dans Titanpolis, Kaménépolis et les autres stations. On ne trouve plus un seul euphorisant. Quand les gens n'auront plus rien pour se tranquilliser, que se passera-t-il ? D'autant plus qu'on vend des drogues à la sauvette, le plus souvent des poudres inoffensives, mais tout de même…

Les premiers convois en provenance du Viaduc arrivèrent deux heures plus tard et ce fut insupportable. Des milliers de personnes se ruèrent toutes en même temps vers les sas des wagons dont plusieurs volèrent en éclats. On signalait en vain d'autres trains sur d'autres quais, les voyageurs n'entendaient rien et les employés s'égosillaient inutilement dans les micros. Certains, pris à leur tour de panique, abandonnaient et, bientôt, il ne resta plus qu'une voix isolée, dérisoire, pour demander aux gens de conserver leur calme et pour indiquer que les voies 10 à 34 allaient à leur tour recevoir un convoi chacune.

— Dix mille personnes peuvent déjà embarquer et dans deux heures dix mille autres, suppliait cette voix pathétique.

— Essayez de savoir qui c'est. Cet homme est admirable, murmura le Kid, mais ces gens-là sont effrayants. J'ai vu des gosses piétinés et ces bagages, tous ces souvenirs… Des biens précieux, de l'argent même, des bijoux… Comment empêcher le pillage ?

— Nous patrouillons sur les quais résidentiels, dit Fields, et nous avons déjà arrêté des bandes.

Le Kid fit servir une collation et se jeta sur la nourriture avec goinfrerie. Ses collaborateurs étaient toujours surpris de son appétit en périodes de crise. Il fit aussi ouvrir des bouteilles de champagne venant de la Transeuropéenne.

— C'est la voyageuse Floa Sadon qui me les a offertes, lors de son séjour chez nous.

Il leva son verre pour porter un toast, mais les images des écrans devenaient de plus en plus violentes. Les trains ne pourraient jamais démarrer dans ces conditions. D'autres attendaient, complètement vides, sur certains quais et bientôt l'explication arriva, horrible : les tunnels sous les quais étaient impraticables. Dans une formidable ruée, des gens avaient été piétinés, étouffés, et des dizaines de cadavres bloquaient ces passages sous la glace. Et personne n'osait traverser les rails de crainte d'être électrocuté.

— Faites couper le courant.

Mais c'était déjà fait. Puis, soudain, des canalisations d'eau chaude en provenance du volcan cédèrent dans la partie centrale de la gare et des jets de vapeur fusèrent, brûlant les voyageurs qui s'entassaient. Il fallut de longues minutes avant que l'on puisse accéder aux vannes pour les fermer. Le Kid détourna la tête et avala un sandwich goulûment, se demandant si ce n'était pas le début de la fin de son grand empire. Pourquoi ces canalisations s'étaient-elles rompues ? Et précisément alors que les gens doutaient de la solidité de la glace ? Ils en tireraient la justification

de leur fuite, raconteraient que tout s'effondrait à Titanpolis.

— On va installer des passerelles pour les rails électrifiés car on ne peut accéder aux disjoncteurs. Des voyageurs s'y opposent farouchement en hurlant qu'on veut immobiliser les trains.

Et pendant ce temps-là d'autres convois vides attendaient à l'extérieur des coupoles cristallines de la mégapole. Déjà une dizaine qui auraient pu emporter la moitié de ces enragés.

— Il y aurait au moins cinquante morts dans les tunnels, annonça Fields, décomposé.

Mais, d'un coup, les trains n'arrivaient plus du Viaduc. Les colons les avaient bloqués, exigeant qu'on les embarque en priorité avec leurs affaires et même le matériel de leurs installations. Ils refusaient de libérer les voies tant qu'on n'aurait pas accédé à leur volonté.

— La Guilde des Harponneurs entre aussi en lice, fit Mary Halan avec mépris. Elle exige des wagons-citernes pour évacuer un maximum d'huile de baleine.

CHAPITRE II

Au début, Liensun, enfermé dans son compartiment du train rapide, ne s'était rendu compte de rien. Son train avait été immobilisé dans une station inconnue, sans qu'il se réveille. Puis, lorsque les voyageurs enragés avaient envahi les couloirs et que sa porte avait été enfoncée, il avait cru qu'une descente de police était en cours à cause de lui. Mais huit personnes se battaient pour s'installer dans cet espace réduit, le bloquant sur sa couchette. Il dut même faire le coup de poing avec un gros qui prétendait le virer par le hublot. Une femme, peut-être celle du gros, le mordit au mollet.

Il se défendit avec vigueur et une partie de ces envahisseurs consentirent à aller voir ailleurs, dans le couloir, mais le gros et son épouse aux dents pointues s'installèrent en le fixant avec des yeux de sauvages.

— Que venez-vous foutre ici ?

Mais la rumeur devenait tapage et sur les quais d'autres personnes essayaient de grimper en tapant avec une masse sur le hublot en verre armé.

— S'ils le défoncent, on va geler en route, dit

Liensun aux autres, mais visiblement ils s'en fichaient, s'obstinaient à barricader la porte avec leurs bagages et à échanger des grognements qui pouvaient passer pour des encouragements à la résistance.

Et tout à coup, dans une clameur barbare, le rapide repartit lentement en marche arrière, puis accéléra, et le couple envahisseur poussa des hourras.

— On est sauvés ! cria la femme aux dents de cheval.

— De quoi ? demanda Liensun, coincé sur sa couchette, les genoux sous le menton, cherchant du regard sa combinaison isotherme.

— La banquise s'effondre… partout.

Le garçon en fut persuadé jusqu'à l'aube. On le gava de récits épouvantables. Le Viaduc du président s'effondrait pile après pile, Titanpolis était engloutie dans l'océan et il ne restait plus rien des autres stations. Mais à l'aube ils dépassèrent sur un réseau extérieur la cité de Kaménépolis, et il se rendit compte que la banquise paraissait toujours aussi ferme sous sa couche de suie noire. Nulle part n'apparaissaient de fissures ou de crevasses. S'il y avait un endroit fragile, c'était bien celui-là. Il essaya de le faire constater à ses compagnons forcés de voyage mais ils le regardèrent comme un traître.

— Ça fond de partout. Un point c'est tout.

— Mais pas ici, insista Liensun.

— Écoutez, voyageur, vous êtes peut-être de la police ou chargé de répandre les fausses nouvelles de propagande ?

— Pour l'instant, j'ai plutôt l'impression que

c'est vous qui diffusez des informations que personne ne peut contrôler.

La femme sortait du pain et de la viande fumée, distribuait des parts de nourriture à ses gosses, deux filles et un garçon. Liensun lui proposa de l'argent contre une ration, mais elle refusa :

— Il fallait prendre vos précautions.

— C'est vrai, ça, dit son mari, nous depuis des années on était prêts car on savait que ça ne durerait pas, la vie belle. Et quand ils ont commencé à arrêter ces salauds de Rénos, on s'est dit que ça y était, que la banquise craquait et que si on restait on partirait sur une île flottante avant de se retrouver dans l'océan… Tout était prêt, les vivres et les vêtements.

— Cette sale garce qu'ils ont arrêtée à Hot Station avait tout combiné, c'est sûr.

— Quelle garce ?

— La Jael… La sœur ou la demi-sœur d'un autre Rénovateur. Ils ont miné la banquise… Enfin ils ont tout fait pour qu'elle se fragmente partout.

— En tout cas pas ici, dit Liensun, et dehors il doit faire encore plus froid que d'ordinaire. Si vous allez en Australasienne…

— On ira à Stanley Station. Là-bas, sous la glace, c'est du roc. Pas l'océan, comme ici.

— Justement, vous aurez besoin de dollars. La calorie ne vaudra plus rien si la Banquise disparaît. Je vous échange quelques dollars contre de la nourriture et du café, d'accord ?

Ils se consultèrent à voix basse tandis que l'une des filles, âgée de quinze ans, faisait de l'œil à Liensun. Elle était affreuse, avec ses cheveux rares, sa peau jaune et son tic qui lui faisait froncer le nez

et découvrait sa gencive trop rouge. Les parents énoncèrent un chiffre qui fit sursauter Liensun. Il marchanda mais paya quand même le prix fort pour de la viande et du pain, et un gobelet de café.

Par la suite, il put récupérer sa combinaison étanche mais, quand il dut l'enfiler, la femme l'accusa de s'exhiber honteusement et ordonna à ses gosses de tourner la tête. Il dut faire des acrobaties inouïes pour se rhabiller et, chaque fois qu'il la regardait, la fille aînée lui faisait un clin d'œil et passait une langue énorme sur ses lèvres épaisses.

Impossible de sortir, le couple refusa de libérer la porte barricadée.

— Mais enfin, protesta Liensun, il faut que j'aille aux toilettes.

— Inutile d'y songer, dit le père. Nous on a tout prévu… Des sacs en plastique et on va organiser un coin. On vous vendra quelques sacs pour vingt dollars.

— Je préfère pisser dans le compartiment, rétorqua Liensun tranquillement, faisant hurler la femme de colère tandis que la fille aînée hochait la tête d'un air ravi.

Le train ralentit et s'immobilisa en pleine banquise. Le père déverrouilla le hublot et passa le haut de son corps dans l'ouverture. Liensun faillit lui flanquer son pied dans le derrière qu'il avait flasque, pour le projeter au-dehors.

— Tout le réseau est encombré de trains. Tous arrêtés. Nous ne passerons jamais.

Liensun essaya de regarder et lorsque le gros homme se retira il prit sa place, se rendit compte que toutes les voies avaient été mises en sens

unique. Il lui était désormais impossible de trouver un convoi retournant vers l'est. Il pensait à sa demi-sœur Jael, emprisonnée par le Président Kid et accusée d'être une sorte de terroriste, elle qui n'avait jamais manifesté la moindre violence.

— L'embouteillage vient de la frontière, dit-il. Les Cellules de Coordination Populaires d'Amertume Station doivent bloquer le trafic.

Ils le regardèrent avec stupeur comme s'ils ne comprenaient pas. Ils avaient toujours vécu dans leur petite cross station en voulant ignorer ce qui se passait ailleurs, ne s'occupant que de leur petite boutique de tailleur.

— Nous avions un demi-wagon, se rengorgeait la femme, si grasse que son menton faisait quatre plis.

— Un demi-wagon à étage, avec la boutique, l'atelier en bas et les compartiments en haut. C'était vraiment un beau wagon et nous faisions de bonnes affaires. Mais nous ne voulions pas rester là, nous pensions, une fois fortune faite, émigrer vers Stanley Station et même essayer de nous faire admettre en Panaméricaine. Mais pas question de rester sur cette banquise pourrie.

— C'est que nous étions là quand elle a commencé de fondre voici déjà près de vingt ans… Nous avons vu les trains disparaître dans l'océan avec cette lumière aveuglante et cette chaleur effrayante… Notre wagon s'est même enfoncé de cinquante centimètres dans le sol.

Liensun réussit à gagner la porte, commença de la dégager et lorsque la femme se précipita vers lui il la prévint :

— Vous me mordrez peut-être mais je vous casserai toutes vos dents.

Elle poussa des cris, mais ils n'osèrent pas l'empêcher de poursuivre. Dès que la porte s'entrouvrit, une inconnue essaya de se glisser dans l'entrebâillement et il la repoussa avec vigueur, s'étonna de son peu de résistance et constata qu'elle était morte. Une femme d'une cinquantaine d'années. Un seul coup d'œil au couloir lui suffit. Il y avait une foule compacte qui dormait debout. Impossible de se frayer un chemin là-dedans. Il referma et revint auprès du hublot.

— Que voulez-vous faire ? demanda l'homme.

— Descendre. Bientôt il n'y aura plus de chaleur, de lumière ni de carburant. Ce train est un diesel, pas un électrique. D'ailleurs ce réseau n'est plus électrifié depuis longtemps. Rester ici à attendre le bon vouloir des Cellules de Coordination Populaires c'est se condamner à mort. Laissez-moi ouvrir ce hublot.

— À votre guise, mais ensuite je refermerai et il sera inutile que vous veniez frapper, je ne vous ouvrirai pas.

Il referma la cagoule autour de sa tête, attrapa son bagage et commença d'enjamber.

— Attendez-moi, cria la fille aînée.

— Louistia ! cria le père, tu vas rester avec nous.

Liensun se reçut très bien sur la banquise et commença d'avancer vers l'ouest en direction du poste frontière. Des dizaines de trains s'entassaient sur toutes les voies, aussi bien devant que derrière, sur des kilomètres.

Quelqu'un l'appela depuis un hublot ouvert

malgré le froid mortel :

— Hé ! où allez-vous ainsi ?

— Je l'ignore mais je ne vais pas rester là-dedans. J'ai été dirigé malgré moi vers l'ouest. Il n'y a aucun danger sur la banquise.

Le vieillard au visage passé à la graisse pour résister au froid l'approuva, dit que sa famille l'avait lui aussi embarqué de force, mais qu'il ne croyait pas que c'était la fin de la banquise, ni des glaces d'ailleurs.

— La radio dit que dans l'Australasienne aussi et dans la Dépression Indienne les habitants se sont précipités dans les trains pour fuir.

Liensun marcha vers la petite station proche où le givre était si épais qu'elle ressemblait à un immense igloo. Deux trains à moitié enfoncés dans le sas d'entrée bloquaient le passage et il dut ramper sous les wagons pour passer.

Mais, curieusement, il n'y avait pas beaucoup de voyageurs à attendre sur les quais, et dans une cafétéria il put se faire servir un thé qu'il paya fort cher. Le patron lui dit qu'ils se trouvaient sur l'inlandsis d'un ancien îlot, et que pour sa part il n'essayerait pas de fuir. Si la glace devait fondre, il finirait bien par trouver le sol en dessous et le niveau de l'océan ne monterait pas autant que le croyaient les gens.

— Faites fondre un glaçon dans un verre rempli à ras bord, l'eau ne débordera pas.

— On ne peut pas retourner vers l'est ?

— Vous y tenez ?

— Je dois me retrouver à Titanpolis. Quelqu'un m'attend là-bas.

— Il vous faudrait déjà atteindre l'Y station un peu plus bas et essayer de louer une draisine, mais il ne doit plus rien y avoir… Même ici on a tout vendu… pas loué, vendu. Des remorqueurs sans cabine et des tracteurs pourris.

Tout ce qui existait, c'était une ligne privée qui traversait la banquise au sud, en direction d'une grosse exploitation de pêche.

— Le tram circule encore… Vous pouvez essayer.

Le wagon autotracté était vide et le wattman lui fit payer dix dollars pour le transporter à cette exploitation de pêche, l'assurant qu'il trouverait là-bas un moyen pour rejoindre Kaménépolis.

— Les nouvelles sont mauvaises. À Hot Station il ne resterait que dix pour cent de la population.

— Mais est-ce que la banquise se fracture ?

— On n'en sait rien. Elle va se fracturer… Ici on a entendu des bruits sourds durant la nuit.

Pourtant la voie unique qu'ils suivaient était parfaite et Liensun le fit remarquer au conducteur. D'ordinaire les voies légères étaient les premières bouleversées par les mouvements de la banquise.

— Ça ne veut rien dire.

Liensun lui demandait des précisions sur le wagon autotracté qui fonctionnait à l'huile de morse, sur les réseaux libres de la région. Celui qui conduisait à Kaménépolis était toujours libre car le sens unique n'avait pu être inversé.

— C'est-à-dire qu'on peut aller vers cette grande station mais pas en revenir.

— Comment faisait-on avant cette ruée actuelle ?

— On rentrait par le grand réseau, simplement.

— Vous me conduiriez à Kaménépolis ?

— Vous rigolez ? Comment je ferai pour rentrer ensuite ? Même pour mille dollars je ne ferai pas une telle course.

Mais, dans l'exploitation de pêche, Liensun profita de ce que l'autre était descendu pour déplacer un aiguillage. Il s'installa aux commandes et en quelques secondes le wagon autotracté disparut. Liensun ne regarda même pas dans le rétroviseur la réaction du wattman ainsi dépouillé. D'après les renseignements que ce dernier lui avait fournis il atteindrait Kaménépolis avant la nuit.

CHAPITRE III

Ce matin-là, les deux hommes dressèrent l'inventaire de leur ravitaillement. Kurts désigna le petit tas que formaient leurs rations pour les jours à venir :

— Nous avons exactement vingt-quatre heures pour retrouver ces scaphandres spatiaux et sortir de ces cryo-magasins. Et je te préviens que, scaphandres ou pas, je ne resterai pas plus longtemps dans un pareil endroit.

Lien Rag ne répondit pas. Lui-même avait hâte de repartir, d'abandonner ces nefs immenses où pendaient ces énormes carcasses d'animaux inconnus qui, lorsqu'elles étaient intactes, devaient peser plus de vingt tonnes. Mais, là où ils se trouvaient pour le moment, la viande verdâtre avait disparu et ne restait qu'une étrange ossature de couleur rouge.

Ils avaient découvert qu'un courant de micro-ondes venait frapper les carcasses, les rongeait mystérieusement. Les molécules disparaissaient grâce à un autre courant sans qu'ils aient pu exactement comprendre pour quelle destination ni quel usage. Kurts avait goûté la viande en question,

lui trouvant une forte teneur en sucre, et Lien Rag s'était rendu compte que les parois des cryo-magasins étaient faites d'un matériau ressemblant à du cartilage ossifié.

Les deux hommes avaient établi un équilibre entre la température des cryos, voisine du zéro absolu, et celle des coursives, provoquant un brouillard qui ne se dissipait qu'avec lenteur, laissant sur leurs combinaisons isothermes une humidité acide. Ils ne se déplaçaient qu'avec prudence, de crainte de s'égarer et de se séparer, respiraient un air qui empestait l'anhydride sulfureux, c'est-à-dire l'œuf pourri.

Parfois le brouillard givrait et alors leurs bottes collaient au sol et ils devaient éviter de toucher les objets, les parois, les ossements, sous crainte de devoir abandonner leurs gants.

— Il y a encore une caméra, dit Lien Rag en désignant l'appareil. En chitine également.

Kurts lui jeta un regard rapide :

— Ce n'est pas celle-là qui nous envoyait les images des scaphandres telles que nous les recevions sur les écrans, là-haut dans la salle des contrôles. Pour moi, nous tournons le dos. Nous aurions dû prendre à droite. C'est un labyrinthe, ici, et nous ne sommes déjà plus au même niveau qu'hier, le sol est légèrement en pente.

— Tu as dit que les cryos avaient une forme circulaire, protégeaient cette partie du satellite de l'extérieur.

— Circulaire mais en pente.

— Une spirale alors ?

— Exactement.

Lien Rag s'immobilisa et essaya de vérifier la théorie de Kurts mais le sol gelé l'en empêchait. Il aurait aimé voir courir un filet d'eau, par exemple.

— Ça fait combien de temps que nous nous baladons dans ces magasins ?

— Je ne sais pas.

— Gus doit désespérer entre Gueule-Plate et Kurty… Pourvu qu'il surveille bien le gosse, cette chèvre-garou est vraiment trop dingue.

Il neigeait, de minuscules flocons, et ils avaient dû venir dans ce satellite pour découvrir le phénomène inconnu, ou presque, sur Terre où seules des tempêtes de glace se produisaient par moins quatre-vingts degrés.

— Si je trouve ces scaphandres, je ne traînerai pas dans le coin ni dans le S.A.S., tu peux m'en croire. J'en ai marre, oh ! que j'en ai marre de cette saloperie de satellite !

Curieusement, ils aperçurent de nouvelles carcasses intactes et des silos transparents remplis de graines inconnues. Des quantités effarantes, d'ailleurs.

— Lien ? murmura Kurts. Ne te retourne pas sur-le-champ, mais j'ai l'impression qu'on nous épie.

Lien Rag éprouvait la même impression depuis un moment, mais il préféra ne pas donner à Kurts des raisons supplémentaires de s'inquiéter.

— Qui pourrait bien nous épier ?

— J'en sais rien, mais je le sens, c'est tout, et je ne me suis jamais trompé. Tu sais, je suis un vieux baroudeur, un ancien hors-la-loi constamment traqué et j'ai une longue expérience de ces trucs-là. Si je te dis que l'on nous regarde c'est que c'est vrai.

— Il faut faire demi-tour tranquillement comme si nous voulions examiner une carcasse. Tu as vu, l'une d'elles est encore plus grosse que les autres, faisons semblant d'aller l'admirer.

Lien Rag revint en arrière et se faufila entre les énormes bêtes mortes, suivi bientôt par Kurts.

— Tu as vu quelque chose ?

— Non, rien.

— Souviens-toi de cet œil… Non, c'était avec Gus, là-haut dans la salle des contrôles avant que je ne te retrouve dans la jungle des bas-fonds. Sur un écran, alors que je cherchais les scaphandres avec les caméras, un œil énorme.

— Ça commence à bien faire, fit Kurts, énervé.

Et soudain, il saisit le bras de Lien Rag.

— Ça bouge vers le haut, à quatre mètres environ. Quelque chose se déplace, pas très gros. Comme mon poing, environ.

Lien Rag fit coulisser son regard mais ne vit rien. Juste la caméra de tout à l'heure.

— Tu as rêvé…

Puis il se dit que depuis la dernière caméra ils avaient dû parcourir cinquante mètres et que, celle-là, il ne l'avait pas encore repérée.

— Ça marche comment les caméras de ce coin ? Elles se déplacent dans toutes les directions ? Elles sont montées sur cardan, je suppose ?

— Oui, certainement.

— Et aussi sur une sorte de rail qui leur permet d'avancer ou de reculer quand le zoom ne suffit pas ? Mais pour les manœuvrer, il faut le faire depuis la salle des contrôles ?

— En principe.

— Il y a quelqu'un en ce moment, là-haut ?

L'ex-pirate le regarda avec un air apitoyé :

— Tu sais bien que nous sommes tous dans cette partie du satellite… Elle a bougé ?

— Elle nous suit.

Kurts respira à fond mais Lien Rag voyait son nez se pincer derrière le hublot de sa combinaison.

— Un loupé se serait introduit dans la salle des contrôles et s'amuserait à manipuler la caméra ?

— Tu n'y crois pas, murmura Lien Rag, et moi pas plus que toi.

— Elle n'est quand même pas autonome. Ni réagissant à l'infrarouge.

— Alors, qui ?

Elle braquait sur eux son objectif spécial et ils pouvaient voir le zoom fonctionner en silence. Visiblement, quelqu'un ou quelque chose les observait dans le détail, tandis qu'ils faisaient mine d'examiner la carcasse sur toutes ses coutures.

— Tu veux savoir, murmura Lien Rag, j'ai la plus grosse trouille de mon existence et la sueur qui ruisselle dans mon dos finira par remplir mes bottes.

— Si on la cassait ? À coups de pistolet laser ?

— Partons, ça vaudra mieux.

Aucun loupé, ni Garou, ni qui que ce soit, n'aurait pu, une fois dans la salle des contrôles (il fallait aussi y pénétrer), établir un rapprochement entre une image sur un écran et les commandes de cette caméra. Les loupés, les hybrides n'avaient pas ce genre d'intelligence-là. Ils n'étaient qu'instinct de survie, ne montraient jamais de curiosité quand ça ne rapportait ni plaisir ni de quoi manger.

— Bon, on repart, dit Kurts après avoir une fois

de plus repris son souffle.

Ils allèrent entre les carcasses, et sur leur droite la caméra glissait comme un gros rat guettant sa proie. Ils ne le supportaient que difficilement, et l'un d'eux allait finir par tirer dans l'objectif avec son arme.

— Il y a peut-être un automatisme inconnu de nous… Nous aurions bonne mine si ça se révélait aussi simpliste comme explication.

— Non, dit Kurts. Pas d'automatisme. Les cryos n'étaient pas sous surveillance constante quand nous sommes arrivés, souviens-toi.

— Il y a si longtemps, soupira Lien Rag, quinze ans… Et là-dessus, j'ai perdu la mémoire, je suis devenu une sorte de légume. Je n'ai pas récupéré tous mes souvenirs, surtout ceux que nous nous sommes fabriqués dans ce putain d'endroit.

— Pas d'automatisme, dit Kurts. S'il n'y a personne là-haut ? Gus nous aurait-il lâchés pour retourner là-bas ?

— Non, jamais de la vie !

— C'est comme un œil… un œil qui nous accompagne. Mais un œil c'est fait pour avertir un cerveau ? Quel cerveau, tu peux me le dire ?

CHAPITRE IV

— Ils évacuent la Banquise, s'écria un matin le radio de veille en se précipitant dans les laboratoires où Charlster et son équipe venaient de passer la nuit. Les habitants de la Compagnie de la Banquise évacuent les glaces pour se réfugier dans les inlandsis… J'ai capté une radio qui émet depuis China Voksal, une chance d'ailleurs, car c'est la première fois que j'ai ce contact.

Rigil, prévenu, accourut et écouta l'enregistrement d'un air soucieux.

— Dommage, dit Charlster, que nous ne soyons pas prêts… C'était le bon moment.

Toute la Colonie des Rénovateurs des Échafaudages fut rapidement au courant et l'on commença à se demander ce qu'il y avait derrière cet exode affolé des gens en direction de l'ouest. La radio affirmait qu'on n'avait nulle part relevé de traces de crevasses ou de fragmentation des glaces océaniques.

— Dites à Ann Suba de venir, dit Rigil, je voudrais qu'elle essaye d'avoir un contact radio avec la colonie Rooky.

Malgré le relais installé depuis peu dans les montagnes de l'ancienne Chine, les échanges restaient souvent difficiles. On savait que Jael, la sœur de Liensun, avait été arrêtée sur ordre du Président Kid, à la suite de l'échec de ses commandos envoyés au Tibet pour détruire cette colonie des Échafaudages.

— Est-ce une initiative de Liensun ? fit Rigil.

— Non, il n'aurait pas fait ça… Peut-être ne pourrons-nous jamais savoir ce qui s'est réellement passé.

Charlster enrageait de l'occasion offerte et qu'il ne pouvait utiliser. Ses appareils posaient des problèmes insolubles et les archives de Ma Ker, retrouvées par Ann Suba et classées par elle, étaient difficiles à déchiffrer. Comment la vieille physicienne et son mari avaient-ils pu propager des ultrasons vers le ciel croûteux, dans le vide absolu ? En combinant cette émission avec un rayon laser, mais en utilisant certainement un laser spécial.

Désormais ils furent plusieurs techniciens radio à l'écoute de tous les postes émetteurs de la région. La nuit était surtout favorable mais on n'obtenait rien de bien nouveau, sinon que la Petite Panique concernait plus d'un million de personnes et des centaines de trains. Dans la Dépression Indienne, les stations les plus reculées, les plus oubliées, lançaient des appels désespérés alors que la banquise n'offrait aucun signe alarmant de fracture.

— Tous ces trains se réfugient sur le socle de l'ancienne Australie, bien sûr. Ils peuvent recevoir pas mal de monde dans le coin… Pourvu que ces gens-là ne soient pas pressés de retourner chez eux.

La remontée du dollar par rapport à la calorie banquisienne fit rire aux dépens du Président Kid qui était très fier de sa réussite politique et économique. À China Voksal on échangeait désormais le dollar contre cent dix calories, au lieu de soixante-quinze la semaine passée.

— C'est un sale coup pour l'avorton, ricanait Rigil tandis que Charlster continuait ses recherches au tableau noir, comme si de rien n'était.

Il s'obstinait sur cet énorme satellite qu'il avait déniché dans le ciel et qui, d'après lui, commandait aux strates de poussières lunaires enveloppant la Terre d'un linceul de froid et de ténèbres. Ann Suba avait pu vérifier certaines de ses équations, refaisait parfois ses calculs mais conservait un doute. Était-ce bien un satellite ? Les échos radar ne le confirmaient pas de façon absolue, irréfutable.

— Je vous concède qu'il est construit de façon curieuse, en une matière inconnue de notre civilisation et peut-être utilisée jadis.

L'ennui désormais, avec Charlster et Rigil, c'était que la jeune femme se croyait tenue à une certaine courtoisie et n'osait les affronter ouvertement quand ils se trompaient. Elle avait failli devenir leur ennemie, s'opposer à leurs projets avant que Liensun n'arrive pour leur arracher une sorte de moratoire. Depuis, leurs relations, sans être du même niveau qu'autrefois, restaient à peu près normales. Ann Suba avait quasiment abandonné le collectif d'administration pour reprendre ses activités scientifiques, et elle avait dû rafraîchir sa mémoire car, en quelques années de préoccupations plus matérielles, plus terre à terre, elle avait perdu une

bonne part de son capital de physicienne.

— Je suis astrophysicien, répétait Charlster pour la convaincre, et je ne commets aucune erreur. J'ai la nomenclature des gros satellites que nos ancêtres ont expédiés là-haut sans trop se soucier de leur nombre. Ce dernier est assez ahurissant mais, dans le tas, il n'a jamais été fait mention d'un monstre aussi énorme.

— Le noyau de la Lune, peut-être ?

— Mais non, le noyau de la Lune est désormais fait de molécules de poussières, peut-être de fragments, je vous l'accorde. Tout ça est resté plus ou moins en forme de sphère et c'est un réservoir pour les strates dans lequel, sur commande directe du satellite inconnu, quelque chose puise. Imaginez une sorte d'aérosol gigantesque… Enfin je ne sais trop quoi. C'est passionnant mais inquiétant. Nous ne pouvons détruire ce satellite avec nos moyens ridicules… Mais peut-être l'endommager suffisamment pour qu'il n'intervienne plus dans notre lutte contre les strates… Qu'il nous fiche la paix, quoi.

Autour du savant il y avait toujours des jeunes gens, surtout des jeunes filles qui béaient d'admiration devant un langage aussi simple, à leur portée. Ann Suba jugeait le vieux satyre très démagogique mais s'efforçait de ne pas trop y attacher d'importance. Malgré son côté charlatan, il avait de sérieuses intuitions et ses recherches n'étaient pas aussi farfelues qu'elles pouvaient le paraître.

Dans la journée, les informations radiodiffusées signalèrent des embouteillages monstres, non

seulement aux limites de la Compagnie de la Banquise mais également dans l'Australasienne, dans la Dépression Indienne, bref sur toutes les glaces océaniques. Des communiqués essayaient de rassurer les fuyards, par exemple celui de China Voksal répété toutes les demi-heures et qui précisait que la station était construite sur l'inlandsis asiatique, mais, à subir la fréquence de ces rappels lénifiants, les habitants du lieu n'y croyaient guère.

Et puis, peu après la tombée de la nuit, la communication fut établie avec la nouvelle colonie de Rooky, sur la banquise du Nord Pacifique, et Guhan, le technicien radio, expliqua que Liensun avait quitté la base pour essayer de faire libérer sa demi-sœur Jael.

— Il doit se trouver du côté de Titanpolis, s'il a pu éviter la ruée sauvage de tous ceux qui essayent de gagner l'ouest.

— Avez-vous relevé des signes de fracture de la banquise ?

L'émission se brouillait par moments mais Guhan répétait deux fois ses réponses :

— Nos sismographes n'ont rien relevé de bien important. Bien sûr toujours les mêmes mouvements de la glace, les plissements, quelques fissures, mais sans gravité. Et nous ne pensons pas que plus au sud-est ce soit différent.

— Captez-vous des émissions banquisiennes ?

— Celles d'une minuscule station au terminus du 160e, ce réseau qui suit approximativement le méridien… Le Président Kid a lancé des appels. Titanpolis serait paralysée par l'afflux des réfugiés qui prennent les trains d'assaut, et la Guilde des

Harponneurs exige des wagons-citernes pour évacuer son huile.

— Pourriez-vous, demanda Ann Suba, éventuellement survoler la Compagnie, pour vous rendre compte de la situation ?

— Nous en avons délibéré et nous craignons les réactions passionnelles des habitants. Il suffit de coups de fusil pour crever nos ballonnets d'hélium et endommager notre enveloppe. Mais à grande hauteur nous pouvons opérer des sorties. Il nous faudra toutefois trois jours pour aller survoler Titanpolis et notre approvisionnement en huile sera difficile, si les stations de chasse sont abandonnées et les stocks vidés.

Ces jeunes gens isolés sur la banquise essayaient de conserver leur autonomie. Ils ne refusaient pas de garder des liens avec ceux des Échafaudages, mais n'étaient pas prêts à obéir sans discussion. Rigil l'accepta sans trop manifester son dépit.

— Si Liensun est identifié, il risque d'être lynché par ces excités qui veulent quitter la Compagnie de la Banquise à tout prix, dit-il.

Dans la vallée il y eut une série d'explosions. Depuis des jours les Tibétains s'attaquaient aux deux murailles de glace qui paralysaient le trafic des trains charbonniers. À l'aide du dirigeable *Ma Ker*, Liensun avait fait s'écrouler des centaines de tonnes de glaciers aux deux extrémités de la gorge, empêchant les commandos du Président Kid d'y accéder.

— Ils en viendront à bout, dit Rigil, soucieux.

— Les commandos ont dû retourner dans leur Compagnie, répondit Ann Suba.

— Les Tibétains travaillent jour et nuit sans trêve… Je sais que leurs transporteurs de lignite doivent faire un important détour, tant que la vallée reste interdite, mais leur obstination m'inquiète, insista Rigil. Et avec les nouvelles qui arrivent ou qui finiront par arriver de l'extérieur, ils vont nous accuser d'être à l'origine de cette nouvelle panique. Les prêtres lamas doivent lancer des anathèmes contre notre colonie.

Ils se rendirent sur les passerelles extérieures, les vieux échafaudages en bois qu'ils avaient consolidés en s'installant dans cette faille lugubre. Ces échafaudages, abandonnés depuis pas mal de temps, servaient à la cueillette des lichens, nourriture des yaks. Dans la Compagnie tibétaine, d'autres échafaudages restaient exploités. Le bétail vivait dans des étables creusées dans les parois à pic, à des hauteurs vertigineuses, n'en descendait jamais. Des familles entières subsistaient grâce à cet élevage périlleux. Les accidents étaient assez fréquents malgré l'agilité de ce peuple voltigeur.

— Ils ont amené des projecteurs et des machines qui produisent le courant électrique.

Une lueur rose nimbait les deux murailles de glace et l'on pouvait surprendre le halètement des machines à vapeur. Les explosions reprirent durant quelques minutes.

— Dans deux ou trois jours ils rétabliront la circulation et je crains qu'il ne s'agisse plus de trains charbonniers. Ils peuvent nous bombarder sans relâche, nous obliger à vivre dans nos tanières. Nous devrions évacuer les étables, murer les issues.

— Riposterons-nous ? demanda Ann Suba à

Rigil.

Il ne répondit pas immédiatement. Désormais il prenait le temps de réfléchir, avait abandonné ses harangues hystériques.

— Avec nos missiles, nous pouvons essayer de faire à nouveau s'écrouler les glaciers des hauteurs. Mais ce sera une lutte perpétuelle et ils finiront par gagner, car bientôt nous manquerons de munitions.

— Ne faut-il pas reconstruire un ou deux dirigeables pour nous ravitailler, ou au pire pour évacuer une partie de la colonie ?

— Mais où aller, soupira Rigil, là-bas, sur la banquise ? Les installations de Rooky sont modestes, d'après ce que j'ai cru comprendre, et la rookery de manchots qui les approvisionne en huile animale ne suffira pas à fournir lumière et chaleur à mille personnes supplémentaires… Cependant, je vais faire vérifier les caisses où sont enfermés les éléments des dirigeables, examiner les filtres à hélium.

Une nouvelle série d'explosions les fit sursauter et Ann Suba eut l'impression que la muraille de glace au nord avait diminué de plusieurs mètres.

— Ann Suba, voulez-vous vous occuper de cette histoire de dirigeables ? Surtout des filtres à hélium ? C'était votre mari qui les avait mis au point.

Elle n'aimait pas se souvenir de cette époque, de son mari qui avait connu une mort dramatique ici même, en tombant des échafaudages. Greog Suba avait étudié les filtres à hélium utilisés par les baleines pour alléger leur poids afin de ramper sur la banquise, pour commencer, et ensuite voler. Il avait

inventé une membrane osmotique qui filtrait l'air. Un travail s'étendant sur des mois.

— Il y a toujours des excréteurs de bactéries qui peuvent nous fournir la toile imperméable pour l'enveloppe et les ballonnets. Mais le plus important reste bien sûr ces filtres, dit Rigil.

Au début ils gonflaient le prototype à l'hydrogène, plus facile à obtenir, mais avec l'hélium, les Rénovateurs purent avoir plus tard une véritable flotte de dirigeables. Ils attaquaient la Sibérienne pour se procurer des vivres, du matériel, avaient formé un corps de parachutistes qui terrorisaient les gens lorsqu'ils descendaient du ciel. Les Rénovateurs de cette époque étaient devenus orgueilleux, imbus de leur efficacité et de la supériorité de leurs techniques.

— Serons-nous toujours des errants ? murmura-t-elle.

Rigil ne fut pas surpris par cette réflexion désabusée :

— Nous y étions condamnés par notre idéal… Si le Soleil réapparaît, il sera impossible de se fixer. Il faudra voyager sur l'eau car la terre, même débarrassée de la glace, sera boueuse, inaccessible. Les mers resteront pour une génération au moins notre habitat.

CHAPITRE V

Au deuxième soir de cette folle ruée vers l'ouest, le Président Kid eut vraiment conscience que son œuvre allait être définitivement ruinée et que jamais plus, en supposant que ces réfugiés fous de terreur consentent à revenir, jamais plus la Compagnie de la Banquise ne retrouverait sa splendeur. Les pertes de production seraient énormes et les installations abandonnées allaient se détériorer très vite, par exemple les serres arboricoles, faute d'un chauffage régulier, gèleraient. Dix ans de recherches, d'expansion obstinée seraient balayés. Les orangers, en quelques minutes, se flétriraient et avec eux tous les autres arbres à fruits. Les fraisiers, les cultures de blé arctique, enfin tout. Le Viaduc lui-même, dont les arches légères étaient soutenues par un réseau capillaire très dense véhiculant un liquide réfrigérant. Au début les arches ne résisteraient pas à certaines variations de température, manqueraient de fermeté. C'était Lien Rag, glaciologue de génie, qui avait appliqué cette technique à la grandiose construction. Si les techniciens désertaient les unités de production de courant, qu'en resterait-il dans

moins d'une semaine ? Quelques sections isolées dans les mers intérieures, comme des vestiges d'une très ancienne civilisation. Des colonies installées sur les branches latérales seraient coupées du reste du monde, abandonnées à leur solitude terrifiée.

— Fields ?

Le secrétaire particulier classait les dépêches.

— Fields, si dans un temps très bref la situation ne se renverse pas nous sommes perdus.

— La production d'eau chaude paraît fléchir, fit cet homme fluet en lui tendant un papier. En milliards de watts on arrive à une perte de vingt pour cent. Les stations de surpression ne répondent plus très bien à la demande. Il faut dire que les réseaux électrifiés absorbent une quantité incroyable d'électricité instantanée. Il faudrait réduire les vitesses des convois, le chauffage…

— Et accroître la psychose générale ? Non, je ne pense pas… Peut-on encore contacter les responsables du waterduc, par exemple ?

— Il semble que oui. Les pompes à chaleur qui relancent la température du tube ont du mal à tourner… Baisse de tension généralisée. Il y aurait des convois immobilisés sur les réseaux ouest et le 160e. Hot Station ne répond plus, les radios se sont tues mais il peut y avoir d'autres raisons, comme l'abandon des émetteurs par le personnel qui suit le mouvement général.

On avait des images d'Amertume Station où une équipe courageuse de télévision travaillait depuis la veille à partir d'une énorme grue installée sur un wagon. Elle fournissait des vues en plongée sur l'entassement des trains, des centaines de trains qui

bloquaient le réseau jusqu'à cent kilomètres en amont.

— De la folie…, l'endroit où la banquise est le plus fragile. Imaginez la chaleur dégagée par tous ces convois, chaleur des moteurs, du chauffage, des ordures, etc. D'ici quelques heures la glace va fondre en surface et les rails s'enfonceront, et ces imbéciles crieront qu'ils avaient bien raison, que la banquise est effectivement en train de s'enfoncer dans l'océan ou de se fracturer…

— Désormais on passe dans la Mikado, car les habitants de cette Compagnie fuient également vers l'ouest… Et aussi le sud en direction de Stanley Station et de toute la Compagnie Fédérale…

— Et le Mikado ?

— Le train personnel de ce P.-D.G. n'a pas quitté la Compagnie, mais on ignore si le Mikado se trouve à bord.

Depuis plus de quinze ans, nul n'avait vu cet homme énorme – il devait peser deux cents kilos – qui vivait à l'intérieur de son train-palais aux dimensions fantastiques, construit sur le modèle des anciens temples hindous. On disait que l'ensemble ne pouvait se déplacer que sur une dizaine de rails et à très petite vitesse.

— On passe dans la Mikado comme dans toutes les petites Compagnies qui forment des chapelets interminables sur la banquise de l'océan Indien, mais si l'on essaye de rejoindre un inlandsis c'est tout à fait impossible. Ceux qui ont des trains privés, des véhicules personnels, tentent de se diriger vers l'Africania mais tombent en panne de carburant. Les points de ravitaillement sont encombrés et il n'y a

plus rien, ni huile animale ni huile minérale. Plus de charbon, de bois, rien… Les gens sont immobilisés sur les voies lentes des réseaux pour éviter d'être tamponnés par les convois. Ils mourront dans un délai de quelques jours, d'après nos estimations.

— La frontière antarctique, toujours fermée ?

— La VIe flotte est vigilante.

Le Kid avait envoyé plusieurs messages à Lady Yeuse, son amie, la suppliant de laisser entrer le flot de ses réfugiés. Il espérait que ces gens-là, une fois en Antarctique, se rassureraient très vite, apprendraient que la banquise ne se fracturait pas et reviendraient peu à peu.

— Il faut offrir des primes au personnel qui reste à son poste, dit-il avec enthousiasme.

— Des primes en calories ? demanda Fields, désolé.

— Vous avez les derniers cours ?

— Juste ceux de Stanley et de China Voksal, en attendant qu'on ait des nouvelles de la Bourse de New York Station, mais nous en sommes à cent cinquante calories pour un dollar. On raconte qu'ici même, à Titanpolis, les gens achètent le dollar deux cent cinquante à trois cents calories…

Toute l'économie était paralysée. Et le ravitaillement commençait de manquer à cause de la rupture du trafic avec Hot Station. Aucun réseau n'avait été protégé contre l'afflux des trains de réfugiés.

— On dirait, fit le secrétaire particulier, une sorte de répétition générale. Je n'arrive pas à y croire… C'est plus un exercice d'alerte qu'une véritable évacuation.

Mary Halan entra dans le bureau, fraîche et pimpante. Elle avait veillé toute la nuit, pris quelques heures pour se reposer et se refaire une beauté. Elle avait organisé un service pour venir en aide aux personnes qui ne désiraient pas quitter la capitale et apportait les premières statistiques.

— Il n'y a pas que des personnes âgées, contrairement à ce que nous pensions. Les familles des ingénieurs, techniciens, ouvriers et employés qui ne se sont pas enfuis, sont chez elles et, ma foi, elles auraient un assez bon moral. Dans les gares, par contre, c'est toujours aussi pagailleux. On attend des trains qui n'arrivent plus. Certains sont bloqués sur le Viaduc et d'autres, qui auraient dû venir directement de Hot Station, sont en panne quelque part car ce réseau a été malencontreusement délesté…

— Qui a donné cet ordre stupide ?

— Personne, mais automatiquement les stations de dispatching ont estimé que ces voies, en partie inoccupées, pouvaient être privées de courant. Elles sont en cours de réanimation. En principe on devrait voir arriver quelques trains avant la fin de la journée, mais le ravitaillement des voyageurs en attente pose de graves problèmes. On a dû réduire les rations.

— Réduisez… Que seuls les gens qui continuent à assurer leur travail soient pourvus de façon normale. Si ces gens-là veulent partir, qu'ils en prennent la responsabilité…

Il y avait d'autres images du Réseau du 160e, très encombré à hauteur du Dépotoir, et le Président Kid pensa aux quelques Roux qui vivaient là. Des

vieux surtout, car les autres avaient depuis longtemps quitté cet endroit où autrefois on entassait les squelettes de baleines. Les Roux faisaient bouillir ces os dans des chaudières, récupéraient graisse, viande et moelle pour se nourrir et même en revendaient. Les baleines s'étant faites rares, la chasse organisée par la Guilde des Harponneurs s'était déplacée vers l'est, à partir du Viaduc, et les ossements, un temps acheminés vers le Dépotoir, avaient cessé d'arriver. Les tribus des Hommes du Froid avaient repris leurs habitudes nomades, et ne restaient sur place, outre les anciens, que le mausolée de glace de Jdrou, la mère Rousse de Jdrien, vénérée comme une déesse, et le palais en os et en peaux de Jdrien, où habitaient Vsin, la compagne du garçon, et ses deux petites filles.

— Je suis inquiet pour elles, dit le Kid. Les trains immobilisés, il y aura toujours des gens pour chercher à se nourrir dans le coin. Qu'ils n'aient pas l'idée d'aller jusqu'au Dépotoir…

— Les images ont été prises par une autre équipe, qui travaille depuis un pont transbordeur qui roule sur les rails grâce à ses moteurs électriques alimentés par une centrale diesel. Ils ont réussi à aller jusqu'à cet embouteillage mais se trouvent désormais coincés.

Depuis la veille on essayait en vain d'avoir les reportages sur les événements en cours le long du Viaduc. Les équipes de pointe semblaient avoir arrêté le travail, faute d'une alimentation électrique suffisante. En fait, tout le courant disponible était absorbé par les convois qui roulaient vers l'ouest et par ces entassements monstrueux de trains. Il fallait

continuer à chauffer les voyageurs immobilisés depuis la veille.

— Proposez à la Guilde des Harponneurs de vendre son huile aux petites Compagnies de production électrique locales. Nous garantissons les paiements.

— Je m'en occupe, dit Fields. Mais la liaison par railphone est très défectueuse.

Le Président Kid resta seul avec Mary Halan. Il parut regarder ses jambes avec une telle attention qu'elle rougit et regretta d'avoir enfilé une robe aussi courte. Mais elle avait voulu défier le sort, montrer qu'elle ne redoutait aucun effondrement de la banquise. Les autres ne quittaient pas leur combinaison isotherme et certains s'étaient même procuré des sortes de bouées en caoutchouc gonflable, pour surnager dans l'océan si jamais celui-ci submergeait la station.

Le Kid fit rouler son fauteuil vers elle et lui saisit le bras :

— Vous êtes une joie pour moi. Vous voir est déjà une promesse. Nous nous en sortirons et nous recommencerons tout s'il le faut…

Elle haletait un peu, ce qui rendait encore plus attirante sa poitrine ferme sous un lainage fin.

— Vos seins sont nus là-dessous, n'est-ce pas ? La laine irrite un peu vos pointes.

— Voyageur président, fit-elle gênée.

— Vous savez très bien que vous êtes attirante.

Il lui prit le sein droit et le pressa doucement.

— Je vous en prie.

— Je vous dégoûte ?

— Vous êtes mon patron et je veux que nos

relations restent ce qu'elles doivent être.

Il l'attira à lui et essaya de fourrer sa main sous la robe très courte. Elle le regarda froidement sans se débattre :

— Quel intérêt pour vous d'avoir une fille qui se soumettra uniquement pour ne pas faire de scandale ?

— Ou pour avoir de la promotion, dit-il en lui caressant les fesses à peine voilées d'un tissu très fin.

— Vous vous trompez, dit-elle, et je vous demande de me laisser.

Il obéit et fit rouler son fauteuil jusqu'à une des cartes murales. Fields entra très agacé et ne remarqua pas l'air embarrassé de la jeune femme :

— Le représentant de la Guilde accepte, à condition d'être payé en dollars panaméricains.

Le Kid s'y attendait presque et dit joyeusement qu'il était d'accord, mais à condition que ce soit au taux affiché de la semaine précédente.

— Il veut vraiment des dollars, dit Fields, une avance de cent mille dollars pour des livraisons d'un millier de tonnes. Je me demande si ce responsable installé à Titanpolis est vraiment en liaison avec les Harponneurs ou s'il agit de façon autonome.

— Ce serait intéressant de savoir comment il communique avec les siens, si cela est.

Mary Halan sortit du bureau, disant qu'elle allait essayer d'avoir des précisions sur l'évolution de la situation dans les gares de la capitale.

— Je vais me rendre à la centrale du Titan, dit le Kid, tâchez de me trouver un itinéraire en vous mettant en rapport avec le chef de la sécurité. Il faut que j'aille là-bas.

La centrale était un énorme complexe industriel qui pompait l'eau en ébullition autour du volcan, pour réchauffer celle du waterduc qui fabriquait également de l'électricité grâce à des turbines utilisant la vapeur sous vide. Enfin, on exploitait les gisements de soufre et de silicium et, pour finir, des élevages de poissons délicats avaient été créés grâce à la chaleur du volcan.

Depuis les grandes baies blindées de son compartiment-bureau, le Président Kid pouvait apercevoir, de nuit comme de jour, la couronne flamboyante de Titan. Si le volcan n'avait pas existé, il n'aurait jamais pu créer cette Compagnie.

CHAPITRE VI

Profitant d'une zone d'épaisses brumes, ils avaient échappé à l'œil de cette caméra qui les accompagnait depuis quelque temps et essayaient de faire le point. Ils avaient dû descendre de plusieurs niveaux dans la spirale des cryos. À nouveau les carcasses étaient intactes et les silos transparents remplis à ras bord de graines. Kurts escalada une échelle de visite fixée sur le côté et atteignit un regard.

— Il y a un thermomètre, dit-il, et la température à l'intérieur de cet énorme bocal de verre est de trente-huit degrés. Ça doit fermenter, non ?

— Pas tout à fait.

— Les carcasses sont surgelées mais les graines, elles, sont protégées. Et je ne vois aucun circuit de réchauffement apparent. Par contre ce n'est pas du verre. Je pense que ça doit pouvoir se découper avec une bonne lame.

Il redescendit et regarda Lien Rag qui dévissait une petite vanne d'écoulement à la base.

— Tu veux récupérer ces graines ?

— Je veux savoir comment elles sont.

Il en fit couler quelques-unes dans son gant, revissa la vanne.

— Tu as goûté cette viande sauvage, à mon tour…

— Est-ce prudent ?

— T'es-tu posé la question quand tu as voulu goûter aux carcasses ?

Il écrasa une graine sous ses molaires, essaya d'analyser ses sensations.

— C'est sucré également, riche en amidon. Rien de bien extraordinaire. Très nourrissant en tout cas.

— Toujours pareil, ronchonna Kurts.

Lien Rag le regarda sans comprendre.

— Je veux dire que ces sucres ont une fonction bien précise que nous sommes bien incapables de définir.

Plus ils descendaient et plus la température baissait, si bien que les carcasses n'étaient plus décongelées et que les brouillards se faisaient plus rares. Ils avaient cru échapper à la caméra suiveuse mais une autre, qu'ils n'avaient pas repérée tout de suite, avait pris le relais.

Au bout d'un moment, Lien Rag eut une impression de déjà-vu et, sans prévenir, retourna sur ses pas. Kurts qui allait devant ne s'en rendit pas compte immédiatement et le rejoignit hors d'haleine, furieux de s'être inquiété pour rien.

— Calme-toi, dit Lien. Je reconnais ces sortes d'alvéoles, là… Ils devraient renfermer des containers spéciaux de couleur jaune. Et plus loin on devrait enfin trouver les scaphandres.

— Les alvéoles sont vides.

— Ces containers devaient protéger des appareils respiratoires pour sortir dans le vide… Y a-t-il un système de manutention automatique dans les cryos ?

— Oui, mais nous n’en avons pas rencontré. Il y a des chariots élévateurs programmés pour effectuer des rangements, décrocher les carcasses, d’autres pour découper la viande, etc. Ils doivent ensuite rejoindre des unités de stationnement.

— Ce sont des chariots électriques ?

— Je n’en sais trop rien, mais certainement.

— Ils ont donc besoin de se recharger régulièrement ? Et où qu’ils se trouvent ? Dans le tunnel que Lady Diana faisait creuser en Panaméricaine, il existait du matériel de ce type, automatisé. On avait prévu des prises électriques où ils venaient faire le plein de leurs batteries quand celles-ci étaient épuisées. Or ici, dans ces cryo-magasins, je n’ai pas aperçu une seule prise de courant.

— Ce qui prouve que l’autonomie de ces chariots est très grande.

— Possible, mais ils ont une grande distance à parcourir pour rejoindre leur lieu de stationnement. Mais nous verrons ça plus tard. Qui a ordonné que ces alvéoles soient vidés, et que les scaphandres soient retirés ?

Il marchait à grandes enjambées, énervé, et Kurts le suivait en silence. Effectivement il y avait des sortes de cintres où les scaphandres auraient dû être pendus. Lien Rag désigna la caméra qui les observait juste en face :

— L’image que nous avons reçue a été prise

ici…, par cet objectif.

Le zoom fonctionnait sans bruit et donnait à l’appareil une apparence d’œil pédonculé comme celui d’un insecte de jadis.

— Je ne pense pas que Gus soit remonté jusque dans la salle des contrôles. Il n’a pas quitté la maternelle… Qui alors, peux-tu me dire, nous surveille ?

Il eut un geste plus large pour désigner les parois :

— Qui ne veut pas que nous emportions les scaphandres, les appareils respiratoires ? Qui ne veut pas que nous quittions ce satellite ? J’aimerais bien le savoir, à la fin. Qui se gave du sucre des viandes et de l’amidon des graines ? Qui utilise un courant de micro-ondes pour dévorer les carcasses de façon presque invisible ?

— Écoute, Lien, murmura Kurts, inquiet, à quoi ça sert ? On finira bien par les trouver, ces scaphandres. Ils n’ont pas pu disparaître comme ça…

Lien Rag le regarda avec un rire déplaisant :

— Pas disparaître ? Et s’ils sont en chitine eux aussi, tu crois que les micro-ondes ne les ont pas bouffés, peut-être ? C’est de la matière organique également, moins goûteuse que cette barbaque verdâtre mais, après tout, pourquoi pas…

— Nous pourrions…, commença Kurts.

Il soupira, secoua la tête.

— Vas-y, dis-le… Jusqu’au bout de tes pensées… Nous pourrions quoi ? Abandonner provisoirement, et revenir plus tard ? C’est ça ? Mais tu sais bien que nous ne reviendrons pas parce que cet endroit c’est encore pire que les bas-fonds, pire

qu'une bande de loupés affamés, pire que… la mort même.

Il repartit, plié en deux sous son sac, et marchant très vite, le regard en coin pour surveiller cette caméra qui abandonnait ses proies pour les refiler à un autre objectif qui glissait en bout de son rail, frétillant d'impatience semblait-il. La petite merveille en chitine vibrait effectivement tandis que son zoom s'exorbitait pour mieux détailler leurs traits.

— C'est bien nous, grommelait Lien Rag, rien que nous deux. Cette saleté nous a bien à l'œil, va… Impossible de lui échapper…

Kurts courait pour le rattraper, se mettre à son pas. Il chuchotait :

— On dirait que quelqu'un veut nous empêcher de quitter le S.A.S… Pourquoi pas, hein ?

— Quelqu'un qui nous aimerait trop pour se résigner à nous voir regagner la Terre, peut-être ?

— Quelque chose comme ça, mais pas tout à fait. Nous avons appris tellement de choses, nous nous doutons en plus d'un tas d'autres. Nous sommes inquiétants… Pour le satellite.

— Tu divagues, ricana Lien Rag.

— Non, toi, tu ne peux pas facilement comprendre, dit l'ex-pirate, moi, si. Je n'ai qu'à penser à ma locomotive géante, ma machine avec laquelle je faisais corps. Elle finissait par devenir autonome, par prendre les décisions à ma place, se transformait peu à peu…, remplaçait ses pièces usées par d'autres en matière organique également… Pas de la chitine mais une matière protéique…

— La machine se faisait chair, comme Dieu s'est

fait chair une fois, voici des siècles et des siècles. Amen !

— Tu me prends pour un illuminé, pour un fou, mais moi j'ai possédé cette machine des années…

— Parlons d'autre chose, veux-tu ? Il faut garder sa raison si on ne veut pas basculer une fois de plus. Souviens-toi, notre dinguerie… Moi, comme un idiot marchant à quatre pattes sans souvenirs, sans idées, et toi, réfugié dans les bas-fonds à adorer une fille-liane phosphorescente qui se glissait dans les plantes géantes comme un serpent… Bon, on a réussi à s'en tirer mais on ne va pas recommencer. Derrière cette caméra il y a une volonté humaine. Je suis même prêt à admettre qu'un Garou plus évolué que les autres est en train de nous observer depuis la salle des contrôles, mais je n'irai pas plus loin.

Kurts se détacha de lui et, soudain, utilisa son laser contre la paroi la plus proche. Celle-ci fuma en grésillant et quand le rayon cessa il y avait un cratère dans le matériau :

— Tu sens cette odeur ? Tu as déjà fait griller des crabes sur le feu ? Ça sentait la même chose.

— J'en ai rien à foutre de tes grillades, lança Lien Rag en continuant droit devant. Nous ne savons pas ce que les Ophiuchusiens utilisaient comme matériau…

— Si, s'essouffla Kurts dans son dos. Dans le gouffre aux Garous, tu as trouvé de la céramique spatiale. Mais ce satellite, c'est autre chose. Personne n'a pu en fabriquer un aussi grand, aussi perfectionné. Tu as essayé de calculer l'énergie, le temps nécessaires pour d'abord concevoir puis élaborer ? Il aurait fallu sacrifier des générations et

des milliards de kilowatts et des trésors en circuits intégrés. Pas possible, pas concevable, et tout ça pour fabriquer des loupés, des monstres, et accessoirement quelques Roux capables de chasser le phoque sur une Terre transformée en boule de glace ? Non, mais faut pas rêver, tout de même !

CHAPITRE VII

Lorsque la première dépêche annonçant l'exode des Banquisiens parvint à New York Station, l'adjoint aux communications médiatiques, Pilz, se permit de réveiller Lady Yeuse pour la tenir au courant.

Elle écouta avec gravité ce que lui disait son subordonné puis revint vers sa couche où Jdrien se réveillait.

— Les gens fuient la banquise, qui s'écroulerait. Une panique sans nom pour le moment limitée à la Compagnie du Kid.

— C'est tout ce que tu peux me dire ?

— Il n'y a pas autre chose. Je sais que tu penses à Vsin et à tes deux petites filles, mais c'est absolument tout.

C'est en vain qu'elle essaya de se recoucher car, dès lors, les messages affluèrent par tous les moyens et même Palgeste le délégué l'appela, malgré l'heure indue.

— Les messages ont tous quarante-huit heures de retard, dit Yeuse.

Farnelle n'apprit la nouvelle qu'au petit

déjeuner et pâlit atrocement :

— Il faut que je regagne l'Antarctique, que je retrouve Gdami, mon fils.

— Je puis t'assurer que de ce côté-là il n'y a aucune fracture de la banquise. D'après ce que tu m'as dit, la tribu des Roux est installée à côté de l'inlandsis… Ces gens-là ont un sixième sens pour flairer le danger, mais je ne t'empêche pas de partir.

Il se confirma dans la matinée qu'aucun mouvement de la banquise n'avait été enregistré par les sismographes installés un peu partout et que cette Petite Panique, comme disaient les radios australasiennes, demeurait inexpliquée.

— La VIe flotte est en alerte. Les trains de réfugiés sont bloqués à nos frontières antarctiques, dit à Lady Yeuse le chef d'état-major Ranson.

Ce n'était pas un Aiguilleur mais un des rares généraux sorti d'une école militaire qui ne soit pas fils de gros actionnaire.

— Était-ce une bonne initiative ? demanda-t-elle.

— De toute façon, les Aiguilleurs ont réagi les premiers en fermant les voies… On ne passe plus. C'est très gênant pour nous car les convois d'huile animale sont également bloqués. Nous risquons de connaître quelques problèmes sous peu, surtout dans l'Antarctique.

À la fin de la journée c'étaient des milliers de trains qui essayaient de rouler vers l'ouest en général et les inlandsis en particulier, et la Compagnie de la Banquise n'était pas seule concernée. Les petites Compagnies de l'Australasienne se vidaient toutes, à l'exception de la Compagnie Fédérale qui avait

Stanley Station comme capitale.

— Et la plupart des trains sont immobilisés, soit pour des raisons de frontières, soit en panne de carburant… Les gens vont crever de faim et de froid.

Il y eut un début de panique dans les petites stations de la banquise de l'Atlantique et quelques centaines de personnes demandèrent à être évacuées.

— Nous allons rentrer, dit Jdrien qui avait partagé l'angoisse de Farnelle toute la journée tandis que Yeuse, retenue dans son bureau, ne pouvait discuter avec eux.

— Tu pars avec elle ?

— Nous allons essayer de retrouver la locomotive géante et de l'utiliser pour rallier le Dépotoir où Vsin doit m'attendre avec les enfants. Je la connais. Elle refuserait de partir, même si tout s'écroulait autour d'elle.

— Elle t'aime vraiment, remarqua Yeuse avec nostalgie. Jusqu'en Antarctique vous n'aurez pas en principe de gros ennuis. Je ne pense pas que les Aiguilleurs tentent quoi que ce soit, mais restez vigilants… Tu as une idée sur cette Petite Panique ?

— Les gens se bourraient de plus en plus de tranquillisants… Peut-être que le niveau de vie élevé n'était pas tout. Il fallait avoir un courage quotidien pour accepter de vivre sur la banquise, supporter les plissements, les fractures, les congères coureuses, les icebergs dont certains sont monstrueux, les vents fous de quatre cents kilomètres heure, les tempêtes de glace… Même les Roux vivent différemment dans ces régions, construisent des igloos pour se protéger du vent qui pourrait les emporter à l'autre bout de la

planète.

— J'ai reçu un message du Kid, il me demande de l'aider, d'ouvrir la frontière de l'Antarctique pour libérer les réseaux. Les trains pourraient s'y engouffrer mais nous ne pourrions nourrir ces gens-là… Tout compte fait il n'y aurait que deux jours de vivres et de carburant, si les trains en attente étaient autorisés à rouler chez nous… Je ne sais que faire. Je vais envoyer du ravitaillement mais il faudrait que le Kid envoie de l'huile. Or il faudra qu'il la paye aux Harponneurs de la Guilde et la calorie banquisienne ne vaut plus qu'un deux centièmes de dollars. On l'échange à un pour deux cents, et ce n'est pas fini. C'est catastrophique pour l'économie de cette Compagnie…

Farnelle était déjà prête et Yeuse leur trouva un train spécial uniquement piloté par des gens de la Traction.

— Je suis désolé d'avoir échoué, dit Jdrien. Je n'ai pas appris grand-chose sur Salt Station ni sur la Voie Oblique, ni sur Palaga.

— C'est déjà beaucoup. Tu m'as fait toucher du doigt leur prétention absolue qui cache souvent une grande indigence intellectuelle. Et l'histoire de Nella, foudroyée parce qu'elle a prononcé le mot interdit d'Ophiuchus, m'a vivement impressionnée. Reiner, mon adjoint à la synthèse scientifique, a également enregistré ces informations et espère en retirer un grand enseignement. Il pense surtout à la formule sanguine des Ragus, pense qu'il y a là un secret qui peut nous faire progresser.

Ils partirent discrètement dans la nuit et personne ne les remarqua. L'effervescence était

grande dans New York Station, et à la CANYST on s'inquiétait beaucoup de la situation dans l'est de la planète. Ces mouvements de population pouvaient provoquer des bouleversements politiques irréversibles et amener en quelques semaines des conflits généraux.

— Les réfugiés, lorsqu'ils sont en trop grand nombre, finissent par bouleverser les lieux d'accueil et les habitants les plus anciens ont un sentiment de spoliation. Ils réagissent parfois violemment et peuvent appeler à leur aide les habitants d'une Compagnie voisine, inquiets du même phénomène.

Yeuse assistait à la réunion informelle des membres de la CANYST, tout en restant en contact avec son bureau où les nouvelles ne cessaient d'arriver ainsi que les premières images, dont celles de la Pacific Channel Compagnie dont l'unique activité consistait en l'achat et la revente de documents d'actualités. Cette petite Compagnie était très performante et arrivait toujours la première sur le marché. Pilz avait acheté des documents si extraordinaires que Yeuse autorisa leur diffusion dans le train de la CANYST.

Ils virent les embouteillages monstres, les carambolages. Des trains étaient entrés en collision à des croisements, les signaux n'étant plus respectés et le système électronique de régulation ne suffisant plus à stopper les convois.

D'ailleurs, dans son commentaire, une journaliste asiate, que Yeuse reconnaissait pour l'avoir vue en Transeuropéenne, expliquait que certains conducteurs, pour ne pas être ralentis ou détournés, avaient réussi à saboter les systèmes de

sécurité aussi bien sur les locos que sur les voies.

« Tout se dérègle et se dégrade et certains diesels ne sont partis qu'avec des réservoirs aux trois quarts vides et encombrent les voies de garage et les voies lentes, quand ils ne se font pas bousculer et renverser par les trains à traction électrique qui arrivent à passer en faisant un appel de puissance. Mais les centrales sont défaillantes à leur tour et c'est toute l'économie de la Banquise et des Concessions voisines qui se trouve mise en difficulté. Même si les gens refusent de céder à la panique, ils ne peuvent rester dans leur wagon-habitation, poursuivre leurs activités normales. Nous allons vous proposer un film sur ce qui se passe par exemple à Hot Station, célèbre pour ses orangeraies sous serres et ses magnifiques vergers d'autres qualités de fruits. »

On voyait un couple d'une quarantaine d'années, qui vivait dans un triple compartiment avec leurs deux enfants, se réveiller dans une atmosphère glacée. Le robinet de la salle de bains était bouché par un glaçon effilé et la plaque chauffante ne parvenait pas à rougir. Pour faire le petit déjeuner il fallait ressortir un vieux réchaud à huile de morse, qui empestait. Les enfants ne pouvaient aller à l'école où une seule maîtresse débordée accueillait des enfants mais devait en refuser d'autres. Les parents attendaient vainement un tram qui ne circulait plus, pour se rendre à leur travail. Lui, était boucher, mais la viande n'arrivait plus à l'étal et il débitait à la main des blocs de viande déjà surgelés depuis des mois, tandis qu'elle, serveuse dans une cafétéria, essayait de préparer un

repas sur une sorte de brasero où flambait de l'huile animale. Les clients étaient rares et faisaient la grimace car tout manquait déjà, depuis le café jusqu'au lait et au pain. Sur les quais encombrés on circulait mal à cause des draisines, loco-cars et somptueuses silico-limousines abandonnées en grande hâte.

Lorsque Yeuse rentra à la présidence, d'autres nouvelles l'attendaient. La plus inquiétante concernait le manque d'huile, en provenance de la Compagnie de la Banquise.

CHAPITRE VIII

Liensun n’était à Kaménépolis que depuis sept heures, mais déjà il avait l’impression d’attendre depuis des jours le moyen de rejoindre la capitale. La station, célèbre pour sa vie culturelle, mais aussi pour ses lieux de plaisirs, ses débauches de lumière et de spectacles grandioses, se mourait rapidement, se décomposait comme un énorme animal blessé à mort. Il ne trouvait presque personne capable de le renseigner et circulait avec son tram quand il le pouvait, sinon il partait à pied, traversait des voies inutiles où les véhicules personnels se touchaient les uns les autres. Pour manger il avait dû chercher longtemps une cafétéria ouverte, avait failli piller une boutique mais au dernier moment il avait aperçu ce wagon qui servait des repas à toute heure. Une foule sinistre, silencieuse mais affamée, encombrait la grande salle, et pour un prix exorbitant il put se faire servir des haricots de soja au mouton. C’était mal cuit, froid, mais c’était tout ce qu’il pouvait espérer. Pour la bière il dut encore sortir ses dollars car on ne voulait plus de calories et, même, il aperçut plusieurs billets banquisiens, de

faible valeur il est vrai, qui traînaient, souillés, sur le parquet, sans que personne n'ait l'idée de les ramasser.

Tant bien que mal nourri il se dirigea vers le centre culturel, pénétra dans une librairie pour acheter des *Instructions Ferroviaires* qui le déçurent fort. Il demanda s'il n'existait pas d'autres *Instructions* et ce fut là qu'une jeune fille impotente, qui ne coordonnait plus ses mouvements ni sa parole, lui dit qu'au siège du Syndicat des fermiers éleveurs il aurait peut-être plus de chance, ces gens-là possédant une bibliothèque plus technique.

Il pénétra dans le siège désert et trouva la bibliothèque, ainsi qu'un ouvrage sur les lignes privées établies par les éleveurs pour communiquer entre eux. Il n'y avait là rien d'illégal dans cette Compagnie, mais le producteur de fourrage préférait joindre directement l'éleveur de moutons sans emprunter le réseau général souvent encombré. Il s'installa avec le livre, du papier, une carte des réseaux officiels et commença de reconstituer ce qu'il appela le Réseau des Éleveurs. Avec enthousiasme il constata qu'il pourrait, non sans détours et parfois même en tournant carrément le dos à l'est, progresser vers Titanpolis grâce à ces voies secondaires.

Il avait déjà de quoi parcourir plusieurs centaines de kilomètres, dans les quatre cents, lorsqu'il enregistra une rupture, et pour cause : il n'y avait plus d'éleveurs de moutons en direction de l'est où les stations de chasse et de pêche prenaient la suite le long du Viaduc qui se dirigeait vers la capitale.

On pouvait échapper au Viaduc dans cette zone où la banquise restait épaisse, alors que plus à l'est elle devenait fragile, souvent interrompue par des bras de mers et par d'immenses lacs qu'on appelait mers intérieures.

— Il me faudra marcher… Rejoindre cet élevage de poissons… Dix kilomètres, quinze ? En suis-je encore capable ?

D'où la nécessité d'emporter un équipement adapté et des provisions. Par la suite il pourrait utiliser le Réseau des Chasseurs et des Pêcheurs qui zigzaguait de part et d'autre du Viaduc, empruntant parfois des tunnels dans le corps de glace de ce dernier.

— Et si Jael n'est pas à Titanpolis ? se répétait-il à voix haute.

Tout, plutôt que cette cité agonisante déjà envahie par le froid. Les coupoles surchargées de givre finiraient par éclater si le système spécial n'était pas alimenté, et alors ce serait la décadence accélérée, le froid mortel sur les quais et dans les wagons d'habitations, les gens qui tomberaient frappés de congestion un peu partout. Mieux valait filer.

Il acheta quelques provisions, en vola d'autres ainsi que de l'huile qu'il trouva dans les confins, dans un réservoir abandonné. Il dut le percer pour recueillir le carburant et faire le plein de son tram. Ce fut avec allégresse qu'il passa l'écluse sud et trouva sans mal la petite voie privée qui serpentait à travers des congères. Avant la nuit il devait atteindre sa première ferme d'élevage de porcs, mais il tomba dessus plus tôt que prévu et freina à mort. Les

animaux, surpris par le froid, gisaient en travers des rails, une vingtaine, au moins. Il actionna son sifflet, sa sirène, mais personne ne vint et il dut dégager seul les rails. Les bêtes pesaient plus de cinquante kilos en moyenne et il remonta épuisé dans son tram pour traverser la ferme de part en part, sans voir une seule personne. Ils avaient dû quitter précipitamment l'endroit dès les premières nouvelles de l'exode général, et aussi dès que le courant électrique public avait cessé d'être fourni.

Il essaya avant la nuit d'atteindre un autre élevage, de moutons celui-là, mais tomba face à face avec une grosse congère qu'un vent contrariant avait poussée juste au milieu des rails. Il préféra dormir un peu après avoir mangé et le lendemain attaqua la boule de glace à la pelle et à la pioche.

De toute la journée il ne trouva que des fermes abandonnées et déjà mal en point, car le froid allait vite en besogne. Les vieilles verrières ne résisteraient pas longtemps si personne ne songeait à les rafistoler quotidiennement, et les bêtes qui n'étaient pas déjà mortes bêlaient ou criaient avec désespoir. À la fin il traversait ces endroits perdus sans prendre le temps de s'arrêter, ne pouvant supporter ces abandons et ces bêtes agonisantes.

Bientôt ce fut le silence total qui l'accueillit, avec juste les plaintes d'un vent naissant dans les verrières. Toujours des signes de départ précipité qui apparaissaient, des objets essentiels abandonnés alors qu'on avait dû en emporter d'autres complètement inutiles, la vision d'un cheval – il n'en avait jamais beaucoup vu – qui galopait dans une serre en cassant tout avec fureur, ruant

désespérément pour protester contre l'abandon des hommes.

Le surlendemain il aperçut une fumée au loin. C'était le terminus de ce qu'il avait baptisé le Réseau des Éleveurs. C'était là qu'il devrait abandonner son tram et affronter la banquise pour rejoindre le Réseau des Chasseurs et des Pêcheurs. Cette fumée ne lui fit pas autant de plaisir qu'il en escomptait et il ralentit à l'extrême, hésita avant d'aborder le sas qui conduisait sous une verrière modeste où deux wagons délabrés se faisaient face, tandis que dans le fond s'étendait une serre de culture d'herbages hydroponiques.

Il avança jusqu'aux butoirs et coupa le moteur diesel. Le silence était encore plus étrange que dans les autres installations abandonnées, et il comprit que c'était un silence fait de la peur d'autres hommes, de respirations contenues, de corps figés dans l'attente de l'étranger. Il imagina des regards perçants à travers les planches mal jointes des wagons, des bouches pincées.

Lentement il descendit, écartant les bras pour prouver qu'il n'était pas armé. Il regarda à droite et à gauche, repéra la fumée qui dépassait la verrière et sortait d'un gros tuyau en fer rouillé, se dirigea vers le wagon de droite.

Une petite fenêtre s'entrebâilla et un fusil pointa son gros canon noir.

— Essayez d'aller voir ailleurs si vous voulez trouver ce que vous cherchez, dit une voix d'adolescent ou de jeune fille, mais ici vous ne rencontrerez pas autre chose que la mort si vous faites un pas de plus.

— D’accord, fit-il. Je vais essayer de partir à travers la banquise vers l’est. Je vous abandonne mon véhicule mais laissez-moi emporter mes affaires. Vous me verrez disparaître de votre horizon en quelques minutes.

CHAPITRE IX

Plus tard, lorsqu'ils évoquèrent la phase terminale de cette expédition dans les cryo-magasins, Kurts et Lien Rag eurent le même souvenir :

« — Deux déments qui s'engueulaient tout en marchant, tout en se méfiant des caméras organiques, des parois, des carcasses, des silos à grains, mais qui n'en continuaient pas moins une conversation véhémente sur un sujet inattendu. »

« — Exact, renchérissait Kurts. Nous nous engueulions sur la chitine en essayant de retrouver ce que nous avions appris sur elle et sur la cuticule des plantes. Je soutenais que ça ne concernait que le règne animal, mais nous avions tous les deux raison sur un point, c'était une substance organique azotée qui se retrouvait dans la cutine elle-même imperméable. »

« — C'était important, affirmait Kurts. La suite l'a démontré. »

Parfois ils s'immobilisaient pour se lancer dans des tirades criardes appuyées de grands gestes, se parlaient presque nez à nez en roulant des yeux

terribles.

« — Il y avait dans cette atmosphère quelque chose qui agissait sur nos caractères sans que nous nous en doutions. Plus tard nous avons réalisé que nos cerveaux et notre système nerveux étaient surexcités au plus haut point. Nous avons failli nous battre pour cette stupide question de chitine. »

Ils durent chercher un endroit pour se reposer, et choisirent un alvéole profond dans la paroi, non sans que Kurts ait émis des réserves, affirmant que son apparence de vieux cuir bouilli ne lui inspirait pas confiance. Mais ils étaient épuisés et s'endormirent très vite sans songer à instaurer un tour de veille.

« — Ce fut le lendemain que nous avons trouvé cette curieuse étoffe. Je fais toujours remarquer, précisait Lien Rag lorsqu'il racontait les dernières péripéties vécues dans les cryos, que j'emploie le mot étoffe et non tissu car cette matière justement n'était pas tissée, ressemblait à du synthétique sauf qu'elle était d'origine organique. Il y en avait des mètres qui formaient de grands rouleaux. On se serait cru dans une fabrique terrienne de vêtements. Mais c'était une étoffe épaisse d'un centimètre au moins, d'une souplesse malgré tout étonnante. »

— Ça peut servir à quoi ? demanda Kurts perplexe… Il y en a peut-être des kilomètres.

Ils comptèrent une trentaine de rouleaux dont chacun pouvait représenter des dizaines de mètres de cette étoffe.

— Ça ressemble à une peau finement tannée. On en ferait de jolis canapés, sur Terre. Je me demande

quel animal peut donner ça…

— Un excréteur bactérien peut-être, fit Lien Rag qui examinait la matière avec attention, la palpant entre ses doigts.

Il prit son bidon d'eau et en versa quelques gouttes sur la partie qu'il tenait, constata qu'elle était absolument imperméable. Kurts essaya de la découper avec son couteau à la lame pourtant tranchante comme un rasoir, dut y renoncer. Agacé, il utilisa son laser et réussit à l'entamer.

— Tu vas épuiser ta réserve, l'avertit Lien Rag.

— Il faut emporter un rouleau, répondit Kurts d'une voix ferme.

Lien Rag le regarda en coin, certain que son ami recommençait à dérailler :

— Un rouleau ? Un rouleau qui doit peser des centaines de kilos !

— Si nous pouvions en découper suffisamment je m'en contenterais mais, comme c'est impossible, autant emporter le rouleau.

— Pour décorer nos cabines, là-haut ?

— Quand on sera revenus dans la partie habitable, on disposera de tous les moyens pour découper ce produit, le souder. On doit y parvenir avec un générateur de micro-ondes. Pour les hublots nous utiliserons du verre organique que l'on trouve en grande quantité un peu partout dans ce satellite.

Lien Rag s'était éloigné, le laissant à ses divagations, mais cette histoire de verre organique le frappa et il retourna vers son ami.

— Mais à quoi tu songes ?

— Aux scaphandres… Je me souviens très bien qu'ils avaient cette apparence. C'est la matière

idéale. Imperméable, souple, robuste… Elle résiste à la chaleur et à tout objet acéré. Nous allons emporter un rouleau et nous confectionnerons ces fameux scaphandres, au lieu de courir après… Nous les ferons à notre taille et ainsi Kurty aura également le sien. Pour les appareils respiratoires, nous trouverons bien un moyen. Par exemple, un simple tuyau et un compresseur installé dans le S.A.S. Pour intercepter une navette pas besoin de sortir tous dans le vide spatial. Il suffit de deux… Je pense qu'avec dix mètres carrés par personne ça ira… La moitié pour Kurty, les deux tiers pour ton cousin Gus.

— C'est gentil pour lui, ricana Lien Rag. Et Gueule-Plate ?

— Pas question de l'emmener avec nous.

— Qui nourrira ton fils ?

— On se débrouillera.

— Non mais, tu rêves ? Tu t'imagines que ce machin va se laisser travailler facilement, que nous nous transformerons comme par magie en tailleurs ou en grands couturiers ? Sans avoir expérimenté cette sorte de peau tannée ? Tu réalises les efforts à fournir pour ramener ce rouleau là-haut ?

— Il suffit de le sortir des cryos et de le cacher dans l'école maternelle. Nous reviendrons le découper plus tard. On doit bien trouver des chariots de manutention dans le coin.

— Je préférerais les scaphandres, fit Lien Rag, accablé par les illusions de son compagnon. D'accord, allons voir si on trouve ces engins…

Il espérait changer les idées de Kurts une fois en route, mais au bout d'une minute, ce dernier hurla et

se mit à trépigner en désignant quelque chose au-dessus de leurs têtes :

— Nous sommes complètement idiots. Nous avons là tout ce qu'il faut pour transporter un rouleau. Regarde donc…

Lien Rag leva les yeux et ne vit que les rails qui servaient à déplacer les énormes carcasses de vingt tonnes.

— Il y a des palans, des crochets, tout un système…, et même des aiguillages pour éviter certains endroits trop encombrés. On n'aura qu'à utiliser nos cordes pour tirer le rouleau une fois qu'il sera dans les airs. Ce sera un jeu d'enfant.

— Kurts, prouve-moi que ce machin-là peut devenir un scaphandre et je t'aiderai. Mais jusqu'à présent je n'ai aucune raison de te faire confiance. On va se coltiner un machin énorme jusqu'à la sortie, et tout ça sans être absolument certains que nous pourrons en tirer quelque chose. Ça va nous demander des jours pour remonter la spirale, éviter les carcasses, affronter le brouillard et j'oublie quelques autres petites choses.

Une nouvelle fois Kurts se pencha vers lui, menaçant :

— Si tu ne me crois pas, fous le camp, continue tes recherches. Moi je me débrouillerai seul. J'accrocherai mon rouleau de cette étoffe spéciale et je me le coltinerai comme tu dis. Ciao et bonne promenade.

Lien Rag racontait en riant qu'il avait aussitôt tourné les talons pour montrer qu'il n'était pas homme à se faire insulter. Il continua donc son

chemin et retrouva d'autres carcasses intactes, d'autres silos, d'autres caméras qui couraient tout en haut de la paroi, comme des rats curieux de savoir ce qu'il allait faire maintenant qu'il était seul.

Les activités de Kurts se répercutaient en échos sonores, ces rails de manutention vibrant au moindre choc. Non sans quelque ironie, Lien Rag se disait qu'on n'échappait pas aux rails, même à trente-six kilomètres de la Terre.

Il trouva d'autres rouleaux de cette étoffe particulière et leur jeta quelques regards noirs. Et puis à nouveau ce furent des carcasses à moitié ou complètement rongées, des alignements d'ossements rouges à pois blancs. Ces ossatures, encore intactes grâce à quelques ligaments solides, cliquetaient entre elles quand il les frôlait et il ne pouvait toujours les éviter. Il tirait la langue aux caméras qui le poursuivaient parallèlement, commençait à souffrir du froid. Nulle trace des scaphandres, bien sûr.

« — Moi, pendant ce temps, racontait Kurts, j'enrageais contre cette désertion et contre les difficultés de mon entreprise car, pour aller jusqu'au bout de mes intentions, ce n'était pas aussi facile que je l'avais cru tout d'abord. Lien Rag avait emporté ses propres cordes et les miennes n'étaient pas suffisantes. Il m'avait fallu trouver un palan, l'amener à proximité des rouleaux. Visiblement, il n'était pas fait pour ce genre de manutention et un chariot aurait mieux convenu. Après avoir perdu un temps fou je dus envisager un autre procédé qui consistait à faire choir un de ces rouleaux au sol, à le déplacer juste sous le palan que j'avais sélectionné. »

Les rouleaux possédaient un axe qui, de chaque côté, reposait dans un logement directement moulé dans les parois. Son couteau s'émoussa vite et il n'osa pas épuiser complètement les batteries de son laser.

« — Un seul moyen, dérouler complètement ces quelques centaines de mètres, récupérer l'axe et réenrouler le tout juste à l'aplomb du palan. Un travail de titan. Je ne m'étais pas soucié du temps qu'il me faudrait pour effectuer ces opérations, mais je n'avais pas déroulé cent mètres que je ne savais plus que faire de cette étoffe qui ondulait dans tout l'espace disponible. Il me fallut arrêter pour manger quelque chose, me reposer deux heures, installé sur cette sorte de cuir tanné. Je savais que je n'y arriverais jamais seul et, avec une grande humilité, je me hissai sur une des carcasses, pour frapper le rail de manutention avec le manche de mon couteau, envoyant un S.O.S. en morse, le répétant régulièrement pendant dix minutes en espérant que Lien Rag le percevrait et reviendrait en hâte. De là-haut, je contemplais le désastre, ces vagues figées de centaines de mètres d'un matériau dont j'ignorais tout. Il ressemblait à celui des scaphandres que j'avais dû autrefois apercevoir sur les écrans, ou même approcher, mais le temps et les souffrances avaient occulté beaucoup de souvenirs importants, épargnant les plus superficiels.

« J'étais épuisé, démoralisé, dans l'impossibilité d'enrouler ce flot interminable et le rouleau m'en réservait encore autant, sinon plus, avant que je puisse m'emparer de son axe. »

De là-haut, comme une sentinelle impatiente de

voir accourir les renforts, il guettait la spirale, attendant de voir apparaître la combinaison claire de son ami Lien Rag. Il n'osait plus descendre, ne sachant plus que faire et il restait perché, ruminant des pensées assez sombres, maudissant son ami qui lui refusait son aide. Pourtant, régulièrement, il envoyait son S.O.S.

« — Je commençais à l'invectiver en espérant que ma voix lui parviendrait. Je hurlais les injures les plus grossières que je connaissais, les plus offensantes pour ceux qu'il aimait. Toujours rien, et je passais de la colère à l'inquiétude. J'envisageais de descendre, d'aller à sa recherche. Puisqu'il ne revenait pas c'était qu'il lui était arrivé quelque chose de grave. »

Et puis il l'entendit hurler de très loin et essaya de percer le fond brumeux de la spirale, mais dut patienter encore quelques minutes avant d'apercevoir la silhouette blanche qui ressemblait à un pantin en train de courir. Il ne comprenait pas ce que hurlait son ami avant d'apercevoir enfin les causes de son retour précipité.

CHAPITRE X

Une fois équipé, Liensun descendit du wagon et, sans un regard pour l'inconnu qui pointait sur lui un fusil, se dirigea vers l'est en espérant découvrir un sas de sortie. De toute façon il n'aurait aucun scrupule à défoncer une cloison en verre, l'ensemble ayant fortement souffert de l'abandon général.

Le coup de fusil fut assourdissant dans cet endroit clos, et la balle se ficha devant lui dans un pilier en bois qui soutenait la verrière et il s'immobilisa.

— Attendez un peu, cria la voix jeune.

Il haussa les épaules, mais ne bougea plus :

— Laissez-moi aller, j'ai quinze kilomètres à franchir pour rejoindre un poste de chasse où j'espère trouver une voie privée.

— Vous n'y arriverez jamais, dit la voix à quelques mètres derrière lui. Qui êtes-vous ?

— Un voyageur, je veux rejoindre Titanpolis.

— Vous ne faites rien comme les autres. Tout le monde s'enfuit et vous, vous allez à contre-courant ? Qu'espérez-vous ? Piller les stations abandonnées ? C'est à la mode et les radios disent qu'il s'est passé

de vilaines choses un peu partout.

— Je vais rejoindre ma sœur. Vous êtes satisfait ?

Pour lui il s'agissait d'un adolescent, mais la voix lui demanda de se retourner et il vit qu'il s'agissait d'une fille. Très jeune, mince et blonde, malgré la fourrure épaisse qui l'engonçait. Une fourrure en mouton noir.

— Ne vous faites pas d'illusions, mais j'ai besoin de vous. Pour tuer un cochon. Je n'ai plus rien à manger et je n'arrive pas à l'abattre.

— Le sang vous fait peur ?

— Gros Cochon est mon copain. Je l'ai élevé mais je ne peux pas faire autrement. Lui se nourrit convenablement dans l'herbier mais moi je n'ai rien avalé depuis deux jours. Chaque fois que je vais dans la serre en face il est en train de se goinfrer, me regarde avec ses petits yeux malins et je ne peux pas tirer dessus.

— Et vous comptez sur moi ? J'ai quelques provisions à partager si vous voulez…

— Et puis, quand on aura mangé vos provisions, que vous m'aurez violée et battue, que ferai-je une fois seule ?

Il se fâcha :

— Non mais, vous vous êtes regardée ? Pour avoir envie de violer une fille comme vous il faut être malade… Et je ne vous battrai pas, même si ça vous faisait plaisir…

— Allez tuer Gros Cochon et apportez-moi un morceau de viande que je le cuisine… S'il vous plaît, tranchez-lui la tête et cachez-la car je ne supporterai pas de voir ses jolis yeux bleus.

Liensun pensait qu'elle était folle, ou du moins dérangée. Elle avait fui ses parents, supporté la solitude, le froid qui paralysait tout.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi les vôtres ?

— Je suis la bonniche… Ils ne m'ont pas voulue, m'ont chassée de leur draisine à coups de pied dans le derrière. Dès que la radio a commencé de raconter que tout le monde fuyait ils se sont tirés. J'ai rien trouvé à bouffer. Juste un peu de germes de soja, mais trop peu. S'il vous plaît, allez tuer Gros Cochon !

— Prêtez-moi votre fusil.

— Oh ça ! jamais.

Il haussa les épaules :

— Si on mangeait d'abord ce que je transporte sur moi et qu'on discute ? Ça lui donnera un sursis, à votre animal… Vous pourriez prendre mon tram et vous rendre à Kaménépolis. Vous trouverez un plan de route à l'intérieur. C'est assez compliqué mais faisable, et là-bas on se procure encore de quoi manger, se chauffer, et vous ne seriez pas seule.

Il déposa son sac et en tira quelques conserves sous-vide qu'il voulut lui tendre, mais elle refusa de lâcher son fusil qu'elle étreignait à deux mains.

— Allez dans le wagon. Je me chauffe avec des résidus d'huile que je filtre. Ils ont pompé le réservoir mais il en restait un peu. La pompe s'est engorgée et ils ont cru qu'il n'y avait plus rien. Je peux survivre un certain temps, à condition de la filtrer. C'étaient des dégueulasses qui fabriquaient eux-mêmes leur huile avec des phoques qu'ils allaient chasser, mais sans filtrer le liquide ensuite.

Il faisait bon dans cette partie du wagon

réchauffée par un poêle primitif qui empestait le graillon. Liensun dégrafa sa combinaison tandis qu'elle retirait sa fourrure épaisse et apparaissait en pantalon et blouson. Elle avait la peau très blanche, nacrée.

— Vous étiez employée ?

— Bonniche… Trois hommes et une vieille salope qui me surveillait sans arrêt et me frappait avec une canne… Ils sont venus me chercher dans le Centre de Réhabilitation. Ouais, je suis une délinquante primaire. J'ai volé un peu partout, j'en ai pris pour deux ans et, ensuite, le Centre. Si vous voulez en sortir, faut que des gens viennent vous chercher. Je m'en foutais, de ces trois types, je savais ce qu'ils voulaient. Je leur ai dit d'accord, mais jamais les trois à la fois, un par jour ça devrait suffire et ils ont accepté le marché. La vieille supportait pas. C'était la femme du plus vieux, la mère des deux autres, mais complètement démolie par une vie d'enfer dans cette ferme d'herbage… La misère, depuis toujours.

Elle ne lâchait pas son fusil. Tranquillement, il déclencha l'autoréchauffement des conserves et une bonne odeur se répandit dans le compartiment. Les yeux de la fille brillèrent et ses mains tremblèrent. Il aurait pu la désarmer s'il avait voulu.

— Ça sent bon.

— De simples rations de survie mais ça doit nourrir son homme et sa femme.

Il poussa une des boîtes allongées vers elle, trouva une cuillère qu'il lança à travers la grande table. Elle s'installa au bout, le fusil posé à plat, prête à tirer, le doigt sur la détente, mangeant de la

main gauche.

Liensun attaqua sa portion avec appétit. Il s'interrompit après quelques bouchées :

— Vous pensez que je peux rejoindre ce poste de chasse ?

Elle se goinfrait, refusait de répondre mais haussait ses épaules frêles. Grande, mais pas lourde, certainement. De tout petits seins qui n'arrondissaient même pas le blouson, des jambes longues et maigres et des fesses comme les deux poings de Liensun réunis. Et dire qu'elle avait craint qu'il ne la viole ! Il ne pouvait imaginer trois bonshommes attendant leur tour avec impatience. Mais dans cette solitude c'était ça ou la brebis, à condition qu'il y en eût une. Le cochon ? Il pouffa mais se reprit quand il la vit relever le fusil.

— Je vous fais rire par ma goinfrerie ?

— Non, moi aussi, j'avais faim. Ça me fait marrer que vous ayez pu imaginer que je voulais vous violer.

— Je suis si dégueulasse que ça ? fit-elle, effondrée.

Liensun en resta ahuri. Il avait cru la rassurer et au contraire il la catastrophait.

— Je veux dire que je suis pas du genre à ça.

— Tous les hommes sont du genre à ça, fit-elle, mais je dois puer, non ? La machine à fondre la glace est en panne et ça date même d'avant les événements… J'allais chaque matin découper des blocs au-dehors que je faisais fondre, là, sur la cuisinière. Les salauds n'avaient même pas le courage de réparer la machine ou de m'aider. Et ensuite fallait que je sois propre et parfumée pour la

nuit. Le plus acharné c'était le père, vous savez, et la vieille avait beau taper avec sa canne sur la cloison pour le refroidir, il n'en devenait que plus enragé. Des fois même je m'endormais.

— Vous croyez peut-être que ça m'intéresse, fit-il sèchement. Dites-moi plutôt si j'ai des chances de parcourir ces quinze kilomètres sans trop de mal.

— Aucune, fit-elle méchamment.

— Donc, j'en ai quelques-unes. Je partirai demain matin. Je dormirai dans mon tram et, ensuite, vous en ferez ce que vous voudrez, mais à votre place je ne resterais pas ici.

— Vous voulez pas tuer Gros Cochon ? J'ai de l'huile pour pas mal de temps et, avec sa viande, je tiendrai des semaines.

— Et la verrière ? Vous avez songé à la verrière qu'il faudra retaper sans arrêt, sinon vous aurez le froid à votre porte et vous aurez beau chauffer ça ne servira à rien. Il y a un travail considérable à faire. Vous ne pourrez tout accomplir et vous finirez par abandonner de petites choses qui vous paraîtront insignifiantes. Le tram finira par geler et son moteur explosera.

Il se leva :

— Je vais me coucher. Demain, on verra pour votre cochon, mais pour l'instant, bonsoir.

Stupéfaite, la bouche et les yeux ronds, elle le regarda faire coulisser la porte et disparaître.

CHAPITRE XI

Farnelle craignait de ne pas reconnaître la petite station automatique où elle avait abandonné sa chaloupe. Nerveuse, elle faisait part de son inquiétude à Jdrien qui observait avec elle le paysage monotone de cette contrée proche de la banquise. Les glaces y formaient des plissements parfois très élevés, de véritables collines. Il n'y avait que quelques chasseurs dans le wagon et le convoi lui-même était réduit au minimum.

— Je crois que c'est pour bientôt, dit-elle.

Ils avaient voyagé dans des trains publics depuis la Patagonie, préférant se fondre dans la masse des voyageurs mais, sur cette ligne perdue, ils ne se sentaient pas tellement en sécurité. Les Aiguilleurs pouvaient les attendre à leur point de descente et Jdrien se concentrait pour essayer de déceler leur présence avant qu'il ne soit trop tard.

— Une chance que personne ne s'intéresse à nous, chuchota Farnelle à son oreille. Ces types-là mènent une vie tellement dure qu'ils se méfient des étrangers, craignent toujours d'être sollicités pour une aide, un emploi…

Personne ne leur accorda un regard quand ils descendirent sur le quai de glace de cette minuscule station, un wagon de marchandises haubané pour résister aux vents. À l'intérieur on trouvait le poêle à huile et quelques rations, des couchettes et un distributeur automatique de billets.

— La chaloupe est derrière, une voie de garage dissimulée par des congères.

Si elle avait disparu, ce serait la longue attente d'un train circulant dans l'autre sens, mais pas avant quarante-huit heures. Farnelle escalada la congère et soupira de soulagement. La chaloupe était bien là.

— Je n'ose pas y croire, dit-elle.

Jdrien restait méfiant, sachant que les Aiguilleurs connaissaient le moyen de s'opposer aux investigations mentales des télépathes. Ils avaient eu quelques ennuis avec des descendants des Ragus et, depuis, avaient cherché à se protéger. La chaloupe en contenait peut-être quelques-uns qui les abattraient dès qu'ils seraient dans leur angle de tir.

— On y va ?

Jdrien ne percevait aucune présence hostile mais ça ne voulait plus rien dire. Ils descendirent vers la chaloupe complètement isolée dans un épais cocon de glace. Farnelle avait prévu cette éventualité et sortait un pulvérisateur de produit spécial qui dégagea le sas d'entrée.

— Croyez-vous qu'ils auraient pu nous attendre là-dedans, sans chauffage et sous trente centimètres de glace ?

— Ils en sont capables, dit simplement Jdrien.

La chaloupe était vide mais le moteur eut un mal fou à démarrer malgré sa protection efficace.

Jdrien dut aider Farnelle pour que le diesel daigne tourner et commence à produire courant et chaleur.

— Il faut attendre que l'ensemble se réchauffe, dit-elle. Nous partirons cette nuit. Nous roulerons sans rencontrer de convois, en principe.

Ils purent capter une émission d'une radio de la Province Antarctique qui, évidemment, ne parlait que des événements en cours dans la Compagnie de la Banquise et dans l'Australasienne. La plupart des réseaux à l'est d'Africania étaient impraticables, sauf peut-être celui du 40e. Finalement, les réfugiés banquisiens étaient progressivement admis en Antarctique, le Président Kid ayant promis de l'huile, du ravitaillement et des médicaments.

— Pourvu que nous retrouvions Gdami en pleine forme !

— Vous n'attendrez plus longtemps, dit Jdrien qui songeait à Vsin et à ses deux petites filles.

La chaloupe fut bientôt totalement réchauffée et son moteur tourna avec une grande régularité. Lentement, ils rejoignirent la voie publique et Jdrien descendit pour déplacer l'aiguille d'accès. Ils roulèrent le restant de la nuit et une partie de la journée sur la banquise, avant d'atteindre la petite station en ruine où la tribu des Roux et Gdami devaient se trouver. La locomotive géante, d'après Farnelle, était dissimulée à côté, sur un tronçon de ligne.

— Et si Gdami n'était plus là ?

Ce fut leur impression première lorsque la chaloupe s'immobilisa au centre de la station en partie détruite. Il ne restait plus que quelques mètres carrés de verrière que le vent, presque permanent,

achevait de démantibuler.

— Depuis mon départ, les dégâts se sont encore aggravés, dit-elle. La tribu a ses trous de pêche de l’autre côté de cette zone de congères. Ils doivent se méfier de nous, pensent peut-être que la chaloupe a été empruntée par d’autres personnes.

— Gdami est en train de nous surveiller, dit Jdrien en pointant son index vers une échancrure dans les congères. Il est là, mais bien dissimulé.

Farnelle ajusta sa cagoule et passa le sas. Elle se dirigea vers son fils tandis que Jdrien restait assis dans la cabine étroite de pilotage.

Du temps s’écoula, puis elle revint avec un petit métis couvert de fourrures qui se dénuda totalement dans le sas avant de venir se planter devant Jdrien :

— C’est toi, le Messie ?

— C’est ce qu’on dit.

— Mam dit que tu es métis, prouve-le.

Jdrien eut un regard pour Farnelle puis ôta sa combinaison sous laquelle il était nu. Le gosse l’examina avec attention, les sourcils froncés, puis sourit :

— D’accord, t’es mon copain ?

— Bien sûr.

— La tribu a dû abandonner ses puits de pêche, dit Farnelle. Des requins leur volaient le poisson. Ils sont partis plus loin mais Gdami n’a pas voulu les suivre. Il nous attend depuis quinze jours. Il vivait dans la locomotive. Nous allons rejoindre celle-ci.

Jdrien attendait cet instant avec une impatience amusée. Trop de récits, de légendes, d’exagérations certainement, entouraient le monstre des rails pour qu’il fût véritablement impressionné à cette pensée

de la voir. Mais lorsque la chaloupe s'en approcha, il fut fasciné par l'énormité de la machine. On aurait pu enfermer dans son ventre un certain nombre des locomotives les plus puissantes de la Panaméricaine ou de la Banquise. La chaloupe s'approcha d'elle et Farnelle donna ses ordres. Des bossoirs télescopiques jaillirent de l'avant et vinrent cueillir la chaloupe qui n'était autre qu'un loco-car de bonnes dimensions. Ils furent soulevés à plusieurs mètres et glissèrent à l'intérieur de la locomotive.

Depuis la passerelle de commandement, Jdrien éprouva comme tous ceux qui un jour avaient mis les pieds dans cette merveille une formidable impression de puissance, de sécurité, de liberté aussi. Avec une telle machine on aurait pu dominer la Terre entière, mais l'on pouvait aussi vivre à sa guise, défier la société ferroviaire, les Aiguilleurs.

— C'est extraordinaire, dit-il. Quand Yeuse m'en a parlé je ne me doutais pas. Je restais sceptique, méfiant…

— Vous voulez rentrer au Dépotoir, je suppose ? dit Farnelle.

Il hocha la tête.

— Retrouver la mère de vos deux petites filles ?

— C'est quoi le Dépotoir, s'inquiéta Gdami toujours méfiant, un truc pour nous autres les métis ou pour les Hommes du Chaud ?

— Vsin est une Rousse, lui expliqua Jdrien, et mes deux petites filles sont des métisses, comme toi. Là-bas tu seras bien.

— Alors quand part-on ?

— Bientôt, dit Farnelle, le temps d'établir notre plan de route. Il faut essayer d'avoir le plus

d’informations possibles mais depuis ici on ne peut accéder à aucune banque de données. Nous le ferons lorsque nous serons au sud de l’Africania… Mais avant il faut traverser des régions infestées par des pirates et toutes sortes de gens inquiétants qui essayent depuis longtemps de s’emparer de la machine.

Lorsqu’ils descendirent dans le corps même du mastodonte, son ventre, comme le répétait Farnelle avec une certaine sensualité, Jdrien fut ébloui par le luxe des cabines.

— Non, des appartements, rectifia Farnelle. Kurts le pirate a voulu reconstituer les appartements d’autrefois. Ici on parle de chambres et non de compartiments. La vôtre sera ici et vous pourrez régler le chauffage à votre guise puisque, comme Gdami, vous ne supportez pas trop la chaleur.

La visite dura longtemps et lorsqu’ils décidèrent de se rendre dans la salle à manger, Gdami avait dressé le couvert, et le repas était prêt. Depuis quinze jours il se préparait pour cette rencontre tant souhaitée et sur la table s’entassait tout ce qu’il avait estimé de meilleur.

Farnelle en fut émue aux larmes tandis que Jdrien souriait, car les sucreries dominaient avec des gâteaux, des glaces, des crèmes, des chocolats. Et le seul plat qui n’eût pas l’air d’un dessert était une énorme volaille complètement calcinée.

— Je me suis trompé pour le temps de cuisson, fit-il confus, mais dedans elle est quand même mangeable.

Jdrien, n’ayant pas sommeil, resta sur la passerelle à étudier les appareils, le pupitre de

commande, fit appel à l'ordinateur pour que l'histoire de la locomotive lui fût racontée. Il apprit que jadis elle fonctionnait au charbon liquide mais que plus tard Kurts l'avait dotée d'un réacteur nucléaire. Depuis, elle ne cessait d'améliorer elle-même son apparence, affinait ses qualités de vitesse et de confort, soignait ses défenses, accumulait ses réserves de nourriture et d'éléments culturels.

— Vous ne vous couchez pas ? demanda Farnelle dans son dos.

Il se retourna, la découvrit en déshabillé, lut en elle le désir qu'il lui inspirait. Pas un seul instant il n'avait songé à elle en tant que femme, avait eu l'agréable impression de voyager en compagnie d'une sœur ou d'une amie d'enfance. Mais tout à l'heure, pour rassurer Gdami, il s'était dénudé et cette image rémanente hantait désormais les fantasmes de Farnelle.

— Nous ne risquons absolument rien. La machine assume toutes les tâches de surveillance et nul ne peut s'approcher sans risques.

À regret, il quitta le pupitre et la rejoignit.

— Vous trouverez des sels de bain à côté de votre baignoire et même un masseur automatique qui délasse à merveille.

— Un masseur ?

— Vous auriez préféré une masseuse ?

Puis elle rougit violemment :

— Vous devez me trouver vulgaire, murmura-t-elle honteuse.

— Vous couchez en face ?

Elle inclina la tête, sourit et lui tourna le dos. Il la rejoignit au moment où elle ouvrait sa porte et

elle marqua un arrêt rien que pour le sentir contre ses reins.

Il la saisit aux épaules et l'embrassa dans la nuque, la faisant frissonner. Elle glissa vers le grand lit comme dans un ralenti de film, comme si elle rêvait.

CHAPITRE XII

Le pire, pour Lien Rag, fut de voir son ami se taper sur les cuisses en hurlant de rire. Kurts était juché sur une carcasse de ces animaux fantastiques et l'interpellait de façon incompréhensible, hilare de sa situation. Mais lorsqu'il vit que les quatre chariots automatiques se refermaient sur lui, leurs lames élévatrices menaçantes, il poussa instinctivement d'un coup de pied la carcasse voisine en y mettant toutes ses forces. Ces vingt tonnes de viande durcie vinrent tamponner le chariot le plus proche, le plus dangereux. Une des lames allait même soulever Lien Rag en se glissant entre ses jambes, risquant de le fendre en deux parties.

Dans un dernier élan Lien se hissa sur une autre carcasse, s'aidant des pieds et des mains. Il haletait tant qu'il ne pouvait parler. Le chariot culbutait, essayait en vain de se redresser mais les autres attaquaient.

— Attention ! dit Kurts.

Lien Rag sauta à temps sur une autre carcasse au moment où les chariots ronflant de tous leurs moteurs la soulevaient, la décrochaient avec aisance.

Elle roula au sol ainsi que deux autres. Les deux amis furent sauvés par le fouillis de l'étoffe inconnue dont les vagues bloquèrent les roues des engins de manutention. Ils patinèrent, s'emmêlèrent et durent renoncer à la poursuite.

— Ça fait un quart d'heure qu'ils me chassent. À plusieurs reprises ils ont failli m'attraper. Ils ont surgi sans que je m'y attende… Quel cauchemar !

À cause de l'étoffe déployée ils tournaient en rond, se cognaient, ne pouvaient plus les rejoindre.

— Qui ? Peux-tu me dire qui nous les a envoyés, hein ?

Kurts n'aima pas du tout le ton accusateur de son ami :

— Qu'imagines-tu, que c'est moi qui les ai sifflés ?

— Peut-être bien, avec tes S.O.S. stupides.

— Comment stupides ? Tu les as donc entendus et tu ne venais pas à mon secours ?

— Je me doutais bien que c'était pour une histoire avec ces rouleaux d'étoffe…

Avec humeur, Kurts se laissa choir au sol et se dirigea vers le chariot le plus proche, évita les lames élévatrices et se jucha sur le siège de pilotage. Il coupa le contact et le chariot, comme un gros animal frappé à mort, s'immobilisa. Le géant les mit tous en panne et soupira.

— C'est une chance. Si on arrive à les apprivoiser, on les utilisera pour retourner vers la sortie avec un rouleau d'étoffe pour scaphandre.

De son perchoir Lien Rag le regardait faire avec réticence. Kurts remit l'un d'eux en marche et essaya de le faire manœuvrer à sa guise, mais le chariot

aussi rétif qu'un de ces anciens mustangs de western d'autrefois tournait en rond, se secouait, faisait aller et venir ses lames comme des pinces.

— Tiens bon, mon vieux, c'est du spectacle de choix ! lui cria-t-il.

Kurts serrait les dents, se cramponnait et touchait à toutes les manettes. Mais le chariot restait indomptable et, écœuré, il le court-circuita sans pitié, sauta dans un autre et recommença ses acrobaties. Celui-là parvenait, en s'appuyant sur ses lames, à soulever son arrière-train, à se mettre quasiment à la verticale sur ses roues avant et Kurts faillit perdre l'équilibre. Voyant qu'il n'y parvenait pas, le chariot éleva ses lames de manutention, accrocha une carcasse et l'étreignit comme avec une pince. Il inversa le mouvement et se souleva en prenant appui sur la carcasse.

Lien Rag applaudit :

— Bravo, quelle bête intelligente !

Kurts coupa le moteur un peu trop vite et le chariot retomba de toute sa masse, rebondit et se renversa sur le côté mais le géant avait eu le temps de sauter.

Le dressage du troisième, le quatrième étant hors d'usage, demanda deux bonnes heures, et Lien Rag, fatigué, s'installa confortablement sur ses vingt tonnes de viande verdâtre, pour en suivre les péripéties en dormant à moitié. Lorsqu'il sursauta, après avoir dormi environ trois quarts d'heure, Kurts caracolait sur sa machine, obtenant d'elle tout ce qu'il voulait. Elle accepta même de saisir l'étoffe déroulée, d'en faire un énorme tas qu'elle traîna sur le côté.

— Maintenant, regarde, cria l'ex-pirate.

Les deux lames se soulevèrent bien au-dessus de la machine, bien au-dessus de la tête de Kurts. Lien Rag, la gorge nouée, faillit le mettre en garde. Le chariot pouvait devenir dangereux, lui trancher le cou. Mais tout se passa bien et les deux lames décrochèrent un nouveau rouleau et l'équilibrèrent pour le porter.

— Tu arrives, ou tu rentres à pied ?

— Moi, que je monte sur cet engin qui tout à l'heure me coursait en souhaitant ma mort, jamais de la vie !

Kurts haussa les épaules et commença de rouler pour remonter la faible pente de la spirale, tandis que Lien Rag devait sauter de carcasse en carcasse au risque de se rompre dix fois les os.

— Hé ! comment peux-tu être aussi présomptueux ?… Ce tissu n'est peut-être d'aucune utilité pour sortir dans l'espace. Tu t'imagines le travail, pour le découper, le souder, aménager le hublot, les appareils respiratoires, la pressurisation ?

Mais son ami chantait à pleine voix une rengaine autrefois en vogue dans la Transeuropéenne. Le chariot, malgré sa faible vitesse, eut vite fait de distancer Lien Rag qui dut sauter à terre pour le poursuivre. Il finit par se hisser à l'arrière, debout sur une sorte de marchepied.

— Alors, on finit par admettre que ce vieux Kurts est un vrai champion ?

— Comment sais-tu que je suis derrière toi, s'étonna Lien Rag, le bruit du moteur couvre tout.

— Ton odeur, vieux, ton odeur. Tu empestes la sueur et la crasse. Ça fait une paye qu'on ne s'est pas

lavés.

Lien Rag finit par s'installer plus confortablement, regardant défiler les carcasses puis les squelettes de ces animaux étranges. Il aurait aimé savoir quelle tête ils avaient, mais celle-ci avait été tranchée avant qu'ils ne soient stockés, ainsi que les sabots.

— On va au moins économiser deux jours, dit Kurts. Demain soir nous devrions être sortis de ces cryos.

— Et comment vas-tu recharger les batteries ? cria Lien Rag pour se faire entendre.

— Elles sont puissantes et de grande capacité, et je vais à une vitesse raisonnable. Ces chariots sont faits pour transporter des charges cinquante fois plus lourdes, genre carcasses… Le rouleau n'est rien du tout pour celui-là.

Lien Rag s'endormit et rêva qu'il était sur Terre dans une locomotive, jusqu'à ce que Kurts le réveille :

— À mon tour de prendre quelque repos. C'est facile à manier.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dressé. Il va refuser que je le drive.

— Essaye, voyons !

— Tant que tu ne dormiras pas il aura l'hypocrisie de faire celui qui a compris, mais ensuite, s'il se met à ruer ? Je ne me sens pas capable de le mater.

Kurts, furieux, dut continuer à piloter tandis que Lien s'endormait à nouveau. Mais il ne rêva plus de locomotive, mais de Lady Diana qui déclarait qu'elle allait le faire cuire pour fêter son anniversaire.

Lorsqu'il ouvrit l'œil il reconnut l'endroit. Ils approchaient des portes étanches des cryos. Les caméras les suivaient toujours le long de leur rail et il se demandait toujours qui avait ordonné aux chariots de le poursuivre, et pourquoi l'un d'eux s'était laissé mater par Kurts. N'avait-il pas une idée de derrière le capot ? Pourtant ils se dirigeaient bien vers la sortie.

Il préféra prévenir son ami, à tout hasard, et Kurts lui répondit qu'il gardait toute sa méfiance, qu'il n'était pas dupe.

— Il y a quelqu'un derrière tout ça. Évidemment ces chariots n'ont aucune autonomie. Ce ne sont que des machines. Leur maître s'est follement amusé avec nous, avec toi puis avec moi quand j'ai joué le cow-boy de jadis, mais c'était pour nous leurrer.

— Tant qu'on n'aura pas passé les portes, avoua Lien Rag, je me tiendrai sur mes gardes.

— Moi je suis prêt à bousiller son moteur d'un coup de laser, mais j'espère que ce ne sera pas de sitôt. Je voudrais bien l'utiliser pour gagner les niveaux supérieurs… Nous tâcherons de trouver un monte-charge qui fonctionne.

Le brouillard devenait à nouveau si épais qu'ils ne voyaient même pas le rouleau de toile imperméable devant eux. Lien Rag dut descendre et ouvrir la route avec une lampe électrique dont la lueur apparaissait à Kurts comme celle d'une allumette. Leur retour fut donc ralenti et ils perdirent quelques heures supplémentaires.

Mais quand ils franchirent le seuil des portes monumentales ils se regardèrent avec une intense jubilation. Il leur fallut refermer les battants, tourner

les vannes. Dans la coursive le brouillard était aussi dense. Si bien qu'ils faillirent se croiser avec la petite caravane sans se voir. Mais Gueule-Plate poussa un cri de femme adultère surprise par son mari et Gus les aperçut :

— On s'inquiétait, on venait à votre rencontre.

CHAPITRE XIII

Le lendemain, la fille devait le guetter. Il essaya bien de quitter le tram sans se faire repérer mais elle n'était pas tout à fait stupide et il dut accepter de boire le café avec elle, c'est-à-dire un liquide vaguement beige qu'elle baptisait de ce nom.

— Vous partiez ? Et Gros Cochon, qui va le tuer ?

Liensun fit celui qui n'avait rien entendu.

— Bon, dit-elle, j'ai compris.

Tranquillement elle ôta son blouson, son pull-over, apparut le torse nu. Comme il l'avait soupçonné, elle n'avait que de petits seins enfantins, mais il ne put l'empêcher de retirer son pantalon. Ses cuisses longues n'étaient pas aussi maigres que prévu et la tache claire de son sexe était émouvante sur son bas-ventre légèrement arrondi.

— Je fais ce que vous voulez, dit-elle, j'ai l'habitude. Les trois types ne savaient qu'inventer, surtout le vieux. Ça l'excitait quand sa femme impotente tapait avec sa canne. Vous venez ?

— Je n'ai pas envie de tuer Gros Cochon, dit-il. Vraiment pas.

— Vous savez marchander, vous, dites ! Ce que je vous propose ne vous suffit donc pas ?

— Il ne s'agit pas de… vous prostituer…

Elle se rebiffa, le regard étincelant :

— Soyez poli, hein ? Je négocie une affaire, c'est tout.

— Rhabillez-vous. On va aller le voir, cet animal. Mais ça ne me dit rien.

— Écoutez, je peux vous aider… Sans blague. Je vous montrerai quelque chose.

— Une voie secrète avec deux rails ?

— Non, mais c'est pas mal.

Dans l'herbier le fourrage était bon à faucher et Gros Cochon accourut pour faire la fête à la fille qui voulut s'enfuir. Il la retint in extremis par le bras :

— Hé ! ne me lâchez pas ainsi… C'est quoi, votre nom ?

— Mimi… C'est le vieux qui m'avait baptisée ainsi et je le préfère à mon ancien nom.

— C'était quoi ?

— Je le détestais, dites-moi Mimi.

Le cochon tournait autour d'eux, flairait la fille avec tendresse, fourrant même son groin entre ses cuisses.

— Ce qu'il est mal élevé ! pouffa-t-elle nerveusement. Vous comprenez pourquoi je peux pas le tuer.

— Parfaitement, mais j'en suis aussi incapable que vous.

— Ça ne vous fait rien, que je crève de faim quand vous ne serez plus là ?

— Vous n'avez qu'à le lâcher dehors. En un quart d'heure ce sera fini et il sera congelé à point.

— Vous êtes vraiment un salaud de dire des choses pareilles. Je n'aurais jamais cru ça de vous.

— Votre secret, c'est quoi ?

Elle secoua la tête, désigna le cochon qui fouillait dans l'herbe à la recherche des lombrics qui fournissaient le terreau.

— Vous le tuez d'abord.

— Je n'ai pas d'armes.

Elle ressortit et il en profita pour caresser le cochon qui grogna de satisfaction. Mimi revint avec son fusil et un énorme coutelas.

— En voilà des armes. Le mieux c'est une balle dans un œil, il paraît que c'est foudroyant.

— Le secret, c'est quoi ?

— Des machins pour aller plus vite sur la glace. La tribu des fermiers les utilisait pour aller chasser les phoques un peu plus loin. C'est assez facile, vous verrez.

— Je veux d'abord les voir. Si ça me convient, je tuerai Gros Cochon.

Elle finit par le conduire dans l'autre wagon en face de celui qui servait d'habitation. Il était encore délabré et servait de pièce de rangement. Lorsqu'il vit ces sortes de planches longues et étroites il faillit l'injurier.

— C'est du bois très souple, très ancien, et regardez dessous, ces poils, c'est pour empêcher de repartir en arrière. Ils assurent la marche et je vous assure que vous ferez des pas de géant.

— Je ne vous crois pas.

— Ce sont des skis. Il paraît qu'autrefois on s'en servait beaucoup jusqu'à ce que les lois actuelles les interdisent. J'ai vu le père et les deux fils filer très

vite vers le trou aux phoques qui est assez éloigné d'ici. Je ne vous mens pas.

Il en choisit une paire et se dirigea vers le sas est. Avant de sortir il essaya de les chausser mais en vain et Mimi dut l'aider. Elle s'accroupit pour lui placer le pied et il trouva très agréable qu'elle tienne sa cheville. Quand il lâcha le montant de bois auquel il se cramponnait il crut perdre l'équilibre. En se tenant des deux mains il réussit à franchir le sas mais tomba sur le côté. Furieux, il se releva, retomba, partit en arrière. Mais il s'obstina et découvrit que Mimi ne l'avait pas trompé. Une fois qu'on avait un peu l'habitude, on se déplaçait très vite sur ces deux planches minces. Comment avait-elle appelé ça déjà ?

Il s'éloigna d'un kilomètre, espérant l'inquiéter, revint en quelques minutes.

— Ce sont des skis, répéta-t-elle à sa question. Vous avez vu ?

— C'est intéressant, dit-il, mais vous ne croyez pas que Gros Cochon vous manquera ? Vous allez rester seule dans cette solitude… Songez-y avant que je commette l'irréparable.

— Je préfère cinquante à soixante kilos de viande et de graisse, dit-elle, entêtée.

Il lui arracha le fusil, se dirigea vers l'herbier. Lorsqu'il eut fait coulisser la porte, il ne vit pas tout de suite l'animal mais l'entendait grogner. Il repoussa la porte derrière lui et tira au hasard dans les hautes herbes. Ensuite il en arracha une grosse poignée et sortit de la serre en faisant mine d'essuyer la lame du coutelas. Mimi attendait entre les deux wagons et il déposa l'arme et le couteau à ses pieds.

— Voilà, vous n’avez plus qu’à le dépecer…

— Merci, dit-elle d’une petite voix mouillée. Vous êtes sûr que vous n’avez besoin de rien ? Si j’en crois le vieux fermier, je suis très experte…

Liensun jeta son sac sur ses épaules, n’eut pas un regard pour le tram, chaussa ses « skis » et passa le sas. En quelques minutes, il fut loin de la ferme d’herbage. Si la banquise restait aussi lisse, il serait au poste de chasse en trois heures. Ce rythme rapide le réchauffait mais il s’inquiétait au sujet de sa transpiration. Cette combinaison, comme la plupart, évacuait mal l’humidité.

Ce qui l’alerta fut une crête de congères sur sa droite qui, soudain, éclata sans raison. Puis une autre, et il s’immobilisa, ne songea pas tout de suite à se retourner.

— Espèce de salaud, vous m’avez trompée… Mais je vais vous descendre, comme une bête puante que vous êtes.

Il se retourna. Mimi l’épaulait et il se jeta à plat ventre, se tordit les chevilles à cause des skis. Elle éclata d’un rire méchant et appuya sur la détente. La balle s’enfonça à vingt centimètres de son nez, l’arrosant de débris de glace.

— Vous avez rompu notre marché, dit-elle, rendez-moi les skis.

— Écoutez…

Sa phrase resta suspendue. Derrière la fille accourait le cochon, la langue pendante et certainement gelée. Mimi crut que Liensun cherchait à détourner son attention et continua à le viser. Gros Cochon vint la culbuter avec force, s’effondra sur elle. Elle lâcha son fusil en criant de terreur, ne

comprenant pas ce qui lui arrivait. Liensun commença par ramasser l'arme avant de venir l'aider. Le cochon ne bougeait plus.

— Il est mort, dit-il. Il galope depuis un bon kilomètre après vous.

— Salaud, sanglota-t-elle en s'asseyant, espèce de salaud, vous trouvez que c'est une mort pour lui ?

— Vous n'avez qu'à l'attacher sur vos skis et le ramener chez vous. Je préfère qu'il soit mort ainsi.

Elle se releva et le défia :

— Vous n'avez pas respecté notre marché. Ça ne vous portera pas chance, d'ailleurs vous n'irez pas loin dans cette direction. Vous vous égarerez dans la banquise sans jamais atteindre le poste de chasse.

— Vous inventez ça pour vous venger.

— Non, faites comme vous voudrez, mais vous n'êtes pas dans la bonne direction, c'est tout.

Après quoi elle ne dit plus rien, détacha ses skis et réussit à les glisser sous le corps de Gros Cochon, utilisant les lanières pour l'attacher solidement. Puis elle retira la ceinture de son pantalon pour tirer le tout, et s'éloigna vers la ferme d'herbage qui formait un petit monticule à l'horizon. Une vapeur légère s'en échappait.

Songeur, il la regarda, puis se tourna vers l'est. Il pouvait errer des heures à la recherche de ce poste de chasse, finir par succomber à la fatigue et au froid.

Furieux, il retourna sur ses traces, rattrapa Mimi, la dépassa et fut le premier arrivé au sas. Il la laissa peiner avec le cadavre de l'animal, heureux d'avoir le fusil en main. La respiration de la fille formait autour de son visage un brouillard givrant

qui finit par se transformer en flocons de neige. Il était temps qu'elle atteigne le sas.

Elle s'écroula immédiatement et il dut tirer les deux corps pour pouvoir refermer l'ouverture, emporta Mimi dans ses bras jusqu'au wagon d'habitation. Il l'abandonna pour mettre de l'eau à chauffer sur le poêle à huile, puis la déshabilla pour la masser avec vigueur, utilisant de l'huile de phoque pour que ses mains glissent mieux. Son corps était marbré et ses pieds et ses mains d'un rouge sombre inquiétant. Il continua jusqu'à ce qu'elle se mette à hurler. Le sang recommençait à circuler dans ses extrémités et il savait que c'était une douleur intolérable.

— Vous avez un récipient pour prendre des bains ?

Elle se mordait les lèvres d'un air farouche, essayant de ne pas céder à la douleur et il trouva seul l'étuve qui avait dû également servir pour faire fondre le gras des phoques tués. On pouvait faire du feu dessous et il alluma le réchaud, commença de transporter l'eau déjà assez chaude, en mit d'autre sur le poêle et plongea Mimi dans le cuveau en fer.

— Je ne veux voir dépasser que la tête, ordonna-t-il.

Progressivement la température de l'eau augmenta et il vérifiait ses mains et ses pieds. Il chercha en vain des médicaments, surtout des calmants pour la douleur, mais ne trouva rien sinon une bouteille de vodka certainement distillée à la ferme avec du sucre et du soja. Il la goûta, cracha tant c'était écœurant, mais l'obligea à boire. Elle recracha une première fois mais il lui fourra le

goulot dans la bouche en pinçant son nez, et elle finit par avaler un peu d’alcool en pleurant et se débattant.

CHAPITRE XIV

Longtemps, ils avaient longé cet horizon souligné d'un trait verdâtre, et Farnelle lui avait raconté son expédition jusqu'au voisinage de cette étrange muraille.

— J'ai cru qu'il s'agissait d'une nouvelle amibe géante, mais ce n'est qu'une enceinte de gélatine qui protège le volcan de Tristan da Cunha. Une muraille énorme dont il est impossible d'expliquer l'origine.

La locomotive roulait vers l'est avec une sorte d'allégresse perceptible. Jdrien, surpris, éprouvait un curieux sentiment de bien-être d'être enfermé dans le corps de ce monstre. Il avait même l'impression qu'une forme consciente de pensée essayait de communiquer avec lui, mais ne savait exactement comment le faire.

— On se croit invulnérable, n'est-ce pas, dit Farnelle comme si elle lisait en lui. J'ai voulu la quitter, retrouver les Hommes du Chaud, vivre avec eux. Yeuse m'a demandé de partir à votre recherche mais j'ai quand même eu quelques jours agréables dans ce luxe raffiné dont elle s'entoure. Pourtant j'avais hâte de revenir, de retrouver la chaleureuse

protection de la locomotive.

— Vous êtes revenue pour Gdami, aussi.

— Oui, mais aussi pour elle.

Ils traversèrent des stations misérables où les rebuts de l'humanité se terraient. Ils n'oseraient plus piéger la locomotive, avaient appris qu'elle ne se laissait pas maîtriser. Parfois, dans des wagons en ruine, on apercevait des visages blafards, sans pouvoir définir s'il s'agissait de personnes vivantes ou de crânes squelettiques.

Sur les lieux de l'affrontement avec les voiliers des pirates du Rail, ils ne trouvèrent que des tas informes qu'on avait rejetés de chaque côté du réseau et bientôt ils furent alertés par la présence, en face, de plusieurs trains. Les fuyards de la banquise orientale refoulés par l'Africania tentaient de trouver des rails descendant vers l'Antarctique, mais la VIe flotte panaméricaine veillait et surveillait tous les embranchements. Peut-être en avait-on fait sauter certains qu'on ne pouvait garder en permanence.

— Nous ne pourrons jamais remonter le flot de ces réfugiés, dit Farnelle, si par malheur ils se sont emparés de la totalité du réseau aussi bien en aval qu'en amont.

— Espérons. Peut-être faudrait-il tenter l'Africania jusqu'à la banquise méditerranéenne et utiliser les réseaux de l'hémisphère Nord. Ce qui représente un grand détour, mais où nous trouverons peut-être des voies peu encombrées.

L'ordinateur commençait à digérer toutes les informations qu'il puisait dans les banques de données. Jdrien l'aidait, en se concentrant de toute sa puissance mentale, pour décrypter les

dispatchings des principaux centres ferroviaires et la synthèse ne laissa guère d'espoir. Il fallait soit pénétrer en Antarctique, soit remonter vers le nord, mais des milliers de trains paralysaient le trafic en Dépression Indienne et la banquise, réchauffée par ces présences inattendues, risquait de fondre. Il suffisait de quelques centimètres pour que les rails s'enfoncent et deviennent inutilisables.

— Pas question d'affronter la VIe flotte, dit la jeune femme, ce serait contraire à notre amitié pour Lady Yeuse. Nous pourrions passer, détruire les petites unités et les moyennes, mais que ferions-nous face aux plus importantes, comme les cuirassés et les forteresses roulantes ? Nous ferions périr des centaines de gens pour rien.

Ils finirent par remonter vers le nord, mais toujours sur la banquise atlantique, à proximité de l'inlandsis africain. Les postes de chasse et de pêche se succédaient et les stations devenaient plus importantes alors qu'ils approchaient de l'équateur. C'était un réseau moyen en très mauvais état, plein d'embûches que leur équipement exceptionnel débusquait à temps, comme les interruptions de rails, les aiguillages détruits ou les congères. Leur moyenne baissait mais ils réussissaient à passer et, comme la nouvelle de leur présence était signalée dans cette région, il y avait souvent une grande foule sur les quais des stations qu'ils ne pouvaient éviter.

Parmi ces curieux quelques adorateurs de la Locomotive-dieu se manifestaient, se prosternaient, tenaient des bougies ou des lampions allumés.

— Pas de réactions des dirigeants pour le moment, disait Farnelle sans trop s'étonner. Ils

savent très bien que toute tentative pour nous stopper se retournerait contre eux.

Il y avait des Roux, en tribus, cheminant le long des rails, recherchant les détritus, disputant aux rats les graisses des aiguillages, mais aussi sur les verrières des stations, en train de gratter le givre pour un salaire en nature souvent dérisoire. Ils regardaient, perplexes, passer la locomotive géante comme s'ils se doutaient que leur Messie se trouvait à l'intérieur. Ils possédaient des dons exceptionnels pour deviner certaines choses.

— Nous éviterons Saint Helen Station, dit Farnelle en étudiant les schémas que sélectionnait l'ordinateur. Nous pourrions emprunter le Réseau du 15e parallèle qui traverse l'Africania de part en part. Croyez-vous que ce soit prudent ?

L'ordinateur donnait des renseignements sur l'Africania, sur ses disponibilités en bâtiments de surveillance, sur ses réserves guerrières.

— Cela m'ennuierait de devoir couler une canonnière ou un aviso.

— Essayons d'atteindre la banquise de la Méditerranée. Elle est assez peu fiable mais nous essayerons de passer.

Ils durent s'écarter vers l'est, franchir des régions désertiques sur une simple double voie fréquentée par des chasseurs de phoques à bord de voiliers déjà vétustes. Leurs voiles empesées par la graisse empuantissaient l'air glacé et les capteurs de la locomotive le signalaient. Ces voiliers se rangeaient dès qu'ils le pouvaient sur les voies lentes ou de garage, et l'équipage, crasseux, vêtu de fourrures en haillons, l'air farouche mais résigné,

regardait passer la locomotive superbe.

— Nous risquons de tomber sur une patrouille panaméricaine qui n'observera pas les circulaires de Lady Yeuse, disait Farnelle.

Effectivement ils tombèrent sur une meute de bâtiments légers qui patrouillaient en file sur ce réseau minable, mais ils se croisèrent en s'ignorant. C'étaient des bâtiments récents, parfaits, et les équipages dans leurs combinaisons isothermes allaient et venaient ostensiblement sur les ponts, comme pour exhiber leur richesse et leur certitude d'être les membres d'une Compagnie puissante.

Ils retrouvèrent de meilleurs réseaux, plus encombrés également et, malgré la vive curiosité qu'ils créaient, n'essayèrent pas de passer à tout prix, suivirent la voie lente quand c'était nécessaire ou utilisant les prioritaires dès qu'ils le pouvaient.

Jdrien s'amusait à rivaliser avec l'ordinateur pour effacer les mémoires des aiguillages, faire manœuvrer ces derniers à distance, et l'ordinateur central se prenait au jeu, finissait toujours par remporter la victoire. Il calculait très vite et disposait d'une grande expérience dans ce domaine.

Une seule fois ils durent manifester leur force, juste avant de passer entre l'inlandsis africanien et le transeuropéen, pour pénétrer sur la banquise méditerranéenne. Un bâtiment inconnu essaya de les arraisonner mais un simple missile envoyé au-dessus de ses superstructures paralysa tout son équipement électronique. Il tomba lamentablement en panne tandis que la locomotive géante disparaissait.

Il se produisait sur cette banquise d'étranges phénomènes météorologiques dus à un

réchauffement sous-marin. Les glaces fondaient et un brouillard épais s'étendait sur des kilomètres, givrait puis disparaissait quand l'équilibre des températures se rétablissait. Parfois les rails s'enfonçaient dans une eau sale et ils apprenaient qu'on avait installé de grands flotteurs pour parer à tous les dangers.

— Parfois la circulation est détournée pour éviter la traversée nord-sud, disait Farnelle.

Les radios parlaient toujours de la Petite Panique, de cet exode qui avait en partie vidé la Compagnie de la Banquise de ses habitants. L'économie était gravement compromise et les fameuses serres arboricoles de Hot Station, entre autres, complètement ravagées. Les arbres, surtout les fameux orangers, avaient fini par geler car la chaleur avait cessé d'être produite, faute de techniciens et des réparations nécessaires.

— Mon pauvre père adoptif doit être effondré, disait Jdrien, lui qui a consacré sa vie à cette Compagnie, qui rêvait de l'agrandir vers l'est, vers le nord. Et le Viaduc, le fameux Viaduc long de six mille kilomètres, que va-t-il devenir ? Pour maintenir les piles, les arches, il faut injecter du froid dans un réseau de capillaires et ce froid exige une grande dépense d'énergie. Il y a des centrales sur les branches latérales qui ne tournent que dans ce but-là. Si le froid cesse, les arches s'effondreront.

— Mais le froid extérieur ne suffit pas ?

— Il faut une ossature. C'étaient ces capillaires qui en tenaient lieu. De plus, c'est comme ici en Méditerranée, il y a des courants très chauds, des volcans qui se sont réveillés sous la pression des glaces. Ils réchauffent l'océan qui, en certains

endroits, fume abondamment. On a relevé un jour vingt-deux degrés au-dessus de zéro. Il y a des mers intérieures immenses où prolifèrent les baleines, les poissons, les phoques. Une richesse inouïe, mais il faut les atteindre.

On signalait des scènes de pillage, des morts. Des bandes isolées attaquaient les stations perdues où les habitants avaient choisi de rester, de ne pas céder à la psychose générale. La Compagnie de la Sainte Croix avait été attaquée par plusieurs réfugiés parce qu'elle refusait de les recevoir. Les Néo-Catholiques avaient dû faire usage des armes pour repousser ces excités. En guise de compromis de paix ils avaient offert des vivres et de l'huile pour que les trains immobilisés à leurs portes puissent continuer vers l'est, mais l'Africania diffusait toutes les heures, sur toutes les radios, qu'elle n'acceptait plus aucun réfugié sur sa Concession. Les trains, quels qu'ils soient, étaient refoulés. Il n'existait plus aucune relation entre l'Africania et le reste du monde oriental. Et bientôt, disait un journaliste, les trains seraient également refoulés au sud et au sud-ouest car les fuyards tentaient de pénétrer dans la Compagnie en faisant mine de venir de Panaméricaine.

Jdrien ne s'inquiétait pas trop au sujet du Dépotoir, de Vsin et de ses petites filles. Les Roux avaient dû revenir pour les protéger et le Président Kid avait dû également penser à elles. Vsin pouvait au besoin partir avec elles sur la banquise, loin des réseaux, pour les mettre en sécurité.

On finissait par comprendre comment était née cette nouvelle Panique qu'on ne pouvait plus

qualifier de petite. Une radio non identifiée avait diffusé une mise en garde, assurant que les Rénovateurs du Soleil préparaient une expérience visant au réchauffement de la température. Les habitants de la Banquise s'en étaient inquiétés les premiers. Pourtant Radio Titanpolis affirmait qu'il n'existait aucune fissure, aucune fracture et que toutes les stations étaient intactes.

CHAPITRE XV

— Cette toile est une pure merveille ! s'exclama Kurts. Tous les essais sont concluants. C'est exactement le matériau qu'il nous faut pour sortir dans l'espace.

Depuis leur retour dans les niveaux élevés du satellite, les essais, les expérimentations se poursuivaient, et Lien Rag devait reconnaître du bout des lèvres que cette sorte d'étoffe correspondait exactement à ce qu'ils attendaient d'elle. Il ne restait qu'à l'expérimenter dans le vide. Avec un être vivant à l'intérieur.

— Il suffit d'une enveloppe grossièrement découpée et d'un appareil respiratoire primitif, du genre d'un tuyau alimenté par compresseur.

— Tu peux me dire comment on passera tout ça dehors ? demandait Lien Rag à l'enthousiaste Kurts. Nous n'avons jamais trouvé le sas.

— Nous allons en fabriquer un à partir d'un hublot. Pas vrai, Gus ?

Ainsi, c'était ce qu'ils complotaient, ces deux-là, depuis le retour. Ils n'arrêtaient pas de s'isoler, de chuchoter, de crayonner des plans, d'aller examiner

quelques hublots en détail, ceux qui pouvaient être sacrifiés.

— Nous pouvons fabriquer un sas. Efficace, dit le cul-de-jatte. Le mieux serait de la chitine et du verre organique mais, au besoin, on prendra d'autres matériaux.

Lien Rag, lui, travaillait sur les prélèvements effectués dans les cryo-magasins, prélèvements de viandes, de graines et surtout des parois. Il commençait par se poser des questions effarantes, n'en dormant plus la nuit.

Les trois hommes s'énervaient d'un rien et c'était Gueule-Plate qui encaissait, le plus souvent à cause de ses crottes et de sa voix humaine, mais aussi parce que le petit Kurty avait des boutons ou la diarrhée. Elle se lamentait avec des accents déchirants qui les horripilaient.

— Un sas, par un hublot. Je me permets de vous rappeler, au cas où vous l'ignoreriez, qu'ils sont tous scellés et que si vous essayez de les casser vous serez aspirés dehors ainsi que tous les objets de la cabine où ça se passera.

— On va commencer par installer un système de fermeture hermétique avant d'en desceller un, dit Kurts. Gus travaille là-dessus et pense que d'ici une semaine nous pourrons poser cette fermeture. Bien entendu nous aurons le sas à installer, mais si la cabine choisie est assez résistante elle peut être utilisée. Avec quelques aménagements. Nous renforcerons les parois, son ouverture, etc.

— De la folie, dit Lien Rag. Tout va être aspiré à l'extérieur… Qui sait ? Peut-être tout le contenu de ce monstre.

— Quel monstre ? demanda Kurts.

— S.A.S… Je vous laisse à vos petites plaisanteries…

— La toile n'est pas une plaisanterie, dit Kurts, et je pense que nous utiliserons Gueule-Plate comme cobaye…

Même Gus sursauta :

— Ce n'était pas ce que nous avions prévu.

— Kurty peut être sevré et d'ailleurs ça lui conviendra mieux. Il s'étiole depuis quelques jours.

— Disons qu'il ne prend plus de poids, ce qui est quand même normal quand on songe qu'il a doublé depuis qu'il tète Gueule-Plate, dit Lien Rag. Je crois que tu es jaloux de cette chèvre-garou et que tu veux t'en débarrasser.

— Pas du tout, hurla l'ex-pirate. C'est parce que je sais qu'elle peut encore servir que je veux l'envoyer dans le vide. Parce que animés par le désir de la voir revenir saine et sauve nous soignerons notre prototype de scaphandre.

— C'est assez spécieux comme argument, dit Lien Rag qui alla chercher du café.

Ils veillaient tard, se levaient tôt, animés par une rage sourde. Lien dirigeait ses recherches vers le mystère des cryos, se demandant qui avait pu commander aux caméras, aux chariots élévateurs. Kurts semblait avoir oublié ces interrogations qu'ils s'étaient posées dans les magasins, mais lui, non. Si quelqu'un les surveillait, ce même personnage n'accepterait jamais qu'ils regagnent tranquillement la Terre. Du moins Lien Rag considérait ses interventions comme hostiles à ce projet.

— Demain, on découpe le scaphandre. Ce sera

une sorte d'outre dans laquelle on enfermera le sujet d'expérience, dit Kurts évitant de prononcer le nom de la chèvre-garou qui les regardait d'un drôle d'œil tout en ruminant ses dernières pousses de soja.

— On peut en trouver un autre, un agneau par exemple, proposa Gus.

— Nous verrons. Le bistouri aux micro-ondes est prêt à fonctionner. Il suffit de faire un patron.

— Pourquoi pas le sas d'abord ?

— Tout en même temps, mon vieux Lien, tout en même temps, c'est encore plus stimulant.

Lien Rag retourna à son analyseur de molécules et continua à prendre ses notes. Il comparait différents fragments des parois et ne pouvait dire qu'il s'agissait vraiment de cartilage en cours d'ossification, mais cette matière était similaire.

— Existe-t-il des caméras extérieures ? demanda-t-il le soir au dîner alors qu'ils se détendaient un peu. Je ne me souviens pas si nous en avons comptabilisé autrefois quand nous avons décidé d'établir un inventaire précis.

— En principe il devrait en exister qui surveilleraient les parois extérieures qui sont exposées à toutes sortes d'érosions, surtout les micrométéorites qui traversent aisément les strates lunaires. D'ailleurs, certaines ont la même origine que ces poussières…

La bouche pleine, incapable de parler, Gus secoua la tête, dut attendre d'avoir avalé pour préciser qu'il n'avait jamais vu sur les écrans de la salle des contrôles une seule image sur les parois extérieures du satellite.

— Il y a des écrans en panne, ajouta-t-il comme

pour s'excuser, que nous n'avons jamais essayé de réactiver.

— Le temps nous manque surtout, protesta Lien Rag. J'ai bien envie de m'y intéresser désormais.

Kurts lui lança un regard noir de reproches :

— Tu crois que nous n'avons pas autre chose à faire ? Monsieur muse, monsieur fait des recherches fondamentales sur des choses dont nous n'aurons jamais besoin. Monsieur n'a aucune envie de retourner sur Terre, et au lieu de nous aider, il rêve…

— C'est ça, je rêve, dit Lien Rag, mais je sais ce que j'ai vu. La bidoche bouffée par des micro-ondes, les parois faites d'une sorte de cartilage durci, les caméras qui étaient aussi mobiles que des yeux et les chariots qui essayaient de me déchiqueter avec leurs lames élévatrices.

— Simple réflexe de protection, dit Gus. Ces cryo-magasins sont très importants. Bien sûr, la viande de ces grosses carcasses qui est rongée de façon invisible…

— Une viande sucrée qui sert à fournir une énergie immédiate et efficace, vous y avez songé ? lança Lien moqueur. Et ce gros œil, que j'ai un jour surpris sur l'écran…

Il resta le premier interdit par ce qu'il venait de dire et les deux autres le regardèrent avec indulgence :

— Tu devrais dormir davantage, lui lança Kurts qui prenait son fils sur ses genoux.

Lien Rag courait vers la salle des contrôles en parlant à voix haute :

— Pourvu que je me souvienne, pourvu que je

me souvienne sur quel écran il m'est apparu. Je croyais que c'était à l'intérieur des cryo-magasins. Quel imbécile, mais quel imbécile avec toutes ces interconnexions, ces circuits qui défaillent, se mélangent…

Vers minuit, Gus, inquiet de son absence, le trouva en train de pianoter fébrilement, le regard halluciné, sur les écrans. Il se hissa sur un siège mobile et attendit, perplexe, que son cousin daigne lui fournir une explication.

Lien Rag parlait tout seul, s'injuriait, se traitait d'imbécile puis s'exclamait que c'était peut-être l'écran 68. Il allumait l'écran 68 et c'était le 58 qui commençait de palpiter.

— Et voilà, tout est sens dessus dessous…

— Pas tout, dit Gus, juste une batterie d'écrans. Celle qui va en diagonale. Je l'ai déjà remarqué… Il ne doit y avoir qu'un seul fusible pour cet ensemble. Laisse-moi faire.

Il se laissa glisser à terre, s'introduisit sous les pupitres. Lien Rag s'attendait à tout moment à un jaillissement d'étincelles, redoutait que le cul-de-jatte ne s'électrocute.

— Essaye ?

— Ça marche… Bon, ce n'était pas le 68…

Il pianotait, faisait naître des images inconnues, les endroits ignorés du satellite apparaissaient brièvement mais il continuait ses recherches.

— Mais à la fin, qu'est-ce que tu veux ?

— Écoute, Gus, écoute bien… J'ai vérifié certains stocks. Quand je vous ai quittés, au dîner. Il y a des caméras spatiales en magasin. Des pièces détachées. Donc si elles sont en magasin elles sont

aussi au-dehors, n'est-ce pas ?

— Logique, soupira Gus.

— L'autre jour j'ai vu un gros œil. Enfin un truc qui ressemblait à un œil. J'ai imaginé je ne sais quoi, un monstre. En fait je pense qu'il s'agissait de l'œil exorbité d'un cadavre… Il y a des milliers de cadavres autour de S.A.S. qui flottent en gravitation. L'un d'eux s'est approché de la caméra et le zoom a fonctionné, si bien que sur cet écran que je recherche j'ai eu l'impression…

Il s'arrêta de parler, de respirer, crut qu'il allait même cesser de vivre. Gus lui-même sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque. Pour la première fois depuis qu'il était dans S.A.S. il découvrait une bonne partie du satellite vue de l'extérieur. Une portion de sphère ressemblant à une vieille photographie de la Lune avant qu'elle n'explose.

— Ces cratères, on dirait des furoncles, chuchota Gus en se rapprochant de son cousin. Tu as vu ? Ils sont purulents…

— S.A.S. a la pelade… Regarde la peau qui se détache en longues écharpes.

Ce fut Gus qui eut l'idée d'enclencher l'appareil de prise automatique. Trois photos vidéos seconde. Inutile de faire un film, rien ne bougeait… L'espèce de pus qui sortait des cratères coulait avec une lenteur d'éternité.

— La caméra est munie d'un projecteur, sinon on ne verrait rien, expliqua Lien Rag.

Il était plein de respect pour ce quart de sphère.

— Ce pus, c'est quoi, un excès de condensation ? Mais ça gèlerait, non ? On dirait plutôt une sorte de résine.

— Et les écharpes de peau ? Elles font des kilomètres… Elles se sont un peu enroulées sur elles…

— Lien, ta réflexion sur la pelade…, cette peau… On dirait la toile que vous avez ramenée des cryo-magasins.

— Allons donc !

— Manœuvre le zoom, qu'on distingue les détails… Je te jure, Lien, qu'il s'agit de la même matière.

À ce moment-là, Kurts fit irruption dans la salle, pestant contre Gueule-Plate qui n'arrêtait pas de se gratter et qui avait réveillé son fils.

— J'ai dû le bercer une heure… Mais que faites-vous avec cet écran ? On dirait mon étoffe pour le scaphandre, votre truc. Vous faites un nouvel examen ?

Ils le regardaient avec gravité et ce fut Gus qui lui expliqua l'étonnante découverte qu'ils venaient de faire. Le géant s'approcha pour contempler l'écran.

— C'est la même étoffe, mais pourrie. Si on peut appeler ça une étoffe… C'est un matériau qu'utilisaient les Ophiuchusiens. Peut-être un produit végétal, une sorte de résine, peut-être bactérienne comme les non-tissés que nous obtenons par excrétion.

— Peut-être carrément animal, dit Gus.

— Un sacré animal…

Il se frappa le front :

— Des animaux comme ceux qui donnent ces carcasses de vingt tonnes dans les cryo-magasins ?

— Peut-être… Mais dans ce cas les

Ophiuchusiens ont trouvé comment souder ces peaux ensemble sans laisser de coutures apparentes.

Kurts grimaça de dégoût lorsque la caméra se déplaça pour envoyer des images du satellite lui-même, avec ses cratères furonculeux et ses traces de pelade.

— Il est sérieusement malade. Il me rappelle les baleines de notre Terre.

— C'est vrai, dit Lien Rag, elles sont parasitées par des coquillages, des crustacés qui se collent à elles…

— Le stock de rouleaux servait donc à rapetasser ce vieux cher S.A.S., si j'ai bien compris ? Mais comment faisait-on ? Peut-être que les chariots pouvaient sortir et rouler sur les sphères grâce à un magnétisme puissant, ou par effet de la pesanteur artificielle… Mais dites donc, si ces bubons ont des fuites, c'est que l'enveloppe protectrice est usée, à la limite de la rupture.

Kurts s'écarta de l'écran comme si la menace était imminente :

— Mais le satellite va crever, imploser en des millions de débris… On ne retrouvera plus rien… Rien… Ni nous, ni les loupés, ni les clones, les embryons. Et Kurty ? Kurty, hein ?

— Calme-toi, Kurts… Le satellite est malade.

— Il a la vérole, oui, une sale vérole qui le ronge de l'extérieur et il nous entraînera tous dans sa perte. Il faut filer, les copains, et vite, ne pas s'embarrasser de scrupules. On va établir le sas et confectionner les scaphandres. Pour notre expérimentation, pas la peine. On n'a plus le temps.

— Il peut résister encore des années, des

décennies, dit Lien Rag. Ce que nous voyons c'est l'autre sphère, celle que les Ophiuchusiens appelaient S.A.L.T., je crois, là où sont les cryos, la maternelle et la salle du railway où se sont entraînés les premiers Aiguilleurs. Il doit exister un système de portes étanches dans le moyeu central. L'implosion, si elle doit se produire, se limitera à S.A.L.T., épargnera peut-être S.U.G.A.R.

— Je n'en suis pas aussi certain que toi, Lien, et je préfère qu'on quitte cet endroit sans tarder. Vous avez la preuve sous les yeux que cette toile, je n'ose pas dire cette peau, peut résister pas mal de temps, enfin le temps de trouver une navette. Ta caméra ne peut pas nous dénicher le terminus de ces navettes ?

— Je vais essayer de réanimer les autres caméras, dit Lien Rag, nous finirons par savoir.

Mais pour l'instant, il manœuvrait surtout celle-là, espérait et redoutait en même temps que le gros œil apparaisse.

CHAPITRE XVI

Jusqu'à la nuit elle l'avait ignoré, la bouche méprisante, sans refuser toutefois le potage qu'il lui avait servi dans son lit. Elle était complètement réchauffée, n'aurait aucune séquelle de sa sortie sur la banquise. Il était allé s'occuper du cochon, avait tranché la tête, l'avait découpé tant bien que mal, et plutôt mal que bien mais la chair congelée se conserverait bien. Il alla enfouir la tête à l'extérieur dans la glace.

Il se fit griller quelques côtelettes, et l'odeur dut la mettre au supplice car elle arriva enveloppée dans une couverture, louchant sur la grande poêlée.

— Je les fais toujours avec de l'oignon et un peu de vodka. Celle que j'ai trouvée ici est franchement dégueulasse mais en cuisant ça ne se sent pas.

— Pourquoi l'avoir fait mourir ainsi ? Il m'a suivie comme un chien fidèle.

Il plaça la poêle grésillante sur la table et se servit copieusement. Elle se tenait debout, appuyée contre la cloison, serrant les pans de la couverture contre son corps.

— Vous avez voulu m'envoyer à la mort, dit-il.

Le cochon n'était qu'un prétexte. En fait, vous détestez les hommes. Même ceux qui essayent d'être raisonnables avec vous. C'est les trois fermiers qu'il fallait liquider, ainsi que leur femme et mère.

Elle regardait la poêle, d'un air exténué.

— Voulez-vous une de mes rations ?

— Non. J'ai envie de cette viande mais j'ai peur de la vomir.

— Alors n'en mangez pas… Vous me paraissez drôlement compliquée, dites donc.

Elle se laissa choir au pied de la cloison, découvrant ses jambes. Peut-être pensait-elle que l'ayant déshabillée pour la plonger dans ce bain chaud elle n'avait plus à se gêner, mais il estimait que ce n'était pas la même chose. Ces cuisses sortant du fouillis de la couverture l'excitaient et il préférait ne pas regarder.

— Alors, j'allais dans la mauvaise direction ? J'allais complètement m'égarer ?

— C'est ça. Vous seriez peut-être tombé sur le trou aux phoques, mais ensuite pour rejoindre le poste de chasse vous auriez dû marcher des heures.

— Et vous connaissez ce poste de chasse ?

— Le vieux m'a prêtée à ce type, là-bas, quinze jours pour dix mille calories.

Liensun essaya de continuer à ronger sa côtelette mais ne put y trouver le même appétit. Il repoussa son assiette, se leva pour se verser de la mauvaise vodka, la but d'un coup. Elle était plus que mauvaise, c'était une ignominie.

— Comment y êtes-vous allée ?

— En ski, avec les trois qui m'obligeaient. On a mis trois heures mais il faut prendre plus au nord.

Liensun reposa son verre d’alcool à moitié plein :

— Dix mille calories ? Un chasseur de phoques ?

— Non, de rats. Il achète des charognes qu’il place sur la banquise. La viande est empoisonnée et il ramasse des fois cent rats. Pour la peau et pour leur huile très fine qui sert en pharmacie, je crois. Il pue le rat car pour ne pas les effaroucher il s’habille avec leurs peaux. Il ne les tanne pas pour qu’elles conservent leur odeur.

— Vous ne pouvez pas parler d’autre chose ?

— Vous me demandez, j’explique. Vous n’auriez jamais pu arriver chez lui, il vous aurait tiré dessus.

— Pourquoi ? J’aurais payé ?

— Il aurait tiré et vous aurait fouillé ensuite. C’est pas un homme, c’est une bête… Si vous voulez on ira ensemble. Quand il me verra il ne se méfiera pas. Il m’a gardée quinze jours, voulait que je reste mais ceux d’ici exigeaient encore quinze mille calories. Il les aurait bien massacrés. Il m’a demandé de me sauver et de le rejoindre, qu’il me donnerait cent calories par jour à condition que je sois comme il voulait. Avant d’arriver chez lui je partirai seule et vous approcherez par le sud grâce à des congères qui entourent l’endroit où il place les charognes. Quand il sortira vous lui tirerez dessus. Il ne faudra pas hésiter car, lui, vous aura.

— Après Gros Cochon, le vieux aux rats. Il se nomme comment ?

— Rat, simplement, mais il n’aime pas qu’on le nomme ainsi. Quand il va vendre ses peaux, il paraît que tout le monde s’enfuit.

— Vous descendriez le monde entier, vous…

— Si on vous obligeait à coucher avec Rat, que feriez-vous ? Ne me dites pas que j'aurais pu refuser, ils m'ont toujours enfermée ou tenue au bout de leurs fusils. J'étais leur esclave, et dans toutes les fermes du coin c'est la même chose. Il y a d'autres filles, d'autres hommes traités comme je l'ai été et jamais personne ne s'en soucie. C'est trop peu fréquenté, ce coin.

Cette nuit-là, il préféra retourner dans le tram, avec le fusil, remit le moteur en route pour avoir chaud. Elle tapa vers minuit mais il refusa de lui ouvrir. Le lendemain elle l'attendait à la porte du wagon d'habitation :

— Il faut partir. N'espérez pas aller ailleurs que chez Rat. Les autres postes sont trop éloignés. Il faut aller chez lui, le tuer et prendre sa draisine à vapeur.

— Il a une draisine à vapeur ?

— Une ferraille mais qui marche encore… Je suis sûre qu'il est resté. Il s'en fout que la banquise s'enfonce. Il n'a pas de radio, d'ailleurs.

— Pourquoi m'aideriez-vous ?

— Je ne veux pas rester ici. J'irai avec vous et vous me laisserez quelque part, dans une grande station de préférence, je me débrouillerai. J'ai un peu d'argent.

Il préféra ne pas lui demander d'où elle le sortait. Il se prépara et elle retourna dans le wagon, revint avec ses fourrures et un petit sac à dos.

— Vous n'emportez pas de la viande de cochon ?

— Non. Chez Rat on trouvera de quoi manger. C'est un crasseux mais qui sait se nourrir. Surtout, n'oubliez pas qu'il faudra le tuer car il est meilleur

tireur que n'importe qui. Quand il me verra il hésitera à sortir. Je ferai semblant de tomber épuisée et il viendra car il ne voit pas souvent de femmes. Moi, j'étais la première depuis des mois et il ne s'est pas privé, tout le temps. Et si je refusais, il me menaçait… Il ne sortira pas sans armes. Il a une carabine à répétition et un gros revolver. Ne l'oubliez pas.

Liensun réfléchissait tout en courant sur ses skis. Étrange fille qui voulait lui faire tuer son cochon, mais qui ensuite oubliait la viande dans la ferme d'herbage. Elle allait très vite devant lui, beaucoup plus habituée à ses skis.

Deux heures plus tard elle s'immobilisa et il la rejoignit. La sueur ruisselait le long de son corps et il la sentait qui remplissait ses bottes et le bout de ses gants.

— On a marché et on est à moins de deux kilomètres. Il peut nous apercevoir. Il faut se séparer.

Il flaira un piège de la part de Mimi et exigea de voir le poste de chasse. Elle le fit grimper sur un monticule de glace et il aperçut le point noir, de la fumée, la fameuse draisine monocylindre. Il vit aussi le cercle où Rat plaçait ses charognes.

— Commencez par aller prendre position. Quand vous y serez, j'avancerai à mon tour en titubant.

— Et s'il ne sort pas ?

— C'est un risque, mais je ne pourrai pas rester étendue plus de cinq minutes sur la banquise. Il faudra que vous attaquiez le poste. Ou que vous essayiez de voler la draisine.

Liensun n'aimait guère tout ce qu'elle proposait, se disait qu'elle préparait un traquenard, qu'elle savait qu'il avait de l'argent sur lui. Elle le volerait pour essayer de se refaire une vie. Peut-être qu'elle avait toujours menti au sujet des trois hommes de la ferme d'herbage, au sujet de Rat.

Il atteignait la muraille de congère, vit les os de plusieurs animaux, des moutons certainement. Il n'y avait pas un seul rat. En face de lui la cheminée d'un wagon en bois fumait et le vent rabattait vers lui une odeur d'huile et de pain en train de cuire. Le vieux, si vieux il y avait, devait pétrir et cuire.

Liensun retira son fusil de son dos, en vérifia le fonctionnement, ne sachant ce qu'il allait en faire, n'ayant nullement l'intention de tirer sur un inconnu. Cette curieuse fille avait voulu lui faire tuer son animal favori puis maintenant un de ses tourmenteurs. Quel était son but secret ?

Elle arrivait en paraissant peiner beaucoup. Il se demanda si Rat, occupé à faire son pain, l'apercevrait. Elle continuait d'avancer et soudain elle tomba à genoux. Il s'écoula deux, trois minutes au bout desquelles elle se releva pour parcourir une centaine de mètres et s'effondrer une seconde fois.

CHAPITRE XVII

Cette nuit-là, les Tibétains réussirent à percer la muraille de neige grâce à une pelleteuse à vapeur bricolée sur une locomotive et, au matin, ils avaient également défoncé la muraille sud. Il ne leur restait plus qu'à déblayer les blocs de glace, et le trafic pourrait reprendre. Allaient-ils également en profiter pour lancer une attaque contre les Échafaudages ? Rigil le redoutait mais Ann Suba ne le pensait pas.

Depuis quelque temps, elle oubliait la vallée pour s'intéresser aux travaux de Charlster, et surtout au fameux satellite invisible qui les intriguait. Cet engin ne se comportait pas comme tous ceux qui gravitaient autour de la Terre et qu'on pouvait facilement localiser. Il paraissait amortir les échos radars, toutes les ondes de n'importe quelle longueur.

— Il les absorbe, disait Charlster, il s'en nourrit et ne restitue que des résidus d'échos… Ce n'est ni du métal, ni des céramiques, ni des matériaux plastiques. En fait, je pense que ce monstrueux corps céleste artificiel est fait de matières organiques, peut-être d'une roche sédimentaire formée

d'organismes en décomposition. Je suis certain qu'il y a du carbone.

Ann restait assez froide devant cette hypothèse. Un si gros satellite composé de roches sédimentaires ?

— Mais oui, insistait Charlster. Les hommes d'autrefois ont réussi à les travailler, à les mouler à leur convenance et leur résistance est certainement excellente…

— Une céramique organique, alors, produite par une industrie très performante.

— Je n'arrive pas à le mesurer mais il doit être colossal. Plus important que cette falaise où nous vivons.

Les collaborateurs du professeur, ses élèves, surtout les jeunes, en restaient béats d'admiration mais ne pouvaient imaginer pareille chose. Déjà la mécanique stellaire échappait à bon nombre mais ils faisaient confiance à Charlster, se spécialisaient au maximum pour n'étudier qu'un domaine alors que le vieil homme avait des connaissances universelles sur tout. Son côté charlatan agaçait Ann Suba mais il valait mieux que cela. Il ne se trompait pas sur le satellite, sauf lorsqu'il le pensait constitué de roches sédimentaires. Elle essayait d'aller dans une autre direction, consultait des livres qu'elle n'avait pas ouverts depuis des années.

« Les Tibétains ont dégagé la ligne », leur dit-on un jour, et tout le monde alla voir passer le premier train charbonnier. Chacun était inquiet et en même temps soulagé de voir une manifestation de vie autre que celle de leur milieu.

« Il y a de nombreuses victimes dans les trains

immobilisés sur les réseaux. On essaye de les alimenter en huile, d'injecter du courant électrique mais c'est peine perdue. Cet embouteillage risque de durer des mois et de faire disparaître encore bien des gens, les Compagnies de l'Australasienne et même la Banquise. De nombreuses centrales s'arrêtent faute d'huile et l'eau chaude du volcan Titan n'est pas distribuée dans les stations éloignées. On dit même que le waterduc serait percé en plusieurs endroits. Des nomades, des réfugiés se seraient ainsi approvisionnés en eau chaude pour survivre dans le froid. »

Les radios ne savaient plus qu'inventer, faute d'avoir des envoyés spéciaux efficaces, et seule la Pacific Channel Company possédait des informations sobres et certainement authentiques. Mais comme elle les vendait à d'autres chaînes, elle se montrait avare en détails, ne diffusait que l'essentiel.

Ann Suba reprit ses études en biologie organique et en physique moléculaire, parvenait à raviver de vieux souvenirs mais n'avait plus l'acharnement de sa jeunesse. Elle aurait voulu savoir ce que devenait Liensun, mais les nouvelles de Rooky, la base des jeunes Rénovateurs sur la banquise du Nord Pacifique, restaient vagues. On ne parvenait pas toujours à capter leurs émissions. Eux non plus ne savaient pas où se trouvait Liensun, craignaient qu'il n'ait été entraîné en dehors de la Compagnie de la Banquise, vers l'est, et qu'il ne puisse revenir. Ann redoutait qu'il ne soit dans un de ces trains immobilisés où les gens mouraient, faute de chaleur et de nourriture.

Comme le lui avait demandé Rigil, elle essayait

de rénover les filtres à hélium et de surveiller la production de toile bactérienne, mais tout allait très lentement et elle ne pouvait espérer voir un dirigeable quitter les Échafaudages avant plusieurs mois, peut-être six.

Le troupeau de yaks, malmené par les restrictions de courant, lorsque Rigil détournait l'électricité pour satisfaire les exigences de Charlster, stagnait et on manquait de produits laitiers et surtout de viande car on ne sacrifiait plus les veaux, surtout les génisses, pour reconstituer le cheptel.

— Les Tibétains finiront par comprendre que nous n'avons aucune intention dangereuse, plaidait Rigil, converti désormais à un certain pacifisme aussi borné que son activisme. Nous pourrions envisager de reprendre nos relations avec eux. Si nous pouvions leur acheter du beurre et de la viande congelée… Ann Suba, avez-vous une idée sur la façon de reprendre des contacts ?

Il aurait fallu marcher jusqu'à la petite station surveillée par des gardes tibétains, demander au chef qu'il transmette un courrier à ses supérieurs. Mais comment serait accueilli un parlementaire ? Qui se porterait volontaire ?

— Nous devrions en discuter devant le collectif d'administration, dit-elle, afin d'avoir l'opinion générale de nos amis.

Rigil finit par accepter, ennuyé de s'avouer en quelque sorte vaincu.

Charlster oublia d'assister à ce collectif d'administration et du même coup les gens présents parurent plus décontractés. Ann Suba réalisa que le vieux savant exerçait une fascination plus que

respectueuse. On le redoutait comme si on le soupçonnait de disposer de pouvoirs maléfiques.

Avec près de quatre-vingts pour cent des voix on vota pour une reprise des relations diplomatiques avec les Tibétains. Il fut décidé d'envoyer Astyasa en parlementaire. C'était un homme tranquille, malgré sa force physique et, à plusieurs reprises, il avait eu des contacts avec le personnel ferroviaire de la Compagnie. Il irait jusqu'au poste militaire installé sur l'aiguillage de leur ancienne ligne privée, remettrait une lettre destinée aux autorités.

— En même temps, il faut tout de même démontrer notre puissance, insista un des membres. Ne peut-on pas demander à Liensun de se manifester avec le dirigeable ?

Liensun disparu dans l'exode des populations de la Banquise, il paraissait peu probable que ceux de la petite colonie Rooky acceptent d'effectuer le voyage. Liensun était un excellent commandant de bord et personne n'oserait prendre la responsabilité d'un vol aussi long.

— Nous pourrions gonfler un des dirigeables en stock, dit Rigil, mais les filtres à hélium sont pour l'instant hors d'usage.

— Utilisons de l'hydrogène. Nous savons le produire.

Pendant ce temps Charlster poursuivait ses recherches, jour et nuit, commençait de dessiner une vague silhouette du satellite géant sur un tableau.

— On dirait une haltère, estima Rigil lors d'une visite aux laboratoires.

— Exactement, dit Charlster. Mais je ne peux encore fixer ses dimensions. Cet engin a dû être

construit dans l'espace, impossible de le lancer tel quel de la Terre. Nos ancêtres ne disposaient pas de la technique appropriée. Et comment ce monstrueux objet aurait-il échappé à toutes les nomenclatures connues ?… Les Rénovateurs scientifiques en ont dressé des dizaines d'après des recherches effectuées de façon rigoureuse dans les G.I.D., ces Gisements Intellectuels Diversifiés que nous avons pu fouiller. Je sais que les Aiguilleurs et les fonctionnaires de Compagnies se sont ingéniés à faire disparaître beaucoup de documents précieux, voire à en falsifier certains. Mais auraient-ils pu le faire dans des centres de recherches connus seulement de notre groupe ?

— Cette histoire de roches sédimentaires me choque, dit Ann. Il n'est nullement question d'utilisation de ce matériau avant la Grande Panique de l'an 2050…

Charlster approuvait sans se fâcher :

— C'est exact, mais il y a du carbone dans ce satellite et je pense qu'il s'agit de carbone 14…

Cet isotope radioactif de carbone avait toujours intrigué la jeune femme qui n'était jamais parvenue à l'étudier. Toutes recherches sur le carbone 14 étaient interdites, dans les universités les plus célèbres comme dans les plus modestes. L'on ne connaissait aucune méthode pour l'étudier, suivre sa perte lente de radioactivité.

— Pouvaient-ils, je veux dire nos ancêtres, pouvaient-ils monter un tel engin pièce par pièce ? demanda Rigil.

— Pourquoi l'auraient-ils fait ? Pour avoir une énorme station orbitale afin de conquérir les

étoiles ? Mais la Lune était bien plus intéressante, et l'installation d'une base sur ce satellite naturel de la Terre devait revenir bien moins cher que la construction d'un ensemble aussi fantastique… Ce n'est qu'une hypothèse mais j'ai la secrète conviction que ce satellite, appelons-le Dumb-Bell si vous voulez bien, ou D.B. pour simplifier, a été amené sur cette orbite géostationnaire bien après la destruction de la Lune.

Rigil hocha la tête avec une fausse admiration mais dans le fond de lui-même il ne parvenait pas à suivre le professeur sur ce terrain-là. Ann Suba elle-même s'y refusait. Bien sûr, on avait retrouvé dans les fameux Gisements Intellectuels Diversifiés la preuve que des Terriens étaient partis à bord d'un énorme vaisseau, pour conquérir une planète dans la constellation d'Ophiuchus, mais cette preuve n'était fournie que par des journaux quotidiens de l'époque sans beaucoup d'enseignements scientifiques. Tout ce qui avait trait à la construction de ce vaisseau, à son lancement, à sa destination restait encore à découvrir. Peut-être les Aiguilleurs possédaient-ils les documents irréfutables, mais pour l'instant on devait se contenter de quelques photographies et d'articles douteux.

— S'il n'avait cette forme de deux sphères reliées par un axe j'aurais pu croire que D.B. était un astéroïde qui, par miracle, s'était immobilisé sur cette orbite…, un astéroïde bizarre par ses composants. Mais enfin, notre science de physique astrale est assez nouvelle et limitée. Pendant des siècles les chercheurs ont eu d'autres sujets de préoccupation et, de plus, il était interdit de

s'intéresser à la troisième dimension, de lever le nez vers ce maudit ciel croûteux qui nous enveloppe dans le froid et la demi-obscurité.

Il allait et venait entre son tableau et le petit groupe de ses collaborateurs :

— Il faudrait attaquer les strates, juste pour essayer d'enregistrer si D.B. est alors l'objet d'une activité de rayonnement radio.

CHAPITRE XVIII

Le vieux wagon pourri empestait le rat. Des peaux pendaient, accrochées à des ficelles, des centaines de peaux qui suintaient, mal tannées, ou parce qu'il faisait trop chaud. Il essayait de ne pas respirer, le temps de remplir les réservoirs de la vieille draisine avec de l'huile de phoque. Il sortit, grimpa sur la plate-forme pour déverser le carburant. Là-bas, Mimi creusait dans la banquise pour faire disparaître le corps de Rat.

Un des réservoirs était crevé et il jura avec rage, regardant l'huile s'écouler sur la glace, finit par placer son bidon sous le jet. Il ne voulait plus retourner dans le wagon, il voulait partir, abandonner Mimi. Elle l'avait tué à coups de couteau quand elle avait compris que Liensun ne tirerait jamais. Pourtant, le vieux trappeur l'avait impressionné, accoutré dans ses fourrures patiemment cousues, bardé de cartouchières et d'armes. Mimi l'avait laissé approcher, avait fait mine d'essayer de se relever. Le vieux avait déposé son fusil, s'était accroupi pour l'aider. Elle regardait en direction des congères mais n'avait pas vu le

canon du fusil de Liensun. Alors elle l'avait salement poignardé, visant le bas-ventre. Le couteau était entré et ressorti. Plusieurs fois.

Le brûleur encrassé avait du mal à démarrer et l'eau de la chaudière était prise malgré l'antigel. Il dut attendre qu'elle se réchauffe et que la vapeur commence à fuser par les fissures mal colmatées. Là-bas Mimi achevait la tombe, s'arrangeait pour que la glace ne paraisse pas trop lisse à cet endroit. S'il pouvait démarrer avant qu'elle ne revienne, même si elle lui tirait dessus et crevait l'espèce de cucurbite où se formait la vapeur ! Le vieux avait tout bricolé, volant certainement les pièces. Par exemple le monocylindre venait d'une pompe, sans doute. La bielle n'inspirait pas confiance. Elle mettait en mouvement un énorme volant de fonte qui transmettait son mouvement rotatif aux roues avant, à l'aide d'une épaisse courroie de cuir. Pas de bougies là-dessus. Rien de plus rudimentaire, mais facile à réparer. L'abri était fait de plaques fragiles de polyuréthane expansé protégeant du froid seulement.

Un sifflet de surpression retentit et il ne parvint pas à le couper, la soupape ne fonctionnant plus. Là-bas, Mimi s'était retournée et paraissait le guetter. Il sauta entre les rails pour dégager les roues de la gangue de verglas accumulé depuis des jours et elle marcha vers lui.

— Tu as trouvé à bouffer, chez lui ?

— Juste de l'huile, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Il a des réserves.

— De la viande de rat ?

Elle ne répondit pas, disparut dans le wagon haut perché sur ses roues depuis longtemps bloquées. Il remonta sur la plate-forme, lança le volant à la main pour soutenir l'effort du monocylindre mais dès qu'il enclencha la courroie de cuir celle-ci patina. Il dut redescendre pour piocher autour de chacune des quatre roues.

Mimi revenait avec un gros sac en plastique blanc, le jeta dans l'abri. Cette fois, la draisine démarra. Les roues patinèrent un peu, provoquant de la chaleur qui fit fondre la glace et, quand elles arrachèrent des étincelles aux rails, ce fut bon pour un démarrage brutal qui les jeta l'un contre l'autre. Liensun s'écarta d'elle avec horreur. Elle puait le rat lui semblait-il, alors que dans ce froid pas une molécule d'odeur ne pouvait s'épanouir.

— Tu n'as pas tiré ! hurla-t-elle, dans le fracas du moteur.

Il ne répondit pas, réduisit un peu la pression. Mais la voie unique était si verglacée qu'il dut la remettre. Il serait peut-être obligé de piocher en des endroits, ne tenait pas à descendre du véhicule en laissant Mimi aux commandes.

— Pourquoi tu n'as pas tiré ? C'était un vieux salaud. Tu sais ce qu'il m'a dit en se penchant comme pour m'aider ?

— Je ne veux pas le savoir.

— Il m'a demandé ce que je serais disposée à lui faire s'il m'empêchait de crever de froid… Il ne pensait qu'à ça.

— C'est ton problème, dit-il. Ce vieux ne m'a rien fait, à moi. On aurait pu le menacer pour lui faucher sa draisine… Et encore ! C'était le vouer à

rester prisonnier de la banquise et le condamner à mort.

— Tu ne m'en as pas parlé avant ! hurla-t-elle en lui crachant ces mots sous le nez.

C'était la vérité mais elle lui faisait peur. Il avait lu en elle des sentiments effrayants, des idées que peu de personnes remuaient avec une telle délectation morose. La veille, elle aurait bien fait l'amour avec lui mais en même temps rêvait de le châtrer avec ses dents. Elle le haïssait mais pas en tant que Liensun, en tant qu'homme. Une femme non plus n'aurait pas eu grâce à ses yeux. La vieille de la ferme d'herbage l'avait rendue folle de rage et, quand elle caressait son mari en l'entendant frapper avec sa canne, elle y prenait un plaisir qu'elle jugeait encore insuffisant. Il n'y avait que le cochon qu'elle aimait. Non, qu'elle respectait.

— Pauvre type ! hurlait-elle.

Maintenant elle avait récupéré les armes du vieux Rat, la carabine à répétition et le gros revolver alors que lui n'avait que le vieux fusil de chasse.

Comme prévu il lui fallait descendre pour piocher la glace des rails. Une belle couche sur quelques mètres.

— Viens avec moi, dit-il. Je ne descendrai pas seul.

Il jeta la pelle et la pioche sur la banquise et attendit qu'elle saute pour en faire autant :

— Si tu essayes quoi que ce soit, la prévint-il, je tire sur la chaudière, autant que tu le saches.

Elle ricana et ils travaillèrent en se surveillant mutuellement. Ils remontèrent ensuite avec lenteur, prêts à tirer mais toujours en silence. Quand ils

durent recommencer un kilomètre plus loin, il fit sauter la courroie de transmission avant de la rejoindre. Elle n'aurait jamais le temps de la remettre en place et de démarrer, si elle l'escomptait.

Il leur fallut la demi-journée pour apercevoir le bout de la ligne privée et un convoi immobilisé sur le réseau secondaire auquel ils allaient aborder.

— Merde ! dit Mimi… D'où il vient, celui-là ?

— Un omnibus diesel, dit Liensun. Il n'y a pas de fumée qui sort de son pot d'échappement au-dessus de la cabine de conduite.

En s'approchant ils découvrirent que ce n'était qu'un bloc de glace noirâtre. Les quatre wagons étaient soudés, sans trace de vie. Il dut attaquer un des hublots à la pelle pour dégager le givre, mais à l'intérieur la couche était aussi épaisse. D'un coup de pioche il fit sauter le double vitrage et Mimi regarda à l'intérieur, recula avec dégoût :

— Ça pue, malgré le froid. Ils sont tous morts… C'est l'omnibus qui relie Bound Station, sur la frontière antarctique, avec Hot Station. Ils devaient fuir mais ne sont pas allés bien loin. Ils n'ont même pas essayé de passer en Panaméricaine, ceux-là.

— Comment sais-tu ça ?

— C'est Rat qui m'a dit qu'il allait vendre ses peaux à Bound Station à des acheteurs panaméricains. Il venait jusqu'ici et attendait le feu vert pour prendre le réseau.

Liensun paraissait indécis. Quant à la fille, elle plongea une main dans son sac, en ramena du lard fumé. Elle mordit dedans goulûment.

— C'est du cochon ?

Elle haussa les épaules, continua de mastiquer. Il lui arracha le morceau de lard, le trancha en deux avec son propre couteau, lui rendit la partie déjà entamée. Il mastiqua avec application.

— Inutile d’essayer d’aller chez les Panaméricains, ils refoulent le monde, paraît-il. Plutôt vers Hot Station. Il y a quelques stations sur le réseau où on pourra trouver de quoi bouffer et de l’huile. On ne va pas rester sur cette saloperie de draisine ? On caille dans l’habitacle.

Il était de cet avis mais ne répondait pas. Pour aller vers Hot Station ils croiseraient fatalement le grand réseau conduisant vers Titanpolis. Peut-être serait-il libéré de tous ces trains remplis de fuyards. Il ne perdait pas de vue que sa demi-sœur Jael était emprisonnée par le Kid. Mais il leur faudrait un autre véhicule, de l’huile et du ravitaillement.

— Va changer l’aiguille, donne-nous la voie nord.

— Vas-y toi-même, dit-elle.

Il fit sauter la courroie de transmission et descendit. Après avoir bataillé avec le levier il réussit à la déplacer. Elle n’avait pas fait mine de bouger, visiblement frigorifiée. Lui, dans sa combinaison, supportait mieux les basses températures.

Ils trouvèrent d’autres convois immobilisés, l’un d’eux leur bloqua le passage et ils durent repartir en marche arrière pour emprunter un aiguillage de secours et le contourner. Un autre train de voyageurs comme un long, très long sarcophage de glace.

Plus loin ils doublèrent une tribu de Roux qui

marchaient le long des voies.

CHAPITRE XIX

Le prototype de scaphandre ne fut pas une réussite, mais son étanchéité se révéla parfaite lorsqu'on injecta à l'aide d'un compresseur de l'air qui le gonfla comme une baudruche. Ensuite ils le plongèrent dans une baignoire et ne relevèrent que quelques chapelets de bulles infimes.

— On perfectionnera la soudure, dit Kurts, fort satisfait. Maintenant on va le doter d'un tuyau et on utilisera le même compresseur. Vous ne voulez pas que Gueule-Plate soit la première à planer dans le vide extérieur ? Toujours pas ? Alors, trouvez comment la remplacer.

— Nous avons le temps. Il faut préparer le sas de sortie et ce ne sera pas une mince affaire. D'abord, repérer la cabine qui résistera le mieux à la dépressurisation. Nous devrons effectuer des mesures fictives.

Lien Rag, lui, poursuivait ses recherches sur la paroi extérieure de S.A.S., découvrait que les rayons cosmiques avaient pu l'attaquer malgré la couche de poussière. Il reconnaissait l'ulcération laissée sur ce tissu énigmatique, mais néanmoins ce matériau

souffrait de maux propres, comme ces furoncles et cette pelade tenace. Il avait réussit à réactiver une autre caméra située sur une courbe invisible qui lui révélait d'autres dégradations inquiétantes. Cette caméra ne fonctionnait que par intermittence, elle-même atteinte d'une sorte de sclérose. Son système optique était très dégradé.

Comment faisaient les Ophiuchusiens pour réparer leur engin ? Sortaient-ils vraiment dans le vide avec les chariots de manutention ou bien opéraient-ils de l'intérieur ? Cette deuxième hypothèse paraissait la plus aisée, la plus logique. Il aurait fallu, dans le premier cas, ôter la vieille peau pour la remplacer par la neuve, alors que dans le second, la peau nouvelle serait apparue une fois la vieille détachée par le temps.

Curieux qu'il ait utilisé ce terme de peau, mais il fallait bien finir par en arriver là. Les autres appellations apparaissaient inexactes, même le mot étoffe ou celui de matériaux. Le mystère restait entier sur la façon dont elle avait été récupérée sur quelque animal fantastique, ou artificiellement créée. Par des bactéries d'un type inconnu, par exemple. Celles utilisées sur Terre ne donnaient qu'une toile plus fine et plus fragile.

Gus pénétra dans la salle des contrôles sur un fauteuil roulant qu'il s'était fabriqué. Il détestait se déplacer sur ses mains, obligeant les autres à le regarder de tout leur haut.

— Kurts est à enfermer, dit-il avec colère. Il choisirait n'importe quelle cabine comme sas au risque de tout faire exploser. En fait il n'en existe aucune d'assez solide pour risquer le coup. Il faut

entreprendre des travaux de consolidation.

Il passa de son fauteuil bricolé à un siège mobile et s'installa devant un des pupitres de l'ordinateur :

— Tu sais ce que je pense ? Que l'ordinateur continue de marcher quelles que soient les pannes. Il est énergétiquement indépendant.

— Disons qu'il est équipé de batteries de secours.

— Non, je ne le pense pas. Il a son propre système de production d'énergie. Je ne peux pas en dire beaucoup plus mais il y a des analogies qui me troublent profondément.

Gueule-Plate entra avec le bébé sur son dos, dans le bât spécial. Désormais Kurty ne pouvait se passer d'elle et ils allaient tous les deux se fourrer dans des coins incroyables quand ils échappaient à la surveillance. D'une curiosité totale et stupide, la chèvre-garou s'était un jour embarquée dans un ascenseur, lequel devait se bloquer entre deux niveaux. Il leur avait fallu une demi-journée pour dégager le gosse qui hurlait de faim et de peur et une nourrice qui se lamentait comme une diva.

— Hé, dit Lien Rag, tu en as trop dit, à quoi penses-tu ?

— À une sorte d'énergie thermique. La chaleur peut se transformer en électricité dans certaines conditions.

— Oui, mais sur Terre, on a oublié le procédé. C'était bon autrefois, avec la chaleur solaire et les photo-piles.

— Ce serait possible avec n'importe quelle source de chaleur ?

— Bien sûr… Mais à quoi penses-tu

exactement ?

— À une combustion organique…, une viande ou des céréales sucrées par exemple, aspirées par un système d'ondes micrométriques et transportées en fines molécules jusqu'à une sorte d'échangeur. La chaleur produite donnerait l'électricité nécessaire pour faire fonctionner l'ordinateur et peut-être même certains mécanismes. Car enfin, lorsqu'il y a des pannes générales à cause de ces imbéciles de Garous, tout ne se détraque pas forcément. Le système donnant la pesanteur, celui qui règle le temps ou la succession des jours et des nuits. Il y a des ratés mais qui n'ont rien à voir avec le courant ordinaire.

— Il suffit d'un double circuit.

Gus pianotait sur les touches sans même regarder les réactions des écrans. Lien Rag, gêné dans ses propres spéculations sur le bouclier extérieur de S.A.S., enrageait. Il aurait aimé poursuivre ses enchaînements de pensées, même s'il s'agissait d'élucubrations.

— Cette sale chèvre-garou est en train de pisser ! hurla-t-il, et le bruit semble amuser follement Kurty.

L'enfant se pâmait de jubilation en entendant ce bruit de source et à son tour il devait s'oublier. Kurts dut veiller sur eux tout en étudiant les possibilités des cabines.

— Les stocks de cette sorte de peau m'ont quand même paru insuffisants, se laissa aller à dire Lien Rag qui le regretta aussitôt, car le cul-de-jatte se retourna vivement vers lui :

— Hein ? Quelle peau ?

— Celle qu'on va utiliser pour les scaphandres et qui sert aussi à réparer le revêtement extérieur. Il y avait de gros rouleaux mais certainement pas de quoi recouvrir toute la surface du satellite. Donc, on a déjà bien puisé dans les stocks.

— Pas depuis quinze ans, puisque toi et Kurts êtes ici depuis ce laps de temps.

— Tu trouves que c'est un laps de temps, remarqua Lien Rag, amer, moi j'ai l'impression d'avoir gaspillé ma vie, dans ce foutoir. Mais nous ne pouvons pas savoir si les réparations sont intervenues dans ces quinze ans. Et qui les aurait faites, peux-tu me le dire ?

Gueule-Plate commençait de brouter un pied de pupitre en chitine et Lien Rag dut lui envoyer un solide coup de pied au derrière pour la faire cesser. Elle partit avec des jérémiades offensées en accentuant son déhanchement lascif. Lien se surprit à suivre cette réaction d'un œil songeur.

— Tu es d'accord pour le prototype de scaphandre ? Moi pas. Quelques bulles seulement, mais quelques bulles en trop. Une fois dans le vide, la soudure pétera sur toute la longueur. Il faut affiner notre technique et ne tolérer absolument aucune bulle. Tu es d'accord ?

— Complètement, dit Lien Rag qui essayait d'avoir d'autres images de la sphère, juste en dessous, enfin ce qu'il appelait le dessous ; il lui semblait que, par là, la peau était moins atteinte.

— On dit bien que le cerveau a besoin de sucre pour bien fonctionner ? fit Gus.

Lien Rag répondit distraitement qu'il avait besoin d'un certain nombre d'aliments effectivement,

mais que le sucre était important. Et puis Kurts vint leur dire qu'il serait peut-être temps de songer à préparer un repas digne de ce nom.

— Il y a des jours et des nuits qu'on n'a rien bouffé de savoureux. Il y a un agneau qui nous attend. Il a cinq pattes, ce qui fera trois gigots et deux épaules.

— Si on le gardait pour tester le scaphandre ? proposa Gus.

— Pas question. N'importe quel loupé fera l'affaire.

Il regardait Gueule-Plate avec trop de fixité. Gus se demandait s'il n'était pas jaloux de la complicité entre la chèvre-garou et son fils. Ce dernier paraissait comprendre l'animal, et même entretenir avec lui un certain dialogue alors qu'eux trois la jugeaient idiote et totalement irrécupérable.

— Ces temps-ci les Garous se font rares, constata le géant. Je me demande pourquoi ils nous fichent la paix. Je n'aime pas bien ça. On dirait qu'ils préparent un sale coup.

— Tu sais bien qu'ils ne sont pas capables de s'organiser en groupe cohérent, pour notre grand bonheur.

Lien Rag repensa à cette histoire de sucre pour le cerveau, le soir, lorsqu'ils eurent terminé leurs rations, le sacrifice de l'agneau à cinq pattes ayant été différé.

— Tu penses à quoi, dis donc ?

— Oh ! c'est une idée en l'air.

— Non… Tu ne vas pas imaginer que l'ordinateur est un cerveau réel qui s'alimente ? Ce serait une aberration. Il n'y a qu'à voir les

terminaux, les écrans, les périphériques, les mémoires, enfin tout cet équipement technique pour…

— Peut-être… Mais si la combinaison des deux avait été réalisée par les Ophiuchusiens ? Un véritable ordinateur est limité, ne peut avoir de sentiments, des réactions spontanées. Or, dans le cas présent nous avons affaire à un champion.

CHAPITRE XX

Cette nuit-là, le Président Kid apprit que les colons des branches latérales du Viaduc, constatant que l'ouvrage résistait admirablement à toutes les prévisions pessimistes, avaient renoncé à fuir. Ils essayèrent même pour la plupart de retourner dans leur station pour y reprendre leurs activités. Côté Antarctique, le réseau commençait de se désengorger, les Panaméricains acceptant, grâce à l'intervention énergique de Lady Yeuse, de recevoir les réfugiés. Des trains d'huile de morse avaient été dirigés vers la frontière. La Guilde des Harponneurs, qui avait profité de la situation pour augmenter ses prix et se faire payer en dollars, ne put écouler un seul litre de son produit.

— Il y a un léger mieux, reconnut Fields, mais au prix de milliers de morts. Pour dégager les réseaux des trains tombés en panne il nous faudra des semaines. La plupart des voyageurs sont morts plus de froid que de faim. Mais tout le Réseau du 160e se trouve en partie accessible sur certaines voies montantes et descendantes. À hauteur de Hot Station et en direction de Kaménépolis, on compte

une centaine de convois encore embouteillés. La moitié utilisait le courant électrique. Les gens ont survécu dans une température proche du zéro mais supportable. Ils meurent de faim et commencent de piller les convois autonomes à diesel et à vapeur dont les occupants sont morts. La police ne parvient à passer qu'avec des loco-dozers et des wagons-grues. Mais c'est très long de dégager ne serait-ce qu'une seule voie. Il faut un jour pour déblayer deux kilomètres mais certaines locomotives sont complètement paralysées par le gel. Une équipe spéciale armée de chalumeaux s'efforce de dégager les roues et ensuite il faut les remorquer jusqu'à une voie de garage. Certains rails souffrent au cours de l'opération et il faut ensuite les changer. La voirie ne dispose que de trente-deux pour cent de ses effectifs. Le matériel a souffert. Tous les engins de levage ont été laissés à l'abandon dans le froid au lieu d'être rangés dans les stations…

— Il faudra que quelqu'un paye, dit le Kid entre ses dents.

Mary Halan apportait d'autres statistiques. Elle ne paraissait pas lui en vouloir pour ce qu'il avait tenté, attiré par sa jeunesse et sa beauté.

— Nous en sommes à quarante pour cent de perte d'énergie électrique et le waterduc est pratiquement inutilisable pour l'eau chaude de Titan. Les pompes, les surpresseurs ne fonctionnent plus. Une chance qu'il soit bien calorifugé. Nous n'avons rien à redouter, de quarante-huit heures pour le moins.

— Des nouvelles du Dépotoir, de Vsin et de ses deux petites filles ?

— Aucune nouvelle mais j'ai envoyé des télégrammes et des radios à des patrouilleurs dans le coin. Ils feront leur possible pour approcher, mais l'endroit est très embouteillé et de plus les rails se sont enfoncés dans la banquise, trop de chaleur dégagée par cette accumulation de convois, le poids, et différentes causes… On pourrait éventuellement atteindre le Dépotoir par d'autres lignes mais sont-elles libres ? Nous n'avons rien pu savoir dans les différents dispatchings. Les données électroniques ne parviennent plus, le railphone fonctionne mal et le personnel de la voirie est absent.

— Les Aiguilleurs ?

— Ils sont à leur poste mais acceptent difficilement de déroger à leurs fonctions… La Traction est la plus fidèle, à peine dix pour cent d'absents… En temps ordinaire on a déjà cinq pour cent d'absentéisme.

— Envoyez un message de félicitations au patron de la Traction.

Elle le nota. Depuis qu'il avait eu des gestes un peu trop audacieux, elle portait à nouveau une combinaison isotherme et il regrettait de ne plus voir ses jambes.

— La calorie dégringole toujours ?

— Non, curieusement elle se stabilise à trois cents pour un dollar. Il y a même un mouvement inverse à China Voksal car les réfugiés hésitent désormais. Beaucoup qui se trouvent bloqués dans des endroits impossibles souhaiteraient rentrer…

— Ils ont tout fichu en l'air, tout, fit le Kid avec haine. Nous allions atteindre un niveau de vie fabuleux et nous allons perdre dix années… Pour des

stupidités…

— Non, fit Mary avec vigueur, pour un manque de tranquillisants. Les pharmacies de la région de Hot Station sont formelles. Tout est parti d'une pénurie.

Le Kid ne répondit pas. Il possédait des actions de la Chemical Company qui produisait ces médicaments. Une petite Compagnie de l'Australasienne, qui distribuait des dividendes élevés. Il n'avait pas bien suivi l'évolution des prix de vente, aurait pu intervenir. Depuis des années les rapports des médecins et des chercheurs s'accumulaient sur son bureau. Trop de tranquillisants, des gens stressés par la vie sur la banquise, la hantise de l'océan Pacifique sous la glace et de ses profondeurs effrayantes. Il n'en avait pas tenu compte mais le payait cher. Il aurait fallu faire des émissions télévisées sur la solidité de la banquise, donner des chiffres. À certains endroits l'épaisseur de glace était tout bonnement fantastique, parfois cent mètres. Bien sûr il y avait des zones fragiles où des trains s'étaient engloutis, rarement, mais il avait suffi d'une locomotive de manœuvre disparaissant une nuit dans un trou d'eau pour donner aux gens l'angoisse de cette vie précaire.

— Il faut songer à l'accueil de ceux qui reviendront.

— L'accueil ? Nous allons les refouler. Dès que les voies seront libres, ils auront quatre jours, pas plus, pour repasser la frontière. Ce délai écoulé, ils seront considérés comme déserteurs.

Mary Halan le regarda tranquillement :

— Vous auriez tort. C'est la pire des choses à faire. Il faut au contraire les recevoir avec sérénité. Pas triomphalement bien sûr, mais en leur faisant passer des visites médicales, en leur distribuant de quoi se réinstaller.

— Une prime à la lâcheté en somme, ricana le Kid. Notre trésor n'est pas là pour ça. Nous allons dépenser cet argent pour relancer l'économie, nous moderniser encore plus. Il faudra produire de l'huile. Beaucoup d'huile pour retrouver notre niveau de vie… Les cultures arboricoles sont détruites à quatre-vingts pour cent. Il faudra payer les replantations, attendre des années pour obtenir des fruits, de même pour l'horticulture.

— Hé, fit Mary Halan, si vous donniez une prime pour chaque installation nouvelle de poste de chasse aux morses ? Il existe des colonies lointaines non exploitées. Promettez de payer la ligne privée et les installations en partie. D'après l'Institut des Roux, ces derniers auraient signalé des colonies d'animaux de cent mille têtes… J'ai lu ces rapports.

Le Kid aussi les avait lus mais il aurait fallu construire un réseau ouest-est de mille kilomètres à hauteur du 10e parallèle, dans une zone où justement la banquise restait totalement inconnue. On ignorait son épaisseur, sa configuration. Il n'y avait jamais eu de réseau, même dans les temps plus anciens, après la Grande Panique.

— Qui est resté, les malades, les vieillards ? Il va falloir nourrir ces gens-là, les chauffer tandis que les actifs refuseront de revenir, pour la moitié d'entre eux.

— Voyageur président, je vous trouve cynique,

murmura-t-elle. Certes il y a une forte proportion de gens malades et âgés qui sont restés mais ils ne sont pas les seuls. Et dans vos bureaux personne n'a pris la fuite, je peux vous l'assurer.

Il daigna sourire :

— On vous donnera une prime à tous…, s'il reste quelques calories dans les fonds de tiroirs. La situation à Titanpolis même ?

— Les quais d'embarquement sont bien moins envahis. Il y a des gens qui ne savent que faire. La perspective de gagner l'Antarctique les effraye comme celle de retourner sur le Viaduc… Ils savent que la capitale est implantée sur un inlandsis et se sentent plus rassurés, même si cet inlandsis d'origine volcanique est fragile. D'ailleurs il y a eu un léger tremblement de terre, l'autre nuit, et ils l'ont perçu. Mais la banquise autour n'a pas bougé.

— Nous devons les évacuer… Il faut qu'ils choisissent désormais. La situation dans les autres colonies ?

La jeune femme se dirigea vers la carte murale et le Président Kid put admirer sa chute de reins malgré cette combinaison qui n'avait rien de moulant.

— On peut dire que le centre de l'Australasienne est désert à cette heure-ci. Les gens se sont précipités vers le nord, le sud et l'ouest. Il n'y a plus que des convois de toutes natures, depuis votre prestigieux train ultra-rapide, le Banquisien, jusqu'aux voiliers du Rail et des convois modestes… Tous immobilisés, tous en panne de carburant avec, à l'intérieur, surtout des cadavres. On a trouvé quelques survivants hier, je crois, mais une poignée.

Impossible d'atteindre ces magmas de wagons et de machines avant des semaines. Il faudra emprunter soit le Réseau Antarctique, soit les réseaux au nord, par China Voksal par exemple.

Se retournant, elle surprit le regard du Kid et se tut, rougissante.

— C'est tout ? demanda-t-il, ironique.

— Pour ce matin, oui.

CHAPITRE XXI

Comme toujours, ce fut par Pacific Channel Company qu'ils apprirent que des colonnes de convois se formaient, une fois la locomotive géante passée, pour la suivre. Le reporter de la petite Compagnie spécialisée dans les médias expliquait que les réfugiés faisaient entièrement confiance à cette énorme machine. « Si elle retourne vers l'est c'est que nous pouvons également le faire sans danger », disaient-ils.

Le journaliste ajoutait qu'il était vrai que le mystérieux engin, qui ne faisait plus parler de lui depuis des mois, venait de réapparaître miraculeusement. On l'avait signalé sur la banquise occidentale de l'Africania, et voilà qu'il hantait les réseaux de l'Australasienne Nord. Quelques photos avaient été prises, ainsi qu'un petit film de quelques secondes :

« — C'est sans nul doute la fabuleuse locomotive qui revient, celle que des milliers, pour ne pas parler de millions de gens adorent. La nouvelle religion – il est de plus en plus difficile de parler de secte – se répand dans toutes les couches de la société depuis

ce que l'on a appelé la Petite Panique, appellation bien timide en fait, car des millions d'individus se sont rués dans toutes les directions, sous prétexte que la banquise s'enfonçait. Nous avons envoyé des équipes, ou nous avons eu des images de celles qui se trouvaient dans les fameux endroits où se serait produite la catastrophe. Elles n'ont rien relevé de tel. La banquise, celle du Pacifique et celle de l'océan Indien, tiennent bon. Mais pour en revenir au culte de la Locomotive-dieu, des gens très riches ont décidé de construire des lieux de culte, des temples, si vraiment l'objet de leur vénération poursuivait son chemin jusqu'à Titanpolis par exemple. Nous sommes prêts à suivre heure par heure, non seulement le trajet de cette machine, mais encore à observer de près le phénomène sociologique que sa présence engendre. »

Farnelle coupa le son mais garda l'image sur l'écran de télévision. Les émissions de Pacific Channel Company leur parvenaient depuis qu'ils approchaient de l'Australasienne.

— Et voilà, dit-elle. Ça recommence. Ils sont désormais toute une flopée derrière nous.

— J'étais étonné, fit Jdrien, qu'aucune force de police ou de l'armée ne tente de nous intercepter. Je sais que, dans cette région, les moyens de la Sécurité sont limités et que, d'autre part, votre légende incite les dirigeants à une grande prudence, mais tout de même ! N'importe quel Aiguilleur de la police ferroviaire doit bouillir de haine en découvrant la loco sur son écran radar.

— Nous avons une lourde responsabilité, murmura Farnelle. Nous allons inciter tous ces gens-

là à rentrer. D'abord il y aura à nouveau des embouteillages, des convois immobilisés, des gens qui mourront de froid et de faim, mais ensuite, comment savoir si la banquise est vraiment solide ? Il n'y a pas de fumée sans feu, dit-on, et je voudrais bien avoir une certitude.

— Le journaliste de Pacific Channel est formel.

— Il peut être payé par le Président Kid. Celui-là doit drôlement se démener pour donner une image réconfortante de sa Compagnie et pour inciter les voyageurs à revenir dans sa Concession.

— C'est possible, dit Jdrien qui connaissait très bien son père adoptif et le savait capable d'user de tous les moyens pour gagner. Mais la Pacific Channel Company a une grande réputation d'intégrité. Ses reportages ne sont jamais bidon et ses commentaires s'avèrent toujours justes. Je pense qu'on peut leur faire confiance pour l'état de la banquise. D'ailleurs, vous avez remarqué que le nombre des Roux n'a guère varié depuis que nous en apercevons le long des voies et sur les verrières des stations. Si la banquise s'était fracturée, ils auraient fui, comme les Hommes du Chaud.

— Ils peuvent se réfugier en Antarctique ou sur les inlandsis… Mais soit, je vous accorde que cette panique n'est qu'une sorte de psychose générale. Ce qui m'inquiète ce sont tous ces gens qui vont nous suivre et recommencer dans l'autre sens le grand désordre, la pagaille, quoi.

— Nous ne pouvons passer inaperçus dans cette énorme machine et vous le savez bien. Dans cette région, les réseaux sont nombreux et les moyens de détection aussi. Plus au sud, il était possible de se

faufiler sans attirer l'attention, mais désormais il ne faut plus compter sur la discrétion. Les radios, les télés, alertées par Pacific Channel, vont essayer de lui damer le pion et d'obtenir des images et des enregistrements.

— Regarde, mam, dit Gdami, qui tripotait les commandes des caméras arrière, ils sont sur toute la largeur à nous suivre.

Ils regardèrent tous les trois. On distinguait des locomotives de trains réguliers tout aussi bien que des locos-cars, des draisines et des engins archaïques.

— C'est impressionnant, dit Jdrien. Peut-être devrions-nous rejoindre le réseau de l'ancien train ultra-rapide du Kid et foncer à la vitesse maximum vers l'est. Ils ne pourraient suivre tous à la même vitesse et se distanceraient, ce qui serait déjà mieux.

— Le TUR est déjà coincé sur ce grand réseau, inutile d'aller se jeter dans la nasse, dit-elle.

Puis ce fut l'alerte et la machine ralentit très sèchement pour aborder un tournant. Tout de suite après, c'était une misérable petite station, mais le plus spectaculaire étaient ces dizaines de torches plantées le long des voies et les banderoles tendues en travers : « Nous te vénérons, Locomotive-dieu qui apporte la paix et le bonheur aux plus démunis. »

— Les voilà… Ils sont sur les rails.

— Ça me rappelle ces gens qui se sont couchés devant les roues, murmura Gdami à l'oreille de Jdrien. Tu crois que ça va recommencer pareil ?

— Espérons que non.

— Je vais essayer les coups de sifflet, dit Farnelle. Ensuite on passera à quelque chose de plus

impressionnant.

Les habitants approchaient en s'inclinant selon la mode asiatique. Ils agitaient de petits bâtonnets d'encens et des enfants apparurent qui semèrent des fleurs artificielles sur les rails. Puis ils s'écartèrent et se prosternèrent. Farnelle modula un sifflet très doux et commença d'accélérer.

— Pourvu qu'ils ne se soient pas tous donné le mot sur toute la ligne.

Dans les stations plus importantes, les fidèles se montraient seulement sur les quais, encadrés par des policiers en uniforme qui ne manifestaient aucune animosité contre la machine.

— Il n'y a que dans le sud qu'on essaye de l'intercepter. Dans cette région les gens paraissent plus tolérants.

Chose curieuse, Jdrien avait l'impression d'entretenir avec la locomotive une sorte de vague dialogue. Il pénétrait dans ses arcanes électroniques, découvrait les merveilles de ses installations techniques, surprenait comme une nostalgie, un désir anthropomorphique. La locomotive ne paraissait pas rêver de divinité mais d'un devenir humain. Elle avait outrepassé ses limites, fabriquait dans la discrétion des composants inconnus, des matériaux étranges. Kurts le pirate, à force de la perfectionner au fil des années, paraissait lui avoir procuré une certaine autonomie.

— Tout va se compliquer, dit Farnelle, soucieuse, qui lisait avec attention les cartes cathodiques et les schémas que les dispatchings accessibles distribuaient. Les réseaux sont engorgés et nous devrons trouver un passage, souvent en

retournant sur nos pas. Je m'inquiète pour tous ceux qui nous suivent de confiance.

CHAPITRE XXII

— Je vous assure, Lady Yeuse, que désormais les Aiguilleurs se méfieront. Pour eux, c'est une défaite, même s'ils ont donné le change. Votre ami s'est introduit dans leur station sacrée et ils ignorent ce qu'il y a appris… Nous sentons très bien que rien n'est comme avant avec eux. Ils se montrent moins arrogants.

Reiner, l'adjoint à la synthèse scientifique, apparaissait bien optimiste aux yeux de la présidente qui estimait que la mission de Jdrien s'était soldée par un échec. Encore heureux qu'il ait pu en sortir vivant.

— Nous savons qu'ils traquent les descendants des Ragus en analysant systématiquement la formule sanguine de tous les suspects. Pourquoi cette haine tenace contre ces gens-là ?

Yeuse gardait le silence. Reiner n'en savait pas autant qu'elle sur les Ragus et elle n'estimait pas nécessaire, pour le moment, de le mettre dans la confidence. On verrait plus tard. Il accomplissait un travail excellent mais se serait volontiers laissé entraîner à des imprudences, l'incitant par exemple à

faire ouvrir une enquête publique sur la fortune des Aiguilleurs.

— Vous auriez du succès et bien des voyageurs de cette Compagnie vous soutiendraient. Ils ne devraient recevoir que leur salaire, qui est déjà très élevé. Or il s'avère qu'ils disposent d'une fortune colossale et qu'ils récompensent leurs membres avec ces cadeaux somptueux, comme ces séjours dans des stations de vacances et des compartiments d'un grand confort. Je ne parle pas des boutiques spéciales qui leur sont réservées avec toutes sortes de marchandises rares.

— Nous n'irons pas très loin si nous ouvrons ce genre d'enquête.

— Trouvez un motif pour les mettre en accusation, faites lancer un mandat à comparaître contre Palaga… Mieux, obligez-le à répondre à des journalistes indépendants comme ceux de la petite, mais efficace Pacific Channel Company. Que ces gens-là le somment d'expliquer sa longévité… Il faut le déstabiliser, le considérer comme un homme ordinaire, ce Maître Suprême des Aiguilleurs.

— Reiner, je vais réfléchir à tout ça mais je ne vous promets rien. Qu'en est-il de la Banquise du Pacifique ? Elle menace de se fendre ?

— Non, c'est une sale rumeur et un sale coup pour votre ami le Président Kid… Son économie est ruinée pour des années si ces gens-là ne retournent pas vite chez eux. La calorie pourtant ne baisse plus et les financiers estiment que le Président va reprendre les choses en main très rapidement. Esteraza, mon collègue des Finances, pense même que d'ici une semaine on n'aura plus besoin que de

cent calories pour se procurer un dollar, dans l'Australasienne. Ici, ça mettra un peu plus de temps.

Ensuite elle reçut l'adjoint aux communications médiatiques, Pilz, qui lui dressa un tableau apocalyptique de la situation dans l'Antarctique avec ses milliers de réfugiés venus de la Banquise.

— Calmez-vous, mon vieux, ce ne sont que quelques milliers de gens… Le Kid nous envoie de l'huile et des vivres. Ils ne nous coûteront pas cher.

— Ils ont un esprit différent… Ils sont arrogants et trop libres d'expression.

— C'est tout à l'honneur du Kid, il en a fait de véritables démocrates.

Pilz soupira. Toujours ce mot de démocratie aux lèvres de la chère Lady Yeuse. Il l'aimait bien mais elle aurait pu avoir un autre langage et aussi user d'un certain protocole. Tout le monde trouvait qu'elle menait une vie trop simple, trop transparente. On aurait aimé qu'elle retrouve l'art et la méthode de Lady Diana qui intriguait, irritait, provoquait souvent la haine mais conduisait la Compagnie vers la plus grande gloire universelle.

— On reparle de la locomotive géante, dans le nord de l'Australasienne.

— La Locomotive-dieu ?

L'adjoint aux communications médiatiques parut agacé par cette désignation :

— Elle draine avec elle des milliers de personnes déplacées, complètement stupides, qui s'imaginent que, comme Moïse dans le désert du Sinaï, la machine en question va les conduire sur la banquise où il n'y aura plus de danger. De nouveaux encombrements sur les réseaux, pire, des nœuds

inextricables…

— Que dit-on de moi, dans les sondages secrets que vous commandez ?

Il rougit et la regarda avec inquiétude.

— Je suis bien renseignée, n'est-ce pas ? fit-elle, rieuse. Alors, ils sont bons ou mauvais ?

— Ils sont bons, Lady Yeuse, fit-il assez piteux. Je voulais savoir si vos relations tendues avec les Aiguilleurs ne nuisaient pas à votre image de marque et, apparemment, non.

— Qui vous a dit que mes relations sont tendues avec les Aiguilleurs ? En voilà une histoire !

Pilz paraissait de plus en plus confus.

— Vous avez fait un sondage sur les Aiguilleurs ?

— Oh ! non, Lady Yeuse, je n'y ai pas vraiment songé.

Elle le regarda sans sourire cette fois et il parut courber l'échine, le gentil petit jeune homme.

— Ils vous font trop peur pour que vous osiez poser cette simple question aux gens : « Aimez-vous les Aiguilleurs ? Oui, non, un peu, pas beaucoup, etc. »

— Lady Yeuse, je suis désolé, mais effectivement je n'oserais jamais leur déplaire… Vous savez aussi bien que moi de quelle puissance ils disposent actuellement. Je ne suis pas de taille.

— C'est vrai, mais vous vous croyez de taille à demander aux voyageurs ce qu'ils pensent de moi. Je ne vous fais donc pas peur ?

Restée seule, elle songea à Farnelle et Jdrien, qui, à bord de la locomotive géante, se dirigeaient vers l'est, vers la Compagnie de la Banquise,

entraînant dans leur sillage des convois remplis de gens adorateurs de la machine, ou non. Avec un sentiment de jalousie, elle les imagina tous les deux dans les chambres luxueuses, regretta d'avoir laissé repartir Jdrien.

Dans l'un des rapports de Reiner elle apprit que la Chemical Company se trouvait dans une situation difficile. Son personnel, atteint lui aussi par la psychose générale, s'était enfui et les ventes de médicaments s'étaient écroulées. La Compagnie de la Banquise n'achetait plus de tranquillisants et les réseaux embouteillés empêchaient les expéditions. Jeb Interson, l'avocat membre du Conseil restreint, se trouvait dans une situation délicate. Il tirait une grande partie de ses revenus des dividendes de la Chemical. Publiquement, il avait un jour déclaré avoir vendu ses actions, mais elle savait qu'il restait l'un des dirigeants les plus puissants.

Dernièrement il s'était beaucoup rapproché des Aiguilleurs et la combattait sournoisement depuis qu'elle refusait de céder à ses caprices érotiques. Tout de suite après son installation comme présidente de la Panaméricaine il avait voulu l'humilier sexuellement en reconnaissance de son aide, mais elle avait très vite eu les moyens de le faire chanter, avec la Chemical, justement.

Elle demanda à son secrétariat de prier Jeb Interson de venir la voir incessamment.

CHAPITRE XXIII

Ils avaient cru la petite station complètement abandonnée, jusqu'à ce que cette bande d'affamés surgissent de partout à la fois, une douzaine d'hommes et de femmes armés de fusils et de bâtons. Liensun avait réussi à gagner un wagon de marchandises tout proche et Mimi l'avait rejoint en passant par la trappe d'aération. Elle avait songé à prendre avec elle le sac de provisions emportées de chez Rat.

Leurs adversaires vidaient les réservoirs de la vieille draisine, récupéraient l'huile. Ils virent un homme en boire avec ses deux mains en coupe.

— Il la boit drôlement, remarqua Mimi de sa voix neutre. Maintenant ils vont nous attaquer, non ? On va bientôt geler dans ce wagon. Moi surtout. Toi, avec ta combi, tu t'en fous.

Il ne répondit pas, évitant de la provoquer. Ils avaient assez de ces désespérés en face sans se quereller entre eux. Elle pouvait lui tirer dans le dos à tout moment.

— On aurait dû s'en douter, dit-elle. La voie conduisait directement dans la station. Ils avaient

bloqué l’aiguillage, se fabriquant une sorte de piège. Je me demande s’ils ont attrapé beaucoup d’imbéciles comme nous avec ce procédé.

Des enfants se montraient, une demi-douzaine auxquels les adultes distribuaient des gobelets d’huile de phoque. Ils faisaient d’épouvantables grimaces mais la buvaient.

— Faut se résigner, dit la fille. Plus de draisine parce que les réservoirs sont vides, et même si on peut bouffer trois quatre jours le froid sera plus fort. Tu as une idée ?

Il aurait aimé qu’elle se taise. Il essayait de pénétrer l’esprit de l’un de ces humains redevenus des primitifs sans foi ni loi. Il ne trouvait que sentiments de souffrance et désirs de violence. Aucun espoir à attendre de ces isolés qui en quelques jours avaient régressé à un niveau effrayant. D’ailleurs pourquoi ne s’étaient-ils pas enfuis comme les autres ? Où étaient-ils, quand l’exode avait commencé ? On pouvait émettre plusieurs hypothèses. Liensun ne pouvait lire dans la tête de ces brutes. Ils avaient rayé les souvenirs, les émotions trop délicates. Ils survivaient comme des fauves. Peut-être les avait-on abandonnés dans un hôpital, une prison ou simplement dans les confins toujours miséreux de ce genre de petite station. Peut-être s’étaient-ils cachés, attendant d’être seuls pour piller les wagons d’habitation et les magasins, mais leur butin n’avait pas dû être bien riche. Ils étaient hâves, dépenaillés, les yeux hallucinés par la hantise de la faim et du froid.

— Tu pourrais répondre, se plaignit Mimi qui réalisait leur situation sans issue et se faisait moins

arrogante.

— S'ils boivent l'huile de phoque c'est qu'il n'y a plus rien. C'est tout de même étrange que ce groupe peu important n'ait rien trouvé dans les compartiments et les boutiques. Il y a là un mystère qui m'échappe.

Mimi remonta jusqu'à la trappe d'aération et observa l'environnement de leur vieux wagon de marchandises. C'était une petite station, mais assez coquette quand on y regardait de plus près. Elle distinguait un quai assez élégant, bordé d'arbres en pots, aujourd'hui flétris, et de magasins. Elle apercevait un restaurant, une boutique de vêtements, une autre de fleurs artificielles et une laverie. Il n'y avait pas trace de vie dans ce coin-là.

Leurs adversaires se gavaient d'huile de phoque à l'abri d'une vieille Compound ligotée aux rails par des stalactites de glace. Bientôt elle serait totalement ensevelie. Une vieille Compound à vapeur. Et la plupart des wagons qui l'entouraient étaient en bois.

Liensun vint vérifier ce qu'elle lui annonçait.

— Ils ont tout ce qu'il faut pour mettre la Compound en marche mais ne paraissent pas s'en soucier. Il faudrait y aller doucement pour la réchauffer. Rien n'est perdu…

— Ce sont des crétins, dit Mimi avec mépris. Le rebut de la petite société de cette station. Pourquoi ne touchent-ils pas aux boutiques, tu peux l'expliquer ?

Il ne comprenait pas.

— Peut-être qu'il y a eu une épidémie et qu'ils ont peur d'attraper la mort…

Liensun regarda en direction du quai aux arbres

flétris et tressaillit. Cette fois il avait pris contact avec une pensée consciente, qui fonctionnait normalement bien qu'avec une certaine excitation.

— Il y a des gens planqués derrière les volets du premier étage, juste au-dessus du restaurant… Et aussi dans les autres compartiments.

— Quelle sorte de gens, comme ceux-là ?

— Non. Plus lucides, moins primaires… Des gens qui sont en bonne santé.

— Mais, fit-elle, interloquée, où tu vas chercher tout ça ? Les volets sont fermés et moi je ne vois personne.

— Tu ne sais pas observer, fit-il en redescendant à l'intérieur du wagon.

De là il pouvait voir leurs assiégeants aller et venir, un gobelet d'huile dans une main, leur arme dans l'autre. Il compta que quatre d'entre eux possédaient des fusils, les autres n'étant en possession que d'armes rudimentaires, bâtons, barres de fer et une hache.

— Surveille nos arrières, cria-t-il. Qu'ils ne nous encerclent pas.

Mais ils n'y songeaient même pas. Et puis il remarqua que celui qui portait la hache avait revêtu une sorte d'ensemble de couleur bleu clair. Un pantalon dépassait de sous la longue blouse souillée de taches sombres.

— Le type à la hache, on dirait un docteur, non ?

Mimi vint regarder et secouer la tête :

— Plutôt un infirmier… Mais dis donc, ces gens-là, c'est peut-être des malades de la tête, des cinglés… Mais oui… Leur attitude avec cette

Compound, et leur façon de boire l'huile de phoque !

— Des cinglés avec des gosses ? fit Liensun peu convaincu.

— Des gosses dingues enfermés avec eux… Ils n'osent même pas aller piller les boutiques parce que quelques oubliés de l'exode leur tirent dessus. S'ils étaient sains d'esprit ils les auraient déjà affrontés. Nous, on venait d'ailleurs, on les impressionnait moins. C'est pourquoi ils nous ont attaqués.

— En bloquant l'aiguillage ? Il faut être tout de même astucieux pour y songer.

— Il devait déjà être bloqué… Mais comment sais-tu qu'il y a des gens planqués dans le coin là-bas ?

— Je le sais, c'est tout.

Mais désormais il pensait surtout à la Compound. À tout ce bois qu'il pourrait entasser pour ranimer le foyer de la machine. Il remarqua que l'homme à la hache s'approchait de leur wagon.

— Le porc, hurla Mimi.

Il ouvrait son pantalon et exhibait son sexe flasque.

Alors Liensun se projeta de toute sa volonté en lui, envahit son cerveau avec une telle force que l'homme tituba du choc mental. Il parut soudain tétanisé et machinalement se reboutonna, reprit sa hache appuyée contre sa hanche et se dirigea vers la draisine.

— Un exhibitionniste, dit Mimi, pas étonnant qu'il soit chez les fous. Tu veux que je te dise, c'est une station-asile, ici. Il y en a quelques-unes dans la Compagnie, où l'on enferme les gens comme lui. J'en ai entendu parler quand j'étais dans mon Centre de

Réhabilitation. On y envoyait des internés comme moi et même j'ai failli être du lot car on me jugeait irrécupérable.

L'homme à la hache s'approchait du groupe de ses compagnons et soudain il se mit à hurler et courut la hache haute. Les autres n'attendirent pas et en quelques secondes disparurent. On entendait hurler l'homme et puis quelques coups de feu claquèrent mais le fou continuait à hurler et à les poursuivre.

— On y va, dit Liensun. À la Compound.

— Mais t'es complètement idiot…

Il la laissa, courut jusqu'à la locomotive, escalada les marches de la cabine. La porte en fer était évidemment bloquée mais il tira dans la vitre qui vola en éclats. Quand elle l'atteignit il était en train d'arracher les éclats de verre et se glissait dans l'ouverture. Habile et souple elle le rejoignit. Il lui désigna le tender :

— Tu as vu ?

Le tender faisait corps avec la locomotive et était rempli de bois. Du vieux bois de récupération.

— Mais comment savais-tu qu'il y avait ces planches ? hurla-t-elle de plus en plus affolée.

— À cause du type à la hache. Il a dû la trouver dans le coin et j'ai cherché, j'ai vu un wagon ancien complètement démoli. Quelqu'un avait entrepris de remplir le tender et, pour une raison inconnue, a dû y renoncer.

Ils entendaient toujours l'homme à la hache hurler et ses cris résonnaient sous la verrière recouverte de givre.

— Je sais faire du feu, dit-elle. Je m'en occupe,

mais l’eau de la chaudière a dû geler.

— Pas si on y a mis un produit spécial… C’est surtout la mécanique qui nous donnera du souci.

CHAPITRE XXIV

C'était une sorte de bébé, mi-humain, mi-animal inconnu, sorte de cochon poilu lui-même mâtiné de chèvre. Pas de visage humain, Lien Rag ne l'aurait pas supporté, mais des bras et des mains simplement. Et aussi quelque chose qui ressemblait à un torse d'homme mais à peine ébauché. Un jeune qui se traînait à quatre pattes et qu'ils avaient surpris dans les niveaux intérieurs en train de faire ses dents sur une poignée de porte. Ils l'avaient enfermé dans le scaphandre bricolé, l'alimentaient en air frais avec le compresseur. L'air vicié était récupéré de la même façon.

— On le sortira dans combien de temps ?

— Un quart d'heure, décida Kurts, d'une voix sans appel.

— Préparez la cage, ricana Gus qui surveillait le moteur du compresseur.

Le scaphandre s'enflait et se dégonflait comme une outre de vieux cuir racorni.

— Parce que le loupé n'occupe que le tiers de l'espace et qu'il y a du vide.

— Il faut trouver le moyen de le pressuriser et

de l'alimenter en air frais, soupira Lien Rag qui trouvait qu'ils allaient trop vite.

Ils ne pouvaient pas bricoler une sortie dans l'espace à partir des données qu'ils allaient obtenir dans cette piètre expérience.

— Il aurait fallu un loupé plus grand mais on n'avait pas le choix.

Gueule-Plate avec Kurty sur son dos allait et venait dans ce désordre incroyable, essayait de mordre dans les tuyaux d'alimentation en air et Kurts ne ménageait pas son arrière-train. Furieuse, elle se vengeait en répandant des crottes puantes.

— Douze minutes, annonça Gus, si on arrêtait ?

— Quinze minutes, trancha Kurts, toujours aussi intransigeant.

— Si on avait un hublot, au moins !

Ils n'avaient pas non plus réglé le problème de la fermeture de ce prototype. Ils avaient introduit le bébé Garou tant bien que mal en lui ligotant les pattes, avaient fermé en soudant aux micro-ondes tout en commençant l'alimentation en air, mais ils ne pourraient agir de même lorsqu'ils devraient sortir tous dans l'espace pour guetter les navettes.

— Top ! fit Gus.

Il fallut découper la peau du scaphandre avec l'espèce de pistolet à micro-ondes.

— Merde ! jura Kurts.

Le bébé Garou ne respirait plus. Il n'y eut rien à faire pour le ranimer.

— Ce sont les micro-ondes, dit Lien Rag. Elles ont dû coaguler son sang ou le brûler, ou trancher son système respiratoire. Il faudrait l'autopsier pour savoir.

— Quoi encore…

Kurts emporta le corps pour essayer de le faire éjecter dans le vide, selon un cycle compliqué qui ne fonctionnait pas toujours. Si d'ici trois jours le cadavre était toujours là, il faudrait le descendre dans les bas niveaux, en espérant que les loups-garous viendraient le dévorer.

— On recommencera, annonça l'ex-pirate.

— Il faut trouver un autre système de fermeture. Quelque chose d'étanche. Il n'y a qu'à prendre modèle sur nos combinaisons terrestres isothermes, fit Lien Rag.

— Il nous faudrait un matériel très sophistiqué pour y parvenir.

Ce fut un triste repas du soir. Même Gus, le plus réservé sur l'expérience, avait dans le fond de lui-même espéré qu'elle serait convaincante. Il avait pris Kurty dans ses bras et, appuyé contre la cloison, le berçait en pensant à autre chose. Gueule-Plate essayait de lécher les moignons de ses jambes que, le soir, il dénudait. Depuis quelque temps ils étaient toujours humides, sécrétant un liquide qui n'était pas du pus. Il ne souffrait pas.

— Sa langue va t'infecter, lui dit Lien Rag.

— Ça me fait du bien, avoua Gus.

Kurts proféra une obscénité au sujet de la chèvre-garou mais Gus n'y fit pas attention. L'ancien pirate restait sur le coup de leur expérience ratée.

— Il faut une fermeture simple mais étanche et un hublot pour que ce soit concluant. On ne va pas capturer des loupés pour les sortir sous forme de cadavres.

— Ça débarrasse, dit le géant.

Lorsque Kurty fut endormi dans son berceau, Gus retourna dans la salle des contrôles où Lien Rag continuait à travailler sur les caméras extérieures. Il en avait ranimé quelques-unes mais la majorité restaient inertes. Il espérait résoudre l'énigme de cette pelade et de la régénérescence du revêtement, apercevoir le véritable sas de sortie dans l'espace et surprendre l'envol ou le retour de l'une des navettes.

— Et s'il n'y avait plus de Voie Oblique, dit soudain Gus, si, depuis mon arrivée, c'était terminé ? Imagine que le programme se soit étendu sur des décennies ou des siècles et qu'il se soit interrompu ?

— Il y aura toujours des navettes amarrées au satellite, rétorqua Lien Rag, l'essentiel c'est de les trouver.

— Tu crois qu'elles sont à l'extérieur ? Pas moi. Souviens-toi de votre arrivée ici. Moi je me suis retrouvé à l'intérieur, pas loin de l'embryogénital. Je ne sais pas très bien comment j'ai pu en réchapper d'ailleurs… Mais la navette a pénétré dans le satellite.

— Mes souvenirs sont plus flous mais nous avons dû ramper, Kurts et moi, dans une sorte de boyau. Ce fut comme si nous étions des parasites dans un épithélium épais. Des sortes de gales. J'ai souvent rêvé par la suite de cette reptation effrayante, douloureuse. Je m'asphyxiais peu à peu jusqu'à ce que je débouche dans une coursive sans savoir comment. Je n'ai jamais retrouvé cet endroit. C'est tout de même étrange, non ? Kurts n'a même plus le souvenir de cette arrivée. Il faut dire que depuis quinze ans nous avons eu d'autres difficultés, d'autres malheurs.

Quand il avait cherché en vain à réactiver d'autres caméras, en guise de récompense il se passait les images diffusées par celles qui fonctionnaient. C'étaient toujours les mêmes vues, fixes, sans gros changement. Parfois il repérait un nouveau cratère sur la paroi du S.A.S. ou bien un bout d'écharpe du revêtement en train de se détacher, mais c'était tout. Plus loin, l'arrondi de la sphère créait une illusion d'horizon et, au-delà, c'était la nuit. Le jour qui parvenait sur la Terre durant quelques heures n'était presque pas sensible, à cette hauteur.

— Tu ne devrais pas passer autant de temps devant ces écrans, lui fit remarquer son cousin, c'est désespérant. Et puis ces furoncles qui exsudent on ne sait quoi, comme mes moignons, c'est quand même écœurant. Je sais de quoi je parle.

— Il y a pourtant une observation à faire. Je voudrais comprendre. Si nous pouvions obtenir les images des endroits les plus cachés, peut-être que nous progresserions rapidement…, par exemple l'axe qui relie les deux sphères. Il doit exister des caméras qui le surveillaient dans le temps, c'est un endroit primordial. Si jamais le moyeu cédait, tout serait perdu. Nous ne pourrions éviter l'implosion générale. Les portes étanches ne résisteraient pas. Le système d'alerte n'est pas très au point, de même que la pressurisation et son contraire. Avant, la sécurité devait être automatiquement calculée, les occupants de ce satellite pouvaient faire confiance à la mécanique. C'est terminé, et plus nous attendrons, plus le S.A.S. se dégradera.

Kurts, à l'écart, traçait les plans d'un nouveau

prototype de scaphandre, pensait qu'il aurait fallu le bâtir complètement en verre organique. De toute façon, la prochaine expérience aurait lieu dans l'eau d'une baignoire. En ouvrant le scaphandre on pourrait vérifier son étanchéité en relevant au besoin les traces d'humidité.

Ce soir-là, Gus alla se coucher et Lien Rag faillit s'endormir sur son siège tout en scrutant les écrans. Il sollicitait les commandes avec doigté, s'était rendu compte qu'il ne servait à rien d'appuyer très fort. Parfois en effleurant les touches, on obtenait des contacts qui se refusaient à une pression brutale.

Il faillit, tant il était fatigué, ne pas remarquer la formation d'un de ces fameux furoncles, comme ils les baptisaient. Ils avaient toujours cru que de minuscules météorites bombardaient la surface extérieure et l'endommageaient, mais il eut sous les yeux la preuve qu'il n'en était rien. Il crut rêver tout d'abord, en voyant se former une bosse sur la peau de S.A.S. Une bosse qu'il ne pouvait estimer en grosseur, faute de repère proche. Il se frotta les yeux, se pencha sur l'écran et vit apparaître les premières fentes, puis les fissures et d'un coup la paroi gonflée éclata et quelque chose de blanc parut jaillir, projeté dans l'espace et disparut en une seconde dans le noir du ciel.

Il n'y avait plus qu'un cratère purulent d'où s'échappait une sorte de bave incolore. Ce liquide aurait dû flotter dans le vide mais il restait collé au satellite. Juste un épanchement de quelques centilitres. Il réalisa qu'il avait oublié d'enclencher l'enregistrement de ces images stupéfiantes et faillit sangloter d'énervement.

CHAPITRE XXV

C'était comme la marche solennelle d'un conquérant retournant dans son pays d'origine. Des arcs de triomphe en matière plastique décorés de fleurs artificielles étaient désormais dressés dans toutes les stations. Il y avait des orchestres et des chœurs, des autels et des fumées d'encens. La locomotive ne pouvait traverser les stations à toute vitesse, ralentissait et recevait les offrandes. Des gens déposaient sur les rails des œufs, des animaux vivants, du pain et des gâteaux. On répandait du sel sur les flancs de la machine. Farnelle et Jdrien évitaient de se montrer, craignant que le mystère ainsi dévoilé ne fût mal accueilli, et Gdami, qui aurait bien aimé parader au-dehors, se voyait consigné dans sa chambre. Il était impossible de contourner la moindre petite station par l'extérieur. Chaque fois, il fallait s'immobiliser sur les quais d'embarquement et accepter le cérémonial, à peu près uniforme, de chaque communauté.

En pénétrant sur la Concession d'une Compagnie voisine, ils espéraient toujours que là ce serait différent, que nul ne se soucierait d'eux. En fait,

partout, ceux qui avaient refusé de s'enfuir ou n'avaient pu le faire étaient trop heureux de voir que les lâches qui les avaient abandonnés revenaient, qu'ils considéraient la locomotive comme leur allié.

— Nous sommes le bon pasteur qui a rassemblé le troupeau et le ramène à l'étable, disait Farnelle qui se souvenait des enseignements que son père tirait des évangiles.

— Nous perdons un temps fou, s'impatientait Jdrien, j'ai hâte de savoir si les miens sont en bonne santé. Ces gens qui ont fui ne savaient plus ce qu'ils faisaient et se sont souvent comportés comme des bandits de grand chemin.

La Pacific Channel Company diffusait des reportages très durs sur les exactions commises par les fuyards. Toutes ne pouvaient être imputées à quelques voyous profitant de la panique. On avait pillé, volé, violé et détruit des quantités de fois. Il y avait des témoignages horribles, des confessions qui ne l'étaient pas moins, faites par des gens qui avant de fuir occupaient des situations importantes.

— Nous devrions nous trouver à proximité de la frontière, se plaignait Jdrien, et nous en sommes encore à des milliers de kilomètres.

Alors que l'accès à certaines informations devenait possible au fil des jours, les réseaux câblés ou ferroviaires s'améliorant peu à peu, on n'avait aucune nouvelle de Titanpolis toujours bloquée par des centaines de trains immobilisés sur les réseaux y conduisant. On disait que certaines émissions radios avaient été captées, mais la Pacific Channel n'avait pu obtenir que des images sans signification, alors que ses équipes étaient les meilleures du monde.

— Vsin est une Rousse, disait Farnelle, pour le rassurer. Elle aura fui à travers la banquise en cas de danger.

— Les gens immobilisés à proximité du Dépotoir ont peut-être pensé qu'il existait toujours des réserves d'huile et de viande. Pendant des années, mes frères Roux ont tiré, des ossements de baleine, de quoi alimenter des milliers de gens, à condition qu'ils aiment la viande et la graisse de baleine. Qui se sera souvenu que les chaudières à fondre le lard sont éteintes depuis des années, et qu'il n'y a plus que quelques vieillards inoffensifs qui veillent sur le Mausolée de ma mère ? Dans la Banquise, les gens ne savent rien sur les Roux. Le Kid voulait leur aménager une place dans sa nouvelle société mais ça n'a jamais marché. Les Banquisiens nous méprisent et nous ignorent. Et pour le Kid nous ne représentons aucun intérêt économique. Nous faisons le bonheur des ethnologues et des chercheurs scientifiques. Nous sommes seulement appréciés de ceux qui attendent des révélations sur les trous de morses perdus sur la banquise, et des ingénieurs du grand Viaduc, qui nous envoient en reconnaissance pour repérer les mers intérieures de la banquise du Pacifique.

Gdami lui demanda s'il pourrait rester auprès de lui, là-bas, au Dépotoir.

— Pourquoi pas, mais il ne reste que quelques vieillards se déplaçant avec peine.

— J'irai aussi sur la grande banquise, avec les tribus.

La grande banquise. Jdrien pensa à son père qui, devenu Roux, s'était perdu quelque part à l'est et ne

reviendrait certainement jamais.

— J’ai hâte de connaître le Président Kid, lui avoua Farnelle. Je suis éblouie de connaître des gens aussi célèbres. Dire que j’ai vécu des années à bord d’un cargo coincé dans les glaces sans voir beaucoup de monde, et que désormais je côtoie tous ces gens-là !

Elle lui avait parlé de Kurts et de Lien Rag qu’elle s’obstinait à appeler Jdruk et Jdriele, affirmant qu’ils étaient d’abord, physiquement, des Roux, même si leurs connaissances étaient importantes.

— Je n’ai jamais pu imaginer cet objet qui flotterait au-dessus de nos têtes. Jamais… Et si j’ai bien compris, leurs souvenirs n’étaient pas nés de leur mémoire mais de celle de leurs doubles… Jdruk serait devenu comme Jdriele, qui a psychiquement régressé avant de devenir un Roux primitif. Je préfère ne pas avoir vu ça.

Dans toute l’Australasienne, des convois tentaient de revenir vers l’est en apprenant que la locomotive géante osait affronter la banquise.

CHAPITRE XXVI

Un refroidissement de la température les surprit en pleine expérimentation d'un autre scaphandre avec une créature capturée depuis une semaine. Kurts avait réussi à se procurer un casque de scaphandre transparent, à partir d'une réserve de hublots spécialement destinés aux coupoles d'observation. Il avait ensuite bâti le vêtement sidéral, équipé d'une fermeture à glissière pour ne pas laisser passer les ondes micrométriques :

— Je pourrai donc souder la fermeture, une fois l'animal à l'intérieur.

Ils ne se méfiaient pas, déjà bien affairés à maîtriser l'hybride de cochon et de chèvre qui hurlait de toutes ses forces, affolant Gueule-Plate qui, agenouillée dans un coin, paraissait psalmodier une prière. Ils réussirent à enfermer la créature et Kurts allait souder lorsque le froid arriva avec une brutalité inouïe. En quelques minutes ils se mirent à grelotter et Kurts, inquiet pour son fils, l'entraîna dans une cabine proche où il s'enferma. Lien Rag n'eut que le temps d'enfiler sa combinaison isotherme, dut aider Gus à en faire autant. Ils

charrièrent des couvertures de survie et des vivres. Gueule-Plate claquait des dents, ce qui faisait un bruit effroyable. Ils durent la maîtriser pour lui enfiler des vêtements chauds, des pantalons. Elle finit par se laisser faire, d'un air outragé.

Au bout de vingt-quatre heures, alors qu'une tempête de neige balayait les coursives, Lien Rag gagna la salle des contrôles, fut découragé de voir les voiles de glace qui paralysaient les appareils, rendaient les écrans opaques. Il dut dégivrer, essayer de réchauffer et programma les caméras extérieures. Il avait sa petite idée sur les raisons de ce changement de climat mais n'en avait rien dit aux autres.

Un quart d'heure plus tard il en avait terminé et rejoignait ses amis.

— Le revêtement a cédé et il y a eu une implosion. L'air glacé sidéral s'engouffre. Une chance que le trou se soit limité à une cinquantaine de centimètres de diamètre.

— Ça veut dire que les portes étanches n'ont pas résisté ? demanda Gus.

— Si, mais le froid pénètre par le système de ventilation encastré dans l'épaisseur de la paroi. Celle-ci doit mesurer plusieurs mètres et est parcourue de câbles, de tubes. Impossible de savoir où ça a pété. Il faut qu'on isole ce circuit de ventilation. Sinon, la neige finira par nous engloutir. Le système de régénération hydraulique est défaillant. Toute l'humidité, la condensation et l'eau du satellite, tombent en flocons un peu partout.

Kurts avait libéré la créature de son scaphandre. Elle s'était enfuie mais n'irait pas loin car celle-là

était habituée à la chaleur, contrairement à celles qui parvenaient sur la Terre.

— Je viens avec toi, dit Gus.

Ils durent chercher deux heures avant de découvrir une véritable soufflerie en haut d'une grande salle. Le froid descendait là à des moins quarante. Ils sondèrent la paroi aussi longtemps qu'ils le purent, à la recherche d'un système de fermeture, vannes manuelles surtout.

Lien Rag soulevait Gus à bout de bras pour ce genre d'opération et n'en pouvait plus d'épuisement. Il titubait tandis que le cul-de-jatte frappait avec un marteau pour repérer les gaines de ventilation. La neige devenait si épaisse qu'ils n'y voyaient plus à quelques centimètres et qu'elle montait déjà à leurs chevilles. Ils trouvèrent une série de vannes qui arrêtèrent net le souffle glacé, mais dans le deuxième niveau. Ils étaient prêts à abandonner leur étage, la salle des contrôles, les cuisines, pour se retrouver dans un climat plus acceptable, mais Gus s'obstina et tomba par hasard sur un placard où figuraient les schémas des installations de ventilation et d'hygrométrie.

Mais ils se perdirent dans la tourmente. Gus ne voyait plus Lien Rag qui, une seconde avant, était devant lui. Il criait mais le souffle de la ventilation était trop puissant. Celle-ci, complètement déréglée, rugissait de toute la force des turbines. Il finit par trouver Lien Rag qui gisait dans la couche de neige. Fatigué, il s'était allongé et avait envie de dormir. Il dut le gifler énergiquement pour l'obliger à se lever.

Ils essayèrent de retourner vers leur niveau mais durent se réfugier dans une cabine où régnaient un

silence merveilleux et une température de zéro degré seulement.

— On a failli y rester, commenta seulement Gus. Je vais aller voir si les vannes principales ne sont pas…

— Tu vas t'égarer, dit Lien Rag. Essayons plutôt de reprendre nos forces.

Ils s'assirent et attendirent. Lien Rag regarda soudain son cousin :

— Tu n'as pas l'impression que la fin du satellite est proche ?

Gus resta silencieux, le regard fixé sur le sol.

— Même si on pouvait colmater la brèche, d'autres furoncles éclateraient. Cet ensemble est en train de mourir, Gus, nous n'avons que peu de temps pour trouver le moyen de nous en échapper… Peut-être quelques jours, mais pas plus.

— J'ai souvent pensé que ça pourrait arriver, dit le cul-de-jatte. Surtout depuis quelque temps… Même l'ordinateur a des ratés, vieillit, gagatise. L'autre jour, il s'est complètement emmêlé dans les stocks. Je cherchais ce casque en forme de sphère, pour Kurts, et il s'est mis à bredouiller. Tu sais, cette tempête de neige, c'est comme un premier signe. Les autres étaient dues à des dérèglements internes. Cette fois, c'est l'enveloppe qui est attaquée. Ces furoncles sont d'énormes ulcères. S.A.S. est malade…, malade à mourir et…

Lien Rag frissonna, n'osa pas demander à son cousin de terminer sa phrase. Ils avaient le même pressentiment, mais aussi la même réflexion stupéfiante sur le satellite. Sans avoir jamais osé se l'avouer. Gus se dressa sur ses mains :

— Il faut quand même essayer d’arrêter cette tempête. Il y a le petit de Kurts qui risque d’en souffrir. Ça fait plus de vingt-quatre heures que ça dure, maintenant. Certains circuits seront irréparables si nous attendons trop.

Ils repartirent et descendirent encore d’un niveau, passant devant les loupés recroquevillés sur eux-mêmes, morts de froid. D’autres, enfouis dans la neige, les faisaient trébucher. Gus paraissait avoir une illumination, avançait péniblement mais sans jamais hésiter. Lien Rag n’osait pas lui demander où ils allaient.

Ils atteignirent l’axe central et découvrirent qu’il était entièrement bouché par la glace et la neige. Gus haussa les épaules et désigna une porte.

— Allons par là.

La tempête provoquait des remous tels qu’ils faillirent être arrachés au sol, le temps d’ouvrir une porte étanche et de se retrouver dans le calme et la chaleur. Calme relatif car des moteurs ronronnaient dans un angle : les turbines de ventilation.

— On va les inverser, dit Gus, rejeter le froid à l’extérieur. Pour l’instant on l’absorbe.

Lien Rag toucha par hasard la paroi au-dessus et la trouva d’une dureté nouvelle. La peau du satellite avait gelé en profondeur, risquait d’éclater quand on la réchaufferait.

— C’est comme la peau d’un vieillard, cria Gus. Elle est glacée.

CHAPITRE XXVII

Le plus long fut de réchauffer toute la masse de la Compound sans provoquer de dégel brusque, tout en résistant aux assauts des rescapés de cette station-asile. L'homme à la hache n'était plus parmi eux et Mimi, tout en transportant le bois jusqu'au foyer, se posait des questions, regardait Liensun avec un certain effroi. Il avait vu, pressenti des choses qu'elle-même n'avait pas soupçonnées et elle était sûre qu'il avait suggestionné ce pauvre fou pour qu'il se rue sur ses propres compagnons.

— Chauffe, il faut chauffer. La température monte doucement mais il faut que les réchauffeurs jouent leur rôle. L'huile doit également se dégeler sans surpression.

De temps en temps ils lâchaient un coup de fusil sans viser ces pauvres malheureux qui couraient autour de la locomotive, grimpaient sur la chaudière et devaient se brûler, rien qu'à les entendre hurler. Il y avait quatre heures qu'ils avaient allumé le foyer mais il leur faudrait encore une demi-journée avant de pouvoir quitter cet endroit.

La vieille draisine avait été mise en pièces.

Liensun eut un moment de fatigue et s'accroupit dans un coin, les yeux ouverts, pour surveiller sa compagne. C'est alors qu'elle ne se méfiait pas qu'il comprit les causes de son étrange comportement.

Dans la nuit, ils envoyèrent un peu de vapeur dans les cylindres mais durent vite arrêter, les pistons étant grippés. Il fallait laisser agir le circuit des réchauffeurs qu'on avait greffés sur cet engin construit sur le modèle d'une très ancienne locomotive.

— Tu as tué le fermier et sa femme, dit-il. Les deux fils ont fui dès que la radio a parlé de l'exode. Les parents sont restés, et tu les as tués. Gros Cochon les a dévorés, morceau après morceau. C'est pourquoi tu voulais le tuer, parce qu'il était le complice. Mais tu n'as pas voulu en goûter ; moi, tu m'en as laissé manger.

Elle était debout devant lui, sa main crispée sur la carabine à répétition de Rat, le revolver dans le dos, passé à la ceinture. Il ne levait pas les yeux vers elle, regardait ses pieds enfoncés dans des bottes fourrées trop grandes pour elle. Curieusement, elle avait de petits pieds élégants, de petites mains.

— Tu t'es vengée et Gros Cochon t'a aidée sans comprendre… Tu m'aurais bien tué aussi, mais tu ne connais rien à rien, ni à la conduite d'une machine et encore moins à celle d'une Compound. Tu as besoin de moi. Tu ne voulais pas qu'on te surprenne seule dans cette ferme d'herbage une fois que la panique serait finie.

— Comment as-tu deviné ? fit-elle terrorisée.

— Je sais, c'est tout. Mets du bois dans le feu.

Elle obéit en silence. Elle allait et venait sans

arrêt, n’osant se tourner vers lui.

— Regarde la pression d’huile, où en est-elle ?

— À moitié.

— Les réchauffeurs, le circuit est bouclé ?

— Non, pas encore du côté de l’embiellage.

Il ferma les yeux, restant uni à elle par la pensée. Il saurait ses intentions un quart de seconde avant qu’elle ne tire sur lui ou ne tente autre chose. Pour le moment, elle allait chercher des planches qu’elle jetait dans le foyer. Des planches créosotées qui empuantissaient l’air de la cabine d’une odeur de goudron.

Ayant un peu récupéré, il se rendit dans le tender, suivit la coursive si étroite qu’il fallait avancer de côté et découvrit la petite cabine de couchage, deux lits superposés. Il y avait aussi quelques provisions sous vide.

— Je mets encore du bois ?

— Tu t’arrêtes un moment.

Il examina les cadrans et essaya de nouveau d’injecter la vapeur. Seuls les deux cylindres de droite réagirent et les roues commencèrent à patiner sur le verglas. Cela faillit déséquilibrer la machine et il coupa la vapeur.

— Pourquoi la vieille ?

— Elle me frappait, m’injuriait.

— Non, tu détestes tout le monde. Je crois que tu as tout inventé, y compris l’histoire de Rat, qui devait être un bonhomme pacifique. Ils devaient tous savoir des choses sur toi et tu les as supprimés.

— Le vieux était horrible…, j’étais plus que son esclave, son tas de fumier.

— Tu l’as tué avec un couteau, c’est ensuite que

tu as récupéré le fusil. La vieille, tu l'as poussée en dehors de la serre, dans le froid, et elle est morte en griffant le givre du sas.

Elle recula vers la portière au carreau cassé. Ne s'en souvint qu'ensuite et baissa la tête juste comme on lui tirait dessus. La balle étoila le toit de la cabine.

— Tu n'étais pas là ! hurla-t-elle. Tu ne peux pas savoir.

— Va chercher du bois.

Elle lui jeta un regard meurtrier et lui montra ses mains ensanglantées par les échardes, rougies par la chaleur infernale du foyer.

— Des planches, cria-t-il. Sinon, on arrête tout.

Elle obéit et fit plusieurs voyages. La température avait encore grimpé et cette fois les cylindres de gauche acceptèrent la vapeur. Les pistons se dégommèrent lentement tandis qu'il réglait l'admission avec doigté, arrêtant quand la pression augmentait. Le circuit des réchauffeurs fonctionnait assez bien, excepté côté tender. La réserve d'eau paraissait n'être qu'un bloc de glace.

— Tu vas descendre, dit-il, je ne t'emmène pas.

Mimi le regarda comme si elle avait reçu un coup.

— Allez ouste, sur le quai !

— Mais ils sont fous, ils vont me déchiqueter…

— Et toi, qu'est-ce que tu es ? Non seulement une folle, mais une tueuse.

Curieusement elle n'avait même pas l'idée de prendre sa carabine pour l'en menacer ou lui tirer dessus.

— Liensun, laisse-moi à bord. Je ferai tout ce

que tu voudras, tout.

Alors elle lui donna des précisions d'une crudité effrayante qui le révulsèrent. Tout ce qu'elle avait appris avant le Centre de Réhabilitation, et chez les fermiers.

— Tu n'auras pas à le regretter, dit-elle avec un sourire gluant.

— Fous le camp ! Je n'ai pas envie de veiller toutes les nuits de crainte que tu ne m'assassines. Et c'est une chance que je t'offre, sinon je te livre à la première patrouille de police que nous rencontrerons.

— Pas ici, plus loin, ailleurs.

— En pleine banquise ?

— Liensun, je t'ai appris comment utiliser les skis et jamais Rat ne t'aurait donné la draisine…

— Va chercher du bois, dit-il, excédé.

Il recommença d'injecter la vapeur et cette fois obtint un équilibrage satisfaisant. Les roues patinèrent une bonne minute avant d'adhérer aux rails et la lourde machine commença d'avancer vers le sas de sortie.

Mimi était dans son dos, gonflée de pensées haineuses, mais il savait qu'elle n'oserait rien faire. Elle n'aurait pu conduire cette machine et, d'ailleurs, les trains, le machinisme, l'effrayaient.

CHAPITRE XXVIII

La jeune secrétaire-adjointe avait tout essayé pour obtenir des nouvelles du Dépotoir. Elle avait passé une partie de la nuit à tenter de joindre par radio des fermes voisines, des patrouilles de police. La nuit les ondes se propageaient plus facilement mais elle dut avouer au Président Kid qu'elle avait échoué.

— Je vous croyais plus entêtée, fit-il avec colère.

— Je le suis mais les réseaux sont encore bien embouteillés et les fermes isolées ne répondent pas. Les gens ont dû fuir surtout lorsque le waterduc a cessé de les alimenter en eau chaude. Je reprendrai mes essais dans un moment.

Il lui en voulait pour bien des choses, parce qu'elle se refusait à lui, parce qu'elle était désirable, fraîche, parce qu'il était inquiet pour la compagne de Jdrien, Vsin.

— Cette locomotive géante se dirige vers l'est, suivie par des dizaines et des dizaines de convois.

On avait réussi à capter une émission de Pacific Channel Company, la première depuis les événements. Les relais avaient été détruits

inexplicablement.

— On déblaye toujours le réseau ouest en direction de la Mikado mais ce sera long.

— Cette locomotive suspecte nous amène un flot de réfugiés… C'est trop tôt, criait le Kid, trop tôt pour pouvoir les accueillir. Ils vont saturer mes réseaux.

Fields avait cru bon d'envoyer des poseuses géantes de rails, afin d'installer un réseau parallèle pour permettre aux engins de déblaiement d'atteindre les points névralgiques, et il était à craindre que la trop fameuse machine ne les utilise pour poursuivre sa triomphale marche en avant.

— Une machine-dieu, ricanait le Gnome, vous parlez d'une supercherie, et des imbéciles marchent dans cette escroquerie.

— Des millions de gens, répliqua Mary Halan. Ce n'est plus une secte mais une véritable religion. D'ailleurs les Néo-Catholiques fulminent. Si vous l'accueillez en Compagnie de la Banquise ils vous en voudront.

— Je n'ai ni à l'accueillir ni à la repousser, mais son initiative m'ennuie, c'est tout.

Indépendamment de la machine, on notait un certain nombre de retours. Surtout du côté de la Province Antarctique. Les réfugiés quittaient la Panaméricaine, essayaient de regagner leurs lieux d'habitation mais ce n'était pas toujours possible. On organisait des centres d'accueil avec un minimum de nourriture et de chauffage.

— Où est Fields ?

— Il étudie les petites lignes privées. Certaines communiqueraient entre elles et permettraient

d'éviter les réseaux. On pourrait les réquisitionner pour quelque temps.

— Qu'importe, il n'y a plus personne dans ces fermes isolées.

— Ce serait plus légal, voyageur président, dit la jeune femme avec sévérité.

— Ces gens-là ont déserté. Vous savez que je regrette de ne pas avoir décrété l'état de guerre ? Ils auraient peut-être eu quelques scrupules à fuir, sachant ce qu'ils risquaient.

Ils eurent d'autres nouvelles de la fameuse Locomotive-dieu qui, visiblement, tentait de rejoindre la Mikado Cie. On parlait de centaines de trains, de véhicules personnels roulant dans son sillage, et une radio australasienne affirmait que des miracles avaient lieu sur son passage, que l'électricité irriguait à nouveau les réseaux, que les moteurs gelés se remettaient à marcher.

— On va en entendre de plus croustillantes encore. Je comprends que les Néos soient furieux.

Plus tard Fields pénétra dans son bureau avec des liasses de documents. Toutes les autorisations de construction de lignes privées qui avaient été demandées depuis des années, assorties de plans d'implantation. Il paraissait exulter de ses trouvailles et commença de disposer le tout sur le plancher, sous l'œil goguenard du Kid.

— Dans certains coins, nous pourrions en quelques heures établir des rails de liaison, et en moins de deux ou trois jours nous pourrions avoir un réseau tout à fait inédit qui, approximativement, relierait Kaménépolis à Hot Station. Bien sûr c'est très compliqué de s'y reconnaître. Ça fait de drôles

de zigzags mais on sera sûr de ne rencontrer personne sur cette ligne-là.

Le Kid descendit de son fauteuil et s'agenouilla à côté de son secrétaire.

— Où est le Dépotoir ?

— Ici. On pourrait y accéder si nous pouvions atteindre cette station, ici.

— Comment se nomme-t-elle ?

— C'est une medical station… Il y a un hôpital… En fait, exactement, c'est une asylum station. On y traite les maladies mentales à l'aide d'une thérapeutique adaptée…

— Et comment joindre cette bizarre station ?

— Il faudrait créer une ligne d'une vingtaine de kilomètres. Avec une poseuse adaptée, on fera ça en moins de deux jours et sans grands frais, la banquise, à cet endroit, s'y prête admirablement bien. J'ai des renseignements topographiques très précis.

CHAPITRE XXIX

Pendant huit jours, les trois hommes essayèrent de réparer les dégâts de la tempête de neige. Lorsque celle-ci commença à fondre, la climatisation ayant à nouveau fonctionné, ils faillirent être inondés, par suite d'une panne du système de régénération hydraulique. Il fallut démonter de nombreuses pièces, courir dans les niveaux inférieurs, dégager certaines bouches de chaleur où les loupés, surpris par le froid, avaient tenté de se réchauffer. Bientôt, avec la remontée de la température, la puanteur devint insoutenable. Des dizaines d'hybrides morts pourrissaient dans des recoins inaccessibles.

— Ce pauvre vieux S.A.S. a drôlement trinqué, disait Kurts, mélancolique.

Il avait dû réanimer Gueule-Plate prise de syncope à cause du froid, réalisant que Kurty était fortement attaché à sa bizarre nourrice. Elle était au chaud dans une des meilleures couchettes et il lui préparait ce qu'elle préférait par-dessus tout, des pousses de soja, arrosées d'un sucre fondu.

Lorsqu'il put s'intéresser à nouveau aux écrans, Lien Rag chercha à localiser la brèche du satellite et

la découvrit assez vite. Dans l'implosion qui avait suivi, la vapeur d'eau aspirée s'était congelée et formait un énorme champignon blanc au-dessus de l'arrondi de la sphère, bouchant, par un hasard heureux, le trou.

— Si on peut le repérer, nous avons un sas, dit Gus. Il suffira de l'agrandir quelque peu.

Kurts commença à chercher un cobaye pour son nouveau scaphandre, mais il ne put découvrir un seul Garou d'une taille convenable. Les survivants à ces quarante-huit heures de froid et de neige avaient préféré gagner des zones plus clémentes, les bas-fonds du satellite où l'eau fétide des marais avait dû maintenir une certaine tiédeur.

Gus préférait rejoindre Lien Rag dans la salle des contrôles. Les deux hommes, sans s'être livrés à des confidences précises, partageaient les mêmes doutes, les mêmes soupçons. Parfois l'un des deux, sur le point de prononcer un mot révélateur, s'interrompait brusquement de parler et l'autre n'insistait pas, pétri lui-même dans l'effroi de trop en dire.

Au cours de ces journées où les corps osaient se décontracter après le danger, ils eurent des regards nouveaux pour certains appareils, certaines courbes graphiques dont ils n'avaient jamais compris la signification. Depuis longtemps ils dédaignaient les lumières rouges qui s'allumaient brusquement. Les trop nombreux courts-circuits provoqués par les hybrides ne les affolaient plus, comme au premier temps de leur séjour. Lien Rag, en quinze ans, disait avoir tout connu avec ces signaux. Même l'alerte rouge annonçant que le satellite allait imploser ou

basculer sur son orbite.

Gus se disait que le reflux des hybrides et de tous les monstres vers les bas-fonds allait, pour un temps, les mettre à l'abri de ce genre d'émotions. Il n'était jamais agréable de voir clignoter un voyant au rouge, même si on essayait de rester indifférent. Depuis la tempête de neige leur nombre s'était considérablement réduit et une douzaine seulement affichaient cette couleur de catastrophe.

— D'accord pour l'hygrométrie, ronchonnait Gus parlant tout seul dans une barbe qu'il avait oublié de raser depuis des semaines, d'accord pour l'immobilisation des ascenseurs verticaux, d'accord pour la production d'eau chaude… On le sait, que l'embryogénital a quelques ennuis, mais c'est endémique depuis des décennies, peut-être des siècles. Par contre cette loupiote qui semble saigner, là, ça veut dire quoi, juste au-dessus de cet enregistreur ?

Lien Rag, occupé avec ses caméras extérieures, ne faisait pas tellement attention. Gus examina l'appareil et releva certaines indications incompréhensibles, les traita pour en demander l'explication à l'ordinateur. La lecture de l'imprimante lui demanda du temps. Il attira l'attention de son cousin sur l'appareil enregistreur et le voyant.

— C'est un analyseur d'albuminoïdes, dit-il. D'après ce que j'en sais il y aurait un excès dangereux quelque part. Mais où ? Dans l'air que nous respirons, dans l'eau ?

— Dans l'eau peut-être… L'albumine vient de l'hydrolyse des protéines. L'albumine est un acide

aminé…

— Nous sommes en danger ?

— Il n’y a qu’à faire des analyses pour en être sûr. Possible que nous mangions trop de viande également et de sel.

Mais à côté un autre enregistreur virait lui aussi au rouge par moments, et Gus, après des heures de recherches, découvrit qu’il indiquait une hyperglycémie importante. Cette fois Lien Rag s’intéressa de plus près à ces signaux inquiétants et ils se rendirent ensemble dans la petite pièce d’auscultation automatique. Il fallait s’allonger sur un lit d’examen, respirer dans un appareil tandis qu’une prise de sang était effectuée sur les deux bras enfoncés dans deux tubes. Les résultats s’affichèrent sur un écran et s’imprimèrent sur une feuille.

— Tout est correct, dit Gus, peut-être un peu d’acide urique.

— Nous sommes fatigués et c’est la cause de sa présence. Il faudrait que Kurts se prête aux analyses également.

— Tu crois que l’hyperglycémie et l’albuminurie nous menacent parce qu’elles sont dans l’air ou dans l’eau ?

Ils se regardaient avec gravité et Lien Rag commença de secouer la tête. Là-dessus Kurts arriva et se prêta non sans rechigner aux examens automatiques. Lui n’avait même pas d’acide urique, mais par contre des ennuis avec les transaminases.

— Ça veut dire quoi ?

— Que tu bois un peu trop peut-être, dit Lien Rag.

Les deux cousins revenus dans la salle des

contrôles s'assirent côte à côte. Lien Rag désigna d'autres appareils :

— Toute une batterie d'analyseurs spéciaux, spécifiques, devrais-je dire. Ils ne concernent nullement l'air, l'eau ou la nourriture que nous avalons.

Gus approuva en silence.

— Je suppose que ces résultats très alarmants signifient qu'il existe dans ce satellite une matière vivante qui absorbe trop de protéines, trop de sucre ?

— C'est tout à fait logique, murmura son cousin.

— Il y a dans les cryos des quartiers énormes de viande très sucrée, des silos de graines également sucrées. Un courant mystérieux, nous supposons qu'il s'agit de micro-ondes, les réduit en molécules invisibles pour les transporter nous ne savons où.

— Il m'est arrivé, dit Gus, de faire des recherches nombreuses pour retrouver cette bibliothèque d'archives manuelles située à Karachi Station, dans le nord-ouest de l'Australasienne. Je me servais de banques de données et des intermémos qui reliaient entre eux les différents computeurs. J'appris qu'il y en avait de toutes natures, électroniques bien sûr mais aussi à fluides, et à protéines.

— C'est exact, dit Lien Rag. Nous n'avons fait que copier nos ancêtres d'avant la Grande Panique. On a retrouvé des plans excellents pour ces différentes catégories, mais en définitive c'est l'électronique qui a fini par s'imposer. Ne me demande pas comment fonctionnaient les deux autres, je n'en sais absolument rien.

— Si notre ordinateur était un protéinique ? Qu’il ait besoin de s’alimenter un peu comme nous autres avec des matières qui en contiennent, la viande, par exemple, ou des végétaux comme les graines de ces fameux silos des cryos ?

Lien Rag restait silencieux.

— Tu n’es pas d’accord ?

— Si, mais je reste quand même prudent. Cet ordinateur fonctionne à peu près comme ceux de notre Terre, logiciels, écrans, imprimantes, etc. Il aurait fallu combiner deux catégories. C’est possible… Mais je crois que tu n’oses pas aller plus loin.

— C’est difficile à admettre.

— Le sucre, tout ce sucre, trop de sucre absorbé, trop de viande consommée d’où albumine et diabète… L’hyperglycémie c’est le signe du diabète… L’ordinateur ne serait plus un ordinateur mais simplement un cerveau vivant comme le tien, le mien, qui aurait besoin de se nourrir pour fonctionner. Au lieu d’un courant électrique, il utiliserait une énergie venant de la combustion des aliments…, tout comme chez nous.

— Simplement un cerveau installé dans ce que nous pensions être le cœur du satellite. Nous y avons aussi situé le réacteur, non ? Ne me dis pas qu’il n’y a pas de réacteur puisque nous avons des contrôleurs de radioactivité et que celle-ci est souvent trop forte.

— Je ne le nie pas. Nous aussi nous dégageons une certaine radioactivité, infime. Mais à cette échelle, vu la dimension du satellite, nous pouvons estimer que certaines doses peuvent devenir mortelles pour nous.

Gus se souleva avec ses mains, se laissa glisser au sol et s'éloigna en traînant son corps, preuve qu'il était très fatigué ou préoccupé :

— Nous allons en rester là, dit-il. Nous admettons un cerveau vivant alimenté de la façon la plus naturelle qui soit, la nourriture protéinique. Je préfère que pour aujourd'hui nous n'allions pas au-delà, car mon entendement n'est pas à même de supporter d'autres précisions.

Lien Rag soupira, comprenant parfaitement l'attitude de son cousin. Lui-même préférait attendre avant de réfléchir au-delà de ces découvertes déjà difficiles à assimiler.

CHAPITRE XXX

Le célèbre avocat Jeb Interson essayait encore de porter beau mais les derniers coups du sort l'avaient profondément atteint et il en conservait la trace, comme des cicatrices à peine refermées, sur son visage aristocratique. Les rides profondes burinaient son front, creusaient ses joues, le vieillissaient de dix ans. Et jamais Yeuse n'avait paru aussi éclatante dans la beauté de ses quarante ans. D'ailleurs elle avait soigné son apparence, s'était discrètement maquillée, portait une robe, à la place de sa combinaison habituelle. Sa poitrine s'offrait dans une sorte de corolle provocante et ses jambes étaient dénudées bien au-dessus du genou, selon les critères de la mode du moment : dans les milieux aisés, les femmes découvraient leurs cuisses, portaient des collants transparents qui affolaient les hommes.

— Vous êtes splendide, murmura-t-il, et je regrette que vous ne m'ayez plus jamais accordé un seul sourire ou mot gentil.

— Vous m'avez forcée à vous accorder bien plus, dit-elle, ici même dans ce bureau. Croyez-vous

que j'ai oublié que vous m'avez forcée à vous satisfaire à la façon d'une prostituée à un dollar ?

— J'étais fou… Je suis très impressionné, dans le fond, et je voulais briser ce sentiment qui m'est d'ordinaire totalement étranger.

— Vous m'avez humiliée, dit-elle.

Il sourit :

— Vous m'avez fait demander pour me le reprocher ?

— Non. J'ai de très mauvaises nouvelles de la Chemical Company et j'espère que vous avez suivi mes conseils, en vous retirant quand il le fallait du conseil d'administration.

— Vous savez bien que non et que je suis en train de perdre soixante pour cent de mon capital. Même si les choses redeviennent normales, la consommation de médicaments ne reprendra pas avant des années. Les gens auront d'autres soucis qui les empêcheront de tomber malades.

— J'ai quelque chose à vous proposer, dit-elle, la création d'une industrie du médicament dans notre Concession. Nous pourrions vous aider à installer des trains-laboratoires. Je sais que la Chemical Company trafiquait avec des produits interdits, comme les fameuses hormones contre le froid ou contre le chaud. Vos gros bénéfices provenaient de cette fabrication. C'était trop dangereux pour que vous puissiez continuer encore longtemps. L'industrie pharmaceutique que vous créeriez se contentera de petits bénéfices, mais sera sûre.

— Je ne peux mettre un dollar là-dedans, fit-il, et je le regrette.

— Nous payerons les trains, les équipements, embaucherons les spécialistes, tout le personnel de qualité. Nous attendrons cinq ans avant d'être remboursés.

Il ferma à demi les yeux, joignit les mains sous son menton osseux :

— Qui dois-je tuer en échange ?

— Ne plaisantez pas. Je sais que vous êtes désormais très proche des Aiguilleurs qui verraient en vous un éventuel candidat à la présidence si, par malheur, je devais démissionner ou mourir. Je pense qu'ils préféreraient que je meure.

— Vous les avez tracassés, dit-il, et c'est un euphémisme. Croyez-vous vraiment que je sois leur homme ?

— Mes renseignements sont précis et je peux même vous donner les jours et les heures de vos rendez-vous avec les représentants de la caste. Vous les rencontrez le lundi dans l'après-midi et, s'il le faut, encore un jour dans la semaine. Ils vous ont promis un million de dollars pour renflouer la Chemical Company.

Jeb Interson souleva ses paupières flétries comme le cou dénudé d'un poulet et la regarda avec admiration :

— Je n'aurais jamais pensé, quand vous avez été élue, que vous vous débrouilleriez si bien. Finie, la petite oie naïve du début ?

— Finie, celle qui se laissait subjuguer par le beau parleur, dit-elle en grimaçant.

— Ça vous dégoûtait si fort ? fit-il, vexé. Je croyais que vous aimiez ça. On me l'avait dit.

— J'aime choisir. Mais parlons de notre affaire.

Je vous promets un plus gros investissement. Cinq millions de dollars en tout et une grande liberté de manœuvre. Vous pourrez garder vos parts dans la Chemical, à moins que le Président Kid ne veuille les racheter. Si ça vous intéresse, je veux bien servir d'intermédiaire. C'est mon ami.

— Pas seulement votre ami, fit-il, grinçant.

— Décidément, vous êtes jaloux.

— Je ne peux pas vous oublier… Je me suis conduit comme un imbécile alors que je rêvais de vous aduler. Si j'avais eu moins d'orgueil, je me serais prosterné à vos pieds, je vous aurais servie comme un esclave.

— Vous me gênez, dit-elle. Je veux que vous restiez un grand ami des Aiguilleurs, que vous entreteniez leur espoir, mais vous me rapporterez tout ce qu'ils envisagent. Et vous irez plus loin, vous essayerez d'avoir des documents irréfutables sur leurs opérations financières. En principe, ils ne devraient disposer que de leur salaire, qui même à l'échelon le plus élevé est assez modeste. Or, ils dépensent des fortunes pour donner à leur caste le plus grand éclat. Je veux savoir d'où vient l'argent, je veux savoir ce qu'ils cachent à Salt Station, indépendamment de ce que j'ai pu déjà apprendre.

— Grâce à votre protégé, cet imposteur qui se prétend le Messie des Roux.

Yeuse sourit :

— Vous voilà bien renseigné. Je veux que vous trouviez pourquoi les Ragus les inquiètent autant.

Jeb Interson parut frissonner et son visage pâlit encore :

— C'est ma mort que vous souhaitez ? Et quelle

mort ! Vous connaissez leurs méthodes ?

— Songez à tous ces millions de dollars qui vous permettront de faire bonne figure et de continuer à faire partie du Conseil restreint.

Il sursauta malgré tout :

— J'ai suffisamment d'actions pour…

— Vous serez obligé de vendre si l'affaire de la Chemical tourne mal et vient devant la CANYST. L'amende pour fabrication et vente d'hormones interdites peut vous coûter très cher… La majorité nécessaire pour faire partie du Conseil restreint. Si vous vendez seulement quelques milliers d'actions, ceux qui attendent impatiemment à la porte du Conseil prendront votre place. Vous ne serez plus rien. Qui aura envie d'utiliser les services d'un avocat qui ne fait plus partie de cette haute institution ?

— Ils ne me disent rien. Ils veulent seulement que je sois éventuellement prêt à vous succéder. Tout ce que vous me demandez fait partie de leurs secrets. La moindre question, et ils se méfieront.

— Il faudra pourtant que vous me donniez des gages et le plus rapidement possible. Disons avant trois semaines. Sinon, vous perdez tout. Et vous risquez la prison.

— Ne vous ai-je pas aidée à conquérir le pouvoir ? fit-il, avec une colère difficilement contenue.

— Vous me l'avez fait payer trop cher, répliqua-t-elle avec mépris. Je ne l'ai pas oublié.

— Vous êtes devenue cruelle, murmura-t-il.

CHAPITRE XXXI

Ann Suba examinait les photographies avec une émotion telle qu'elle dut s'asseoir et ne trouva rien à dire avant plusieurs minutes. Charlster savourait son succès en compagnie des deux techniciens du radiotélescope qui avaient réalisé cet exploit.

— Je me demande si depuis la Grande Panique on a jamais réalisé pareil miracle, murmura-t-elle, les larmes aux yeux.

Pourtant, il n'y avait qu'une sorte de double tache floue, à peu près ronde, se détachant sur un fond noir. On distinguait très bien l'espèce de panache sur le côté de celle de gauche.

— Une implosion, dit l'un des techniciens. Nous prenions depuis quelques jours une photographie toutes les minutes en essayant d'améliorer la qualité de l'image. Il fallait affiner la réception du rayonnement de ce corps inconnu. Par chance il n'y avait ni vent ni vapeurs, rien qui venait perturber la réception. Pas d'émission radio non plus. Trois heures du matin, c'est un moment très favorable.

— Une implosion ! murmura-t-elle.

— Avec émission de vapeur d'eau qui, tout de

suite, s’est congelée en une sorte de panache.

— Si vous permettez, dit un des techniciens, nous parlerons plutôt de champignon. Si nous avions pu avoir une photographie plus précise, nous pourrions le prouver. Il y a eu également des objets qui ont dû être aspirés à l’extérieur… Depuis que nous avons construit des dirigeables, nous avons su étudier la pressurisation et son contraire, lorsque nous envisagions de les faire voler en très haute altitude. Cela nous a servi pour analyser cette impulsion.

Mais le reste était encore plus bouleversant pour Ann Suba. Rigil, qui jusque-là n’avait pas compris leur émotion, commença lui-même à frémir d’émerveillement.

— L’analyse spectrale nous donne des quantités de renseignements. Il y a de l’oxygène et du gaz carbonique dans ce satellite. Ils ont fusé dans le vide sidéral… Il y a certainement de la vie car nous avons eu des infrarouges et des acides aminés. Des protéines, autrement dit, qui peuvent provenir de détritus, voire de déjections.

— De la vie ! s’exclama Rigil, ravi. De la vie au-dessus de nos têtes, dans le ciel ? Mais comment pouvez-vous en être certain ?

— Un satellite habité ? fit Ann Suba. Par qui et pourquoi ?

— Un vieux satellite, précisa Charlster, si nous tenons compte de cette implosion qui nous paraît due à une usure de revêtement. Ce fameux revêtement organique dont je vous parlais.

— Mais il n’y a pas d’air ! s’exclama Rigil fier de son savoir. Donc pas de frottements ?

— Il y a des micro-astéroïdes et surtout le rayonnement cosmique. À la longue, aucun corps stellaire ne peut y résister…

— De la vapeur d’eau, dit Ann, qui s’est congelée. Ce satellite est peut-être rempli d’eau comme un aquarium, avec des êtres qui ressembleraient à des poissons ?

— Toutes les hypothèses sont acceptables, dit Charlster, mais nous obtiendrons peut-être d’autres résultats au cours des prochaines observations nocturnes. De jour, c’est inutile car le vent nous amène des fumées même si elles sont invisibles. Des poussières également, poussières de glace qui nuisent à la réception.

— Vous avez une autre hypothèse ? lui chuchota Ann Suba un peu plus tard.

Il mit sa main sur son cou et étreignit la chair tiède. Elle frissonna mais n’essaya pas de se dégager. Depuis quelque temps il se permettait quelques privautés sur elle. Elle ne savait que faire mais ne trouvait pas ça insupportable au point de se rebiffer.

— Un jour, je vous la confierai au cours d’un petit souper gentil, murmura-t-il. Vous verrez comme je suis bon cuisinier. J’aime bien traiter les jolies femmes.

— Qu’en diront vos si jeunes et si passionnées élèves ? se moqua-t-elle. Mais pour être plus sérieux, ne craignez-vous pas une implosion encore plus grave qui détruirait en partie ou en totalité votre D.B. ?

— Cela peut arriver et nous passerons toutes nos nuits à le photographier.

— Qui peut vivre là-dedans ? Et depuis quand ?

— Peut-être des équipes qui se relayent.

— Des équipes venues d'ailleurs, d'un autre système ? Juste pour nous surveiller ? Je n'y crois guère.

— Alors peut-être des équipes venues de la Terre. Souvenez-vous de la légende de la Voie Oblique entretenue surtout par les Rénovateurs mystiques et quelques peuplades primitives… Il s'agirait de deux rails flamboyants se dirigeant vers le ciel. Autrefois je pensais qu'il y avait là extrapolation d'un fort sentiment religieux, le besoin de lever la tête pour jauger la troisième dimension, ce que la nouvelle société interdit de faire.

— Des gens viendraient de la Terre pour maintenir quoi ? Les appareils ? Pour acquérir de nouvelles connaissances ? Que voit-on de là-haut ? Votre nœud spatial ?

— Même pas, puisqu'il est caché par la Terre.

Il continuait à lui caresser le cou, et se penchait vers elle comme pour apprécier son parfum discret.

— Nous allons améliorer encore la qualité des photographies. Nous parvenons à mieux maîtriser notre radiotélescope.

CHAPITRE XXXII

Kurts était très fier de son scaphandre qui paraissait tout à fait convenable. Lien Rag avait accepté de s'y laisser enfermer et la pressurisation avait très bien fonctionné jusqu'à ce qu'une valve trop fragile ne cède. L'air arrivait bien mais le gaz carbonique était difficilement extrait. Il y avait de gros progrès à réaliser encore.

Ils se retrouvèrent dans la salle des contrôles où Kurts essaya d'obtenir de l'ordinateur les meilleures données pour fabriquer son appareil respiratoire.

Et d'un seul coup l'électronique s'embrouilla et donna des informations aberrantes, notamment sur les maladies osseuses.

— Qu'est-ce ça vient foutre dans mon problème ? s'énerva Kurts.

— Je t'avais prévenu, dit Gus, cet ordinateur devient sénile. C'est de plus en plus souvent qu'il se trompe.

Lien Rag examina l'imprimante sur les maladies osseuses. Il releva les termes d'ostéite maligne et plus loin d'ostéosarcome. Il apprit qu'un sarcome était un cancer du tissu conjonctif et utilisa cette clé

pour pénétrer à nouveau dans les mémoires du satellite. La réponse fut assez rapide mais ne fut donnée que par l'imprimante. L'écran, lui, resta allumé mais sans images, comme si une certaine pudeur retenait l'appareil d'exposer de façon trop crue les étapes de cette maladie.

— Kurts, tu avais bien fait des prélèvements des parois dans les cryos ?

Leur compagnon bougonna et agita sa main vers une pile d'imprimantes oubliées dans un coin. Il enrageait de ne pouvoir obtenir une visualisation correcte de son appareil respiratoire.

— Par là.

Lien Rag alla fouiller dans le coin sous le regard attentif de son cousin Gus. Il lui fallut un bon quart d'heure pour retrouver ces résultats d'analyse. Ils avaient été, la première fois, assez déçus par les explications reçues, un véritable cours sur les cartilages et les os, avec toutes les maladies s'y rapportant. Ils n'avaient pas lu avec assez d'attention un certain passage que Lien Rag compara avec celui concernant l'ostéosarcome. Il réfléchit, prit quelques notes puis posa d'autres questions à l'ordinateur central.

Gus fit coulisser son siège sur le rail qui courait entre les pupitres et se rapprocha de lui.

— Cette fois, murmura-t-il, nous ne pouvons plus reculer. Je sais ce que tu es en train de chercher.

Ils attendirent ensemble et l'imprimante se mit à crépiter tandis que l'écran concerné restait muet.

— Trop long, soupira Gus en voyant les plis s'entasser dans le container de réception, il nous

faudrait des jours et des jours pour lire, comprendre, analyser. Il faut exiger que les explications soient schématisées sur une série de planches en trois dimensions.

— Mais comment obtenir qu'il oublie cette espèce d'amour-propre ?

Pourtant ils essayèrent. Chaque fois l'ordinateur répondait par une imprimante plus courte mais en réponse Lien Rag ne tapait qu'une seule touche : visualise.

— Il est têtu, dit Gus, mais nous le sommes aussi.

— Pas têtu…, pudique… Il a attendu des années avant de nous avouer le mal dont il souffrait. En quinze ans, jamais nous ne nous sommes doutés de tout ça. Du cerveau vivant, de…

— Regarde, ça vient.

D'abord floue et en blanc et noir l'image s'éclaira de couleurs vives, rouges, jaunes et bleu clair. D'un seul coup ils eurent sous les yeux toute l'ossature de S.A.S. avec les deux sphères et le moyeu central. Kurts surpris de leur silence et de leur air interdit s'approcha et poussa un cri :

— C'est la première fois que nous obtenons une vue d'ensemble de cette importance, aussi détaillée. Dire qu'autrefois je me suis acharné des semaines pour avoir ça… Comment avez-vous fait ? Vous avez vu…, le cerveau c'est cette masse jaune, là… Bizarre, mais que viennent faire ces taches blanches qui envahissent l'hémisphère de gauche ? À droite aussi, mais moins visiblement… Et regardez, cette même couleur blanche monte dans les infrastructures…

— Un sarcome, dit Lien Rag. Le S.A.S. est atteint d'ostéosarcome. Il est malade.

— Tu veux dire qu'une espèce de vieillissement l'attaque ? Une rouille ?

— Non. Un véritable cancer proche de ceux que nous connaissons sur Terre, dans les stations trop industrialisées ou à bord de certains trains pollués…

Kurts les regarda l'un et l'autre avec méfiance :

— Vous vous foutez de ma gueule ? C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout, fit Gus. Nous avions déjà compris que le cerveau électronique n'en était pas un, malgré les apparences. Qu'il s'agissait d'un cerveau vivant auquel on avait adjoint et même greffé tous les éléments d'un système de traitement de l'information. Mais il nous a bien fallu aller plus loin. Surtout après notre visite dans les cryos et d'autres observations.

— C'est tout le satellite qui est vivant, Kurts. S.A.S. est une sorte d'animal fabuleux, un animal qui vit dans l'espace et que les Ophiuchusiens ont capturé ou apprivoisé, je ne sais pas. Un peu comme les Hommes-Jonas avec les baleines, je suppose… Quoiqu'il me semble que S.A.S. soit plus asservi et…

Sur l'écran, en surimpression de l'ossature générale du satellite, apparurent des lettres noires : *Ne m'abandonnez pas*.

CHAPITRE XXXIII

Dans une ferme isolée, Liensun l'avait envoyée faire du bois en démolissant un vieux wagon qui servait de poulailler. Toutes les volailles étaient mortes de froid après l'abandon des lieux par les propriétaires. Mimi, sans un mot de protestation, commença son travail, apporta les planches, les madriers qu'il rangeait dans le tender. Entre-temps il consultait les *Instructions Ferroviaires*. Les lignes privées n'étaient jamais que mentionnées, alors que certaines, reliées entre elles, permettaient de parcourir de grandes distances.

Quand Mimi revint, il la regarda se déshabiller pour essuyer son corps moite de transpiration. Elle fit sécher ses fourrures et ses bottes, baladant ses cuisses, ses fesses, son ventre sous son nez. Il regardait ailleurs, savait que s'il cédait il le regretterait.

— Je ne te plais pas, cria-t-elle soudain avec des sanglots dans la voix, depuis que tu es arrivé là-bas où je vivais tu n'as jamais essayé de me toucher.

— Tu devrais aller dans la couchette au bout du tender, ça te réchaufferait. J'ai du travail ici.

— Tu n’aimes pas les femmes ? Tu préfères les hommes ? Tu me trouves moche, vieille ?

— Je ne coucherai jamais avec toi, dit-il sans s’énerver.

— J’en ai envie, supplia-t-elle en glissant à genoux sur les plaques de fonte mobiles entre tender et machine.

Elle entoura ses cuisses de ses bras, appuya sa bouche sur son bas-ventre. Il se dégagea non sans peine, dut la brutaliser.

— Salaud, dit-elle, tu es un véritable salaud !

Pourtant il lisait en elle la sincérité de son désir. Elle ne trichait pas, ne préparait pas une entourloupe. Elle avait vraiment envie de lui.

— Si tu ne veux pas te reposer, enfourne du bois dans le foyer. Tu peux rester à poil, ça ne me dérange pas.

Elle travailla comme une brute, s’écorcha les mains et même le corps. Il vit une traînée sanglante sur son sein droit mais resta impassible. Il pensait à ces gens qu’elle avait tués de sang-froid, à ce cochon qu’elle ne voulait pas abattre et qui avait été le complice actif de ses crimes.

Ils roulaient vers le sud-ouest, remonteraient ensuite pour traverser l’énorme réseau qui venait de Titanpolis et qui était la suite du grand Viaduc. Impossible de savoir comment leur petite ligne privée coupait les nombreux rails. Ils roulaient à petite vitesse pour économiser le bois. L’eau du tender avait fini par dégeler mais le réservoir ayant des fuites, Mimi était allée les boucher comme elle avait pu. Surtout avec les moyens du bord, une sorte de cire thermoplastique. Il faudrait bientôt le remplir

avec des blocs de glace que la jeune femme irait tailler dans la banquise. Il ne l'épargnait pas, ne le ferait jamais. Elle était libre de le quitter, de rester dans une des fermes ou petites stations rencontrées.

— Je vais me coucher, déclara-t-elle.

Cela le soulagea car, malgré tout, ce corps féminin exécutant devant lui des mouvements parfois provocants – elle devait le faire exprès – finissait par l'obnubiler. Il chercha dans les *Instructions Ferroviaires*, ne trouva rien.

La ligne minuscule enjambait l'énorme réseau est-ouest sur une passerelle si fragile d'apparence qu'il hésita. La Compound était plus lourde que les draisines des fermiers. Il se résolut à traverser, sentit la construction sommaire vibrer à chaque tour de roues. En dessous, des convois morts, gainés de glace épaisse, s'étiraient dans les deux sens sur des kilomètres.

Il fut heureux de se retrouver sur la banquise. Et puis un quart d'heure plus tard il aperçut une sorte de carcasse énorme, pensa d'abord à des ruines de station, avant de comprendre qu'il s'agissait du squelette d'une baleine échouée là depuis longtemps, et dont la chair avait été dévorée par les prédateurs ou dépecée par des fermiers voisins. Il la contempla longuement avant d'en découvrir d'autres. Puis il repéra dans les lointains des formes qui lui rappelaient quelque chose. Par exemple, cette sorte de pont en spirale qui permettait aux wagons de marchandises de déverser leur contenu en un point précis.

— Le Dépotoir, dit-il à mi-voix, je suis sûr que nous approchons du Dépotoir.

Il faillit appeler la fille mais se contint. Il n'avait plus besoin d'elle. Elle irait se faire pendre ailleurs quand il serait avec son demi-frère Jdrien et sa famille. Jdrien trouverait le moyen d'intervenir auprès du Président Kid pour que Jael, sa demi-sœur, soit libérée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mimi dans son dos.

Elle avait jeté quelques vêtements sur elle et regardait droit devant.

— J'ai des amis dans le coin, dit-il. Pour moi, ce sera certainement le terminus. Toi tu pourras aller où tu voudras, à ta guise.

— Je ne sais pas conduire une locomotive, même pas une draisine.

— À ta guise.

La petite ligne pénétrait à travers les entassements d'os de baleine, se dirigeait vers le labyrinthe constitué de vertèbres de cétacés. Le palais en os et en peaux de Jdrien était dans ce coin-là.

CHAPITRE XXXIV

Grâce à Farnelle qui savait se servir de tous les appareils de bord, ils avaient réussi, Jdrien se demandait comment, à rejoindre le Réseau du 160e Méridien. Elle lui avait expliqué qu'il s'agissait d'une vieille voie construite du temps de la guerre contre la Panaméricaine et oubliée depuis. La machine en conservait le schéma dans ses mémoires et avait su le fournir au bon moment. Il suffisait de pénétrer dans la Mikado Company et d'emprunter un réseau secondaire, pour retrouver cette ligne stratégique qui avait permis au Kid, quelque vingt ans auparavant, d'acheminer des renforts pour combattre Lady Diana :

— Il a fait mettre le feu à la banquise et les grosses unités de la flotte de la grosse présidente ont coulé à jamais. Ce fut une victoire fantastique pour le petit homme qui en tira tout son prestige, tandis que Lady Diana commença à se voir contestée un peu partout dans le monde. Il paraît que la calorie commença alors à grignoter le dollar.

Jdrien écoutait distraitement, ne pensait qu'à sa femme, Vsin, et à ses deux fillettes. Il n'avait pas

voulu entrer en relation télépathique avec la jeune Rousse, préférait la surprendre au Dépotoir. Son cœur battait fort. Farnelle s'en rendit compte et en fut à la fois touchée et dépitée. Ils avaient fait deux trois fois l'amour mais le garçon ne paraissait pas en avoir été ébloui. Elle s'en voulait d'être aussi mal foutue, dégingandée.

— Nous approchons, dit-elle. Nous allons bientôt voir le croisement, le double huit. Il y a beaucoup de monde, là-bas ?

— Quelques dizaines de vieux Roux, les miens et le Mausolée de ma mère, Jdrou. Demain nous irons la voir. Elle était belle et n'avait que quinze ans.

Ils roulaient sur la ligne secondaire, apercevaient la spirale, les entassements d'os et aussi une vieille locomotive à vapeur. Jdrien inquiet chercha à savoir qui était venu là avec cette vieille machine. Sa pensée s'envola vers l'habitacle et n'eut aucune peine à trouver un cerveau accueillant.

— Liensun, ici ?

Il n'avait pu s'empêcher de parler à voix haute et Farnelle se demanda ce que faisait le demi-frère dans ce Dépotoir.

— Il nous barre le chemin. Il est en travers d'un aiguillage, constata-t-elle. Je le siffle ?

— Pas la peine, il va bien se déplacer.

Mais la Compound resta en travers de leur ligne malgré le coup de sifflet et Jdrien, une fois l'énorme locomotive immobilisée, sauta sur la banquise.

Liensun venait au-devant de lui, lentement comme s'il comptait ses pas. Ce n'était pas son habitude.

— Tu es là depuis longtemps ? cria Jdrien.

— Hier au soir… Il faut que je te parle.

— Non, d’abord je veux voir ma femme et mes filles, où sont-elles ?

— Justement. C’est d’elles que je veux te parler…

Jdrien alors essaya de capter l’esprit de Vsin et ne trouva que le néant.

— Jdrien, des pillards ont dû venir chercher de l’huile et de la nourriture. Ils ont tout massacré. Les vieux, Vsin, les deux fillettes… Je les ai mises dans ton palais en os… C’est tout ce que j’ai pu faire…

Fin du tome 41